



DI





23079

hist. 8.1/4.581

323852

#  
Frizon  
(Nicolas)

*communément*

# LA VIE

823852

DE

## JEAN BERCHMANS

DE LA COMPAGNIE

DE JESUS.

*Par le P. N. F. de la même Compagnie.*



A P A R I S

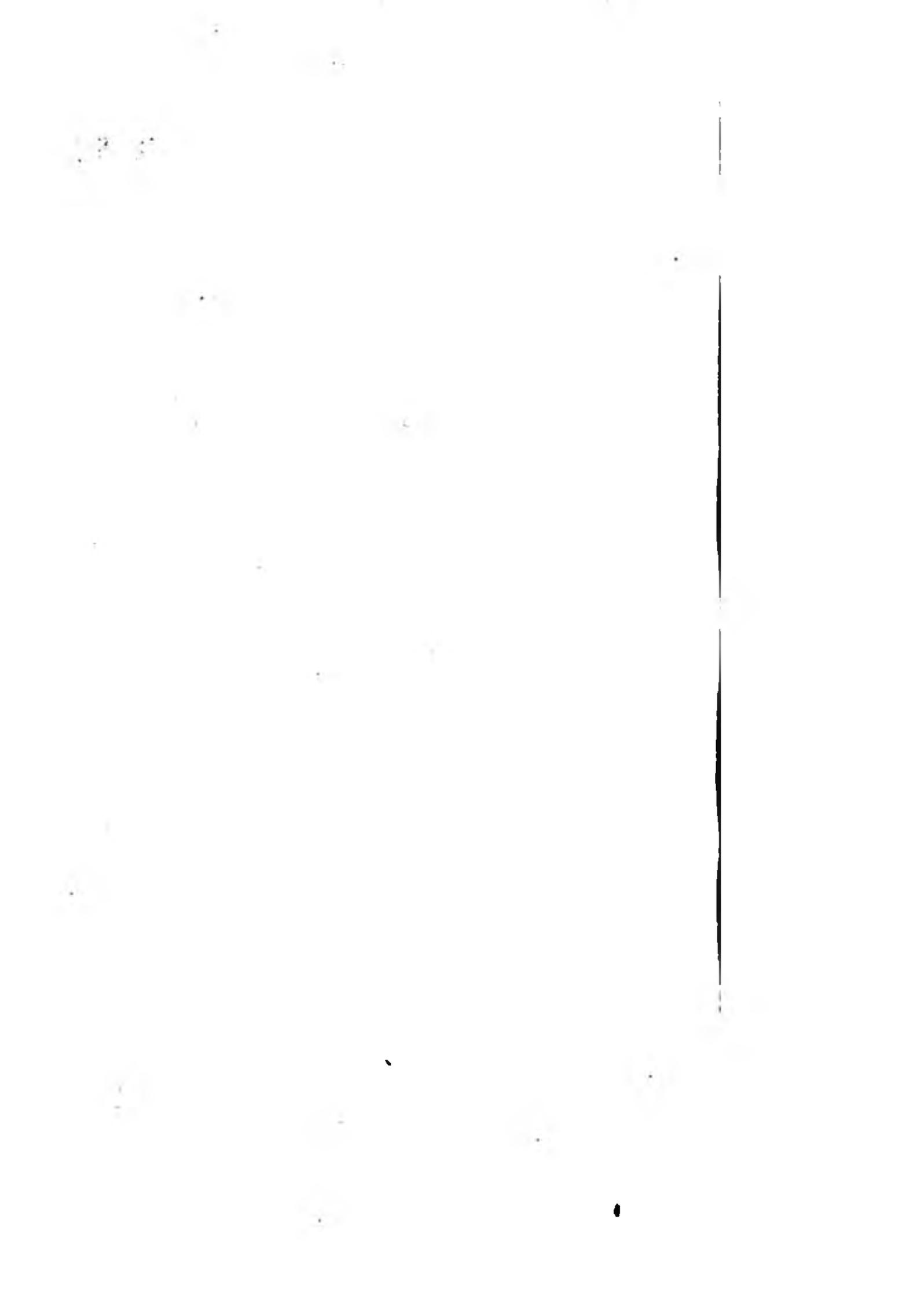
Chez MARC BORDELET, rue Saint  
Jacques, vis-à-vis le Collège des  
Jésuites, à Saint Ignace.

---

---

M. DCC. XXXIX.

*Avec Approbation & Privilège.*





## AVERTISSEMENT.

**L**ES actions des Saints que Dieu a couronnées de sa gloire, ne perdent rien de leur prix, quelque anciennes qu'elles puissent être : il n'en est pas ainsi de la manière de les écrire, elle s'use avec le temps dans les langues vivantes, dont les changemens font souvent en un demi-siècle une pièce presque barbare de l'ouvrage le plus poli. La vie de Jean Berchmans traduite en François l'an 1630. de l'Italien de Virgile Cepari, pour n'avoir jamais eu les graces de notre langue, n'a pas laissé d'en avoir le sort commun ; de supportable qu'elle sembloit dans les commencemens, elle paroît aujourd'hui si mal écrite, qu'il n'est pas possible de la lire, sans être tenté d'impatience presque à toutes les pages. Je ne me flatte pas

## AVERTISSEMENT.

de lui donner les agrémens des histoires qu'on a faites de nos jours ; toute mon ambition se borne à la mettre en état de ne plus rebuter ses lecteurs, & d'épargner à leur esprit le chagrin que cause d'ordinaire un mauvais stile, afin qu'elle fasse dans leurs cœurs tout le profit qu'elle est capable d'y produire. Si je puis y réüssir, ce sera une véritable satisfaction pour moi, non seulement de contribuer par mon travail à l'honneur du S. jeune homme, dont la mémoire est précieuse dans nos Maisons de Noviciat, en l'une desquelles j'ai le bonheur de vivre ; mais encore de seconder la piété des jeunes Religieux de la Compagnie, en leur traçant avec de nouvelles couleurs le modèle de dévotion, d'innocence & de régularité, que la Providence leur a donné dans un de leurs Freres.

Il a si peu vécu, qu'il semble n'avoir paru que pour être leur exemple. Il a vécu si saintement, qu'en instruisant les jeunes, il est

## AVERTISSEMENT.

capable d'édifier les vieillards. Les uns & les autres auront dans son histoire un miroir fidèle , qui fera voir aux commençans ce qu'ils peuvent espérer de devenir ; & à ceux qui sont plus âgés ce qu'ils doivent déjà avoir été. On ne trouvera au reste ici ni événemens prodigieux , ni actions extraordinaires , tout le merveilleux de cette vie est une pureté angelique dans un corps mortel , une haine de tout plaisir dans un tempérament vif & sanguin , une sagesse consommée dans une jeunesse toute de feu , une vertu enfin toute extraordinaire dans l'exercice des actions les plus communes. Cette idée n'a rien qui pique la curiosité des personnes du siècle , au moins de celles qui lisent pour toute autre fin que pour apprendre à bien vivre. Aussi n'est-ce pas pour des gens de ce caractère que j'ai prétendu travailler ; c'est pour un petit nombre d'amcs choisies que Dieu a démembrées de la foule ; c'est pour des personnes spirituelles , qui

## AVERTISSEMENT.

sont dans le monde sans être du monde; pour la pieuse jeunesse qu'on élève, ou dans les Colleges, ou dans les Seminaires; & sur-tout pour les jeunes Jésuites, dont je me suis proposé de contenter la dévotion. Comme ils ont un zele ardent d'acquiescer la perfection qui leur est propre, ils seront bien aise d'en avoir un modèle, pour ainsi dire, à leur portée, dans une personne de leur état, & de leur âge. Ils ne verront rien faire à Berchmans que ce qu'ils feront tous les jours: mais ils apprendront à le faire comme lui, & ils auront la consolation de voir clairement, en lisant sa vie, que pour être de grands Saints, ils n'ont qu'à garder à son exemple les regles de leur saint Institut. Ce qu'on rapporte ici, ne leur semblera difficile, ni à pratiquer, ni à croire, n'étant rien autre chose qu'une suite d'actions ordinaires, dont le récit d'ailleurs est appuyé sur les témoignages les plus sûrs. Celui du Reverend Pere Mutio Vitelleschy V I.

## AVERTISSEMENT.

sont dans le monde sans être du monde; pour la pieuse jeunesse qu'on élève, ou dans les Colleges, ou dans les Seminaires; & sur-tout pour les jeunes Jésuites, dont je me suis proposé de contenter la dévotion. Comme ils ont un zele ardent d'acquiescer la perfection qui leur est propre, ils seront bien aise d'en avoir un modèle, pour ainsi dire, à leur portée, dans une personne de leur état, & de leur âge. Ils ne verront rien faire à Berchmans que ce qu'ils feront tous les jours: mais ils apprendront à le faire comme lui, & ils auront la consolation de voir clairement, en lisant sa vie, que pour être de grands Saints, ils n'ont qu'à garder à son exemple les regles de leur saint Institut. Ce qu'on rapporte ici, ne leur semblera difficile, ni à pratiquer, ni à croire, n'étant rien autre chose qu'une suite d'actions ordinaires, dont le récit d'ailleurs est appuyé sur les témoignages les plus sûrs. Celui du Reverend Pere Mutio Vitelleschy V I.

## AVERTISSEMENT.

Général de la Compagnie, est comme le sceau de tous les autres; car après avoir chargé le Pere Virgile Ceparì de la commission d'écrire la vie du saint jeune homme sur les mémoires originaux envoyés de Flandre, & fournis à Rome par des personnes du premier mérite, dont il avoit les dépositions entre les mains; l'ouvrage étant achevé, il protesta qu'il l'avoit lû très-exactement, & qu'il n'y avoit rien trouvé que de véritable.

Comme c'est par ses ordres que cette histoire fut écrite en Italien, c'est aussi par ceux de mes Supérieurs que je la donne en François. J'espère de mon obéissance le succès de mon travail, & je n'en attends point d'autre que la gloire de Notre Seigneur, & le bien des ames, qui doit être le but d'un homme de mon état. Inutile à tout le reste, je m'estime heureux si je puis encore par là remplir les devoirs de ma vocation, & mêler ce petit ouvrage aux travaux apostoliques de mes

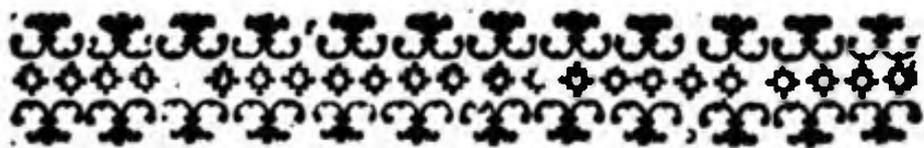
## AVERTISSEMENT.

Freres. Je le partage en quatre livres. Le premier fait voir Berchmans depuis sa naissance jusqu'à la fin de son noviciat. Le deuxième depuis sa sortie de Flandre pour l'Italie, jusqu'à sa dernière maladie. Le troisième depuis les premières atteintes de son mal jusques à sa bienheureuse mort; & le quatrième enfin finira le tableau du Saint jeune homme par les traits de son ame les plus fideles, c'est-à-dire par ses sentimens intérieurs, soutenus d'une constante pratique des actions les plus saintes. Ce n'est au reste ni tout-à-fait une nouvelle vie, ni une simple traduction que j'offre à mes lecteurs. J'ai trop suivi pas à pas l'ancienne histoire pour me flatter dans celle-ci du nom d'auteur. Je me suis vû cependant obligé d'en retrancher trop de choses qui m'ont paru peu dignes d'être écrites, & de donner aux autres en trop d'endroits une forme toute nouvelle, pour n'être précisément qu'un traducteur: mais il importe peu sous

## AVERTISSEMENT.

laquelle de ces deux qualités l'on me regarde , pourvû qu'on daigne agréer ce que j'ai tâché de faire à l'avantage des personnes de piété, & sur-tout de mes Freres , & que ce léger essai de ma plume soit utile au bien des ames. On sera peut-être étonné de voir que dans un ouvrage , à qui j'ai prétendu donner quelque air de nouveauté , je me sois servi de l'ortographe ancienne : mais c'est celle qu'ont renouvelée Messieurs de l'Académie dans leur Dictionnaire ; je n'ai pas cru pouvoir suivre de meilleurs Maîtres.





**A P P R O B A T I O N S**

**ET P E R M I S S I O N S.**

**J**E soussigné Provincial de la Compagnie de J E S U S , en la Province de Champagne , suivant le pouvoir que j'ai reçu de notre R. P. Général, permets au Pere N. F. de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qui a pour titre : *La Vie de Jean Berchmans de la Compagnie de J E S U S ;* lequel a été vû & approuvé par trois Théologiens de la même Compagnie ; en foi & témoignage de quoi j'ai signé la presente Permission. A Chaalons ce 24. Juillet 1706. NICOLAS AUDRY.

---

**L**A Vie du venerable Serviteur de Dieu *Jean Berchmans de la Compagnie de J E S U S* , renferme de si grands exemples de pieté , que

l'on doit sçavoir gré à l'Auteur d'avoir bien voulu les rendre publics. Les jeunes gens qui se consacrent à Dieu dans l'état Ecclesiastique ou Religieux, y trouveront un parfait modèle du zèle avec lequel ils le doivent faire. C'est pourquoi nous permettons avec plaisir l'impression & le débit de cet ouvrage dans le Diocèse de Toul, & nous assurons que l'on n'y trouvera rien que de saint & d'édifiant. A Toul le 11. de Juillet 1706.

DE LAIGLE, Vic. Gen.

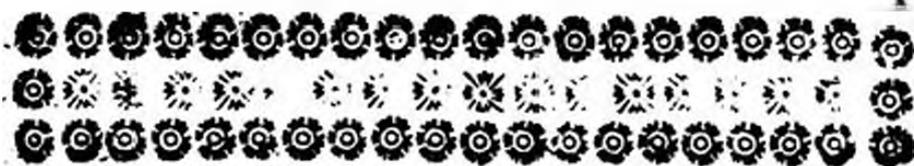
---

**J**E soussigné Docteur en Théologie, Recteur du Collège de la Compagnie de J E S U S, & de l'Université de Pont-à-Mousson, certifie qu'ayant lû & examiné un Livre qui a pour titre : *La Vie de Jean Berchmans, Religieux de la Compagnie de J E S U S*, composée par le P. N. F. de la même Compagnie, non-seulement je n'y ai rien remarqué de contraire à la Foi, ou aux

bonnes mœurs , mais encore que j'y ai trouvé quantité d'exemples très - édifiants , de reflexions très-solides , & d'instructions très-salutaires , qui me persuadent que ce livre sera fort utile aux personnes spirituelles , sur-tout à celles qui font profession de la vie Religieuse. Deux autres Docteurs de la Faculté de Théologie qui l'ont aussi examiné en ont porté un pareil jugement. En foi de quoi j'ai signé le 3. Juillet 1706.

**JEAN JOS. PETIT-DIDIER.**

**LA**



# LA VIE

DE

JEAN BERCHMANS;

DE LA COMPAGNIE

DE JESUS.

---

## LIVRE PREMIER.

**D** IEST, petite Ville du Pays-Bas, dans le Brabant, située sur le Demer, fut la Patrie de celui dont j'écris la vie. Il nâquit heureusement le treizième de Mars de l'an 1599 dans des conjonctures qui parurent dès-lors des présages de sa future sainteté. Ce fut un Samedi, jour consacré par l'Eglise à l'honneur de la Très Sainte Vierge, à laquelle il devoit être tout dévoué pendant sa vie. Son Baptême sembla n'être différé jusqu'au lendemain que pour faire du jour dédié à la mémoire de la Résurrection de Notre-Seigneur celui de la régénération de son Serviteur. Il fut appelé Jean

▲



par une disposition particulière de la Providence, qui en vouloit faire un autre Jean-Baptiste, enfant de grace & de bénédiction, lui ayant déjà donné pour Mere une vertueuse Dame, nommée Elisabeth, comme la Mere du Précurseur; & pour Pere un homme d'une piété extraordinaire, qui devoit être un jour élevé comme Zacharie à la dignité du Sacerdoce. Tels étoient le Pere & la Mere de Berchmans, d'une condition médiocre, mais d'une éminente vertu, beaucoup mieux pourvus des richesses du Ciel, que de celles de la terre, & plus appliqués à procurer à ce cher enfant les trésors de la grace, que les avantages de la fortune. Tout leur soin fut d'élever saintement celui qu'ils reconnoissoient ne tenir que de l'Auteur de toute la sainteté, de le lui offrir souvent au pied des autels, & de le conjurer de ne permettre jamais qu'il perdît par un péché mortel la grace de son Baptême.

Leurs vœux furent exaucés, comme nous le verrons dans la suite de cette histoire, le saint Enfant ayant conservé jusqu'au dernier soupir la robe blanche dont il avoit été revêtu sur les Fonds sacrés. Dès que la raison commença à se développer des nuages de l'enfance, ses Parens, qui furent les premiers maîtres dans la science des Saints, lui apprirent à révéler l'auteur de son être, ils lui en graverent la connoissance & l'amour dans l'ame, & lui inspirerent d'abord

me horreur extrême de tout ce qui étoit capable de lui déplaire. Susceptible de ces salutaires impressions, il les recevoit avec plaisir, & il en profitoit avec fidélité. Egalement docile à l'instruction de ceux qui lui enseignoient les premiers élémens de la Grammaire, il en apprit aussi aisément les principes dans les écoles, que ceux de la Piété dans la maison paternelle. A peine avoit-il atteint l'âge de sept ans, qu'il se levoit de grand matin pour avoir plus de temps à partager entre l'étude & la dévotion; celle-ci, comme il avoit coutume de le dire, lui servoit de disposition à celle-là, par les secours qu'elle lui attiroit du Ciel, pour en profiter. Il servoit pour cela plusieurs Messes; & la facilité qu'il avoit ensuite à retenir les leçons qu'on lui donnoit, faisoit bien voir que les devoirs de l'école ne souffroient nullement du temps qu'il passoit dans l'Eglise.

A mesure qu'il croissoit en âge, il croissoit aussi en grace & en sagesse sur le modèle du divin Enfant Jesus, auquel il avoit consacré son cœur, & dont il étudioit tous les traits, pour en devenir une copie fidelle. Aussi étoit-il l'exemple de ses égaux, l'admiration de ses maîtres, & les délices de ses Parens. Tout enfant qu'il étoit, on ne le vit jamais, non plus que Tobie, donner dans les amusemens de l'enfance; & comme on ne s'appercevoit d'aucune légèreté dans

ses actions , on ne lui entendoit rien dire qui ne fût édifiant. Le saint Esprit qui résidoit dans son cœur , ainsi que dans son temple , en régloit les mouvemens , & répandoit dans ses paroles une certaine onction qui touchoit les ames les plus dures , & consolait les plus affligées. Sa bonne Mere en expérimenta l'efficace dans le temps d'une longue , & d'une douloureuse maladie ; les accès en étoient si violens , que sa patience un certain jour en fut ébranlée ; la Providence au fort de ses peines ayant permis que son ame fût accablée de mortels ennuis , en même temps que son corps l'étoit de douleurs cuisantes. Elle s'avisa dans cette extrémité d'appeller son petit Ange , car c'est ainsi qu'on commença dès-lors à le nommer. Il ne fut pas plutôt à son chevet , qu'elle se sentit tout-à-fait soulagée , & que le nuage de la tristesse étant dissipé , elle retrouva sa premiere sérénité.

Depuis cette espece de merveille qu'avoit opérée sur elle la présence du saint Enfant , elle ne pouvoit le quitter de vûe , elle aimoit de le voir au logis ; il s'y plaisoit lui-même , s'y trouvant à l'abri des dangers inévitables à son âge dans le commerce du monde , Il ne sortoit de cet azile domestique , que quand ses devoirs d'étude & de piété l'appelloient ailleurs ; & il se peut dire de lui , sans exagération , ce qu'on rapporte de saint Basile , & de saint Gregoire de Na-

DE JEAN BÉRCHMANS. 5

zianze dans le temps de leur jeunesse , que comme eux , il ne sçavoit que deux rues , celle de l'Eglise & celle de l'école. Son éloignement du siècle étoit si grand , qu'il y auroit dès-lors renoncé tout-à-fait , si son âge , qui n'étoit que d'onze ans , le lui eût permis : il y renonça toujours de cœur ; & il obtint déjà la permission d'en quitter les livrées , pour se couvrir , en prenant l'habit de Clerc , de celles de J E S U S - C H R I S T qu'il avoit choisi pour son partage. La joye de ce changement fut beaucoup augmentée par le plaisir qu'il eut de se voir placé chez Pierre Emmeric , Religieux de l'Ordre de Prémontré , Curé de Notre-Dame de Diest , dont la maison étoit une espèce de Séminaire , où l'on formoit les enfans par l'étude des lettres & des vertus Chrétiennes , à devenir un jour de fidèles ministres de l'Eglise. Pendant les trois années qu'il passa chez lui , il y fut le sujet de son étonnement , par sa maturité beaucoup au dessus de son âge , par ses mœurs angéliques , & par son amour extrême pour la priere , dont il accordoit admirablement l'exercice avec celui de l'étude. Ces deux occupations remplissoient tout son temps , & ne lui en laissoient point de vuide pour les jeux propres de son âge ; quelque innocens qu'ils fussent , il ne les aima jamais , & quand il y voyoit ses compagnons engagés , il se déroboit doucement à leur compagnie pour aller chercher celle de Dieu ,

semblable en cela , comme en beaucoup d'autres choses à Tobie , dont il est écrit dans l'histoire Sainte , que c'étoit sa pieuse coûtume , tandis que les personnes de son âge alloient adorer les Veaux d'or , de se démêler de la troupe profane de ces petits idolâtres , & de se retirer seul dans le Temple pour y rendre hommage au Seigneur. Berchmans en usoit à peu près de même , en laissant divertir les autres dans les places publiques , il se cachoit dans les endroits les plus retirés de la maison , pour y vaquer à la priere , & y répandre son cœur en présence du Créateur. Nul de ses égaux ne s'offensoit cependant de sa retraite ; l'estime qu'ils avoient conçue de lui , la leur faisoit regarder avec respect ; & s'il arrivoit à quelqu'un de lui en faire des reproches , il y répondoit d'une manière si douce , qu'on étoit obligé d'avoüer , que l'humeur sauvage , ou chagrine , n'avoit nulle part à sa solitude , & que c'étoit le saint Esprit seul qui le conduisoit au désert pour lui parler au cœur.

Ce fut à peu près en ce tems-là qu'il fit sa première Communion ; il s'y prépara par un recueillement plus profond , par une ferveur toute nouvelle ; mais sur-tout par une confession générale , qu'il supplia son maître de vouloir bien l'entendre. Si le Religieux fut charmé de l'ingénuité de son disciple , il le fut encore davantage de l'innocence de son pé-

mirent , ayant à peine trouvé dans une confession très-exacte , un seul péché qui fût une matiere nécessaire d'absolution. C'est le témoignage qu'en a rendu le Confesseur lui-même : Je pleurai , dit-il , plus d'une fois sur cet Ange que je voyois à mes pieds baigné de larmes , s'accuser des fautes les plus legeres , avec la plus vive contrition. Ainsi purifié dans les eaux de la pénitence , il s'approcha avec une sainte frayeur , mais en même temps avec un tendre amour de l'Auteur de la pureté , qu'il voulut encore recevoir des mains de son maître. L'homme de Dieu nous assure qu'il parut quelque chose de plus qu'humain dans le saint Enfant , au moment de la Communion ; il s'y présenta dans une composition de corps si respectueuse , avec un visage si modeste , & si enflammé , que c'étoit un spectacle capable de ravir les Anges mêmes. L'aimable Seigneur dont les délices ont toujours été de converser avec les enfans des hommes , prit un singulier plaisir dans l'ame de celui-ci , il s'y communiqua sans réserve , & il y établit son regne pour toujours. Cette nouvelle possession que le Verbe incarné prit de son Serviteur , eut des suites dont tout le monde s'apperçut avec admiration. Quelque réglée qu'eût toujours été sa conduite , elle le fut encore beaucoup davantage , depuis ce temps de grace ; il ne parut plus en

lui, qu'un total oubli des créatures, après avoir eu le bien d'en posséder le Créateur ; tout le siècle devint si méprisable à ses yeux, qu'il n'eut plus au cœur que la passion d'en sortir. La retraite & le silence étoient toute sa consolation, & il ne cherchoit de douceur que dans l'usage des Sacremens. Il recevoit celui de l'Eucharistie au moins tous les quinze jours, & une fois chaque semaine celui de la Pénitence. Il n'attendoit pas à s'y disposer que le jour en fût venu ; dès la veille, il s'y préparoit ; & entre les autres exercices de dévotion qu'il pratiquoit à cette fin ; il ne manquoit jamais de se jeter sur le soir aux pieds de son maître, pour lui demander pardon de ses fautes, & attirer par cette humiliation les graces qui s'accordent toujours aux humbles.

Il regardoit la personne de J E S U S-CHRIST en celle de ce bon Prêtre, & de ceux qui étoient, comme lui, revêtus du Sacerdoce ; de là venoit cette espece de vénération religieuse qu'il avoit pour ces hommes, en qui sa foi & sa piété lui faisoient reconnoître & respecter le Souverain Pasteur des ames. Jamais il ne paroissoit en leur présence que chapeau bas ; & fût-il à table au cœur de l'hiver, c'étoit toujours tête nue, si un ordre exprès de leur part ne l'obligeoit d'en user autrement. Pierre Emmeric avec lequel il mangeoit tous les jours

## DE JEAN BERCHMANS. 5

avoit presque une peine égale , & de le voir découvert dans une saison si froide , & de faire violence à son humilité , en le contraignant de se couvrir ; & quand il étoit dans la nécessité de l'y contraindre à cause de la rigueur de la saison , pour le dédommager en quelque manière de la consolation dont il le privoit , il lui accordoit celle de faire la lecture de table. Il s'acquittoit de cette commission avec un plaisir singulier , & il ne tint pas à lui qu'il n'en fût chargé pour toujours. Sa coutume avoit été dès sa plus tendre enfance pendant les repas d'avoir un livre devant les yeux , & il étoit si appliqué à goûter la nourriture spirituelle , qu'il n'avoit nulle attention à celle du corps ; son esprit étant enlevé par le goût délicieux qu'il rencontroit dans les livres sacrés , dans les histoires saintes , & principalement dans celle de la Passion de Notre - Seigneur. Il étoit tendrement affectionné à cette sainte Passion , il en faisoit le sujet ordinaire de ses méditations , dès qu'il fut en état d'en faire ; & il le fut dans son plus bas âge , le saint Esprit qui dès-lors lui servoit de maître , lui ayant appris à parler à Dieu presque avant qu'il scût parler aux hommes.

Le même esprit qui lui inspiroit tant d'amour pour J E S U S crucifié , lui en donnoit aussi une très-tendre envers sa Sainte Mere ; il tâchoit de leur en donner à l'un & à l'autre.

tre toutes les marques que lui suggéroit son bon cœur : dès qu'il sçut faire des vers , il en composa les plus dévots & les plus affectueux en leur honneur ; & il y eut un de ses compagnons d'étude qui garda comme une espece de relique la traduction du *Salve Regina* en vers latins de la façon de Berchmans. Il avoit ses jours réglés pour aller rendre à cette Reine des Anges ses devoirs en la Chapelle de Montaigu , distante environ d'une lieue de Diest. Il y alloit seul , pour n'être pas distrait. ni interrompu de personne ; & faisant ainsi ce petit pèlerinage en silence , il s'occupoit en marchant , partie à réciter le chapelet , partie à repasser dans son esprit les grandeurs de l'auguste Princesse à laquelle il alloit faire sa cour. Afin de ne pas paroître les mains vuides en sa presence , il y portoit avec son cœur les petites mortifications ; car c'étoit sa coûtume dès le jour précédent de se priver du déjeuner , & des autres douceurs qu'on lui donnoit , & d'en régaler les pauvres en son honneur , pour avoir ainsi de quoi lui présenter. Cette Mere de bonté se plaïsoit aux sacrifices de ce cher enfant , quelques legers qu'ils fussent ; mais sur-tout au cœur avec lequel il venoit les lui offrir ; elle avoit pour lui des tendresses maternelles , comme il avoit pour elle la confiance & l'amour d'un bon fils ; elle le protégeoit d'une maniere singuliere ; & cette protection dont elle le couvroit fut une es-

pete de rempart à la pureté, qui le rendit inaccessible à toute la contagion du siècle. Il ignoroit jusqu'au nom du vice contraire à cette vertu, il en fuyoit les dangers les plus éloignés, & eût été assez qu'un de ses compagnons prit devant lui la moindre liberté, pour en éviter la liaison & la société. Aussi n'arrivoit-il presque jamais à aucun d'en oser prendre; & s'il s'en trouvoit quelqu'un moins réglé que les autres, auquel il échapât quelque parole peu honnête, dès que Berchmans paroïssoit, sa présence, ou fermoit la bouche à l'indiscret, ou l'obligeoit de changer de discours.

C'étoit sa vertu reconnue qui le rendoit ainsi respectable à ses égaux, & qui lui avoit donné sur eux un certain ascendant capable d'imposer silence aux plus libertins. Ce n'est pas que son air eût rien d'impérieux; sans faire le maître, il l'étoit effectivement de tous, parce qu'il l'étoit de leurs cœurs; & s'il imprimoit du respect par sa sagesse, il inspiroit de l'amour par sa douceur. Il n'y eut jamais qu'un esprit mal-fait, haï de quiconque aimoit la vertu, qui parut avoir de l'aversion pour lui. Il ne perdoit aucune occasion de maltraiter le saint enfant, quelque éloigné qu'il fût de sa part, de lui en donner le moindre sujet. Dieu le permettoit ainsi comme une espee de contre-poids à l'estime générale dans laquelle il étoit, afin de le tenir dans l'humilité & d'exercer sa pa-

tience. L'une & l'autre fut toujours inaltérable en lui, quelque injure qu'il souffrit; & ses chers compagnons, qui en étoient les témoins, avoient également, & de l'indignation contre celui qui l'outrageoit sans raison, & de l'admiration pour Berchmans, qui recevoit ces outrages, sans en former la moindre plainte. Il fallut l'arracher de leurs bras, quand il fut question de quitter le logis de Pierre Emmeric, pour obéir à son Pere, qui le rappelloit chez lui.

Il n'y fut pas plutôt, que la Providence le mit à une autre épreuve, par la proposition imprévüe que lui fit son pere. Il ne m'est pas possible, lui dit-il, mon cher Enfant, de fournir davantage aux frais de vos études, il faut vous résoudre à les quitter, & songer à prendre un parti plus convenable à l'état de ma famille. Je sçai bien que ce changement va vous causer de la douleur, & c'est ce qui m'en cause à moi-même. Il n'est rien que je ne fasse pour vôtre avancement; mais il faut prendre pour cela des mesures qui n'aillent pas au-delà de mon pouvoir. Le pauvre Enfant accablé de cette nouvelle, fut quelque tems sans répondre; puis se jettant, baigné de larmes, aux pieds de son Pere, il le conjura de lui continuer encore les bontez, dont il étoit sur le point de recueillir les fruits; il lui rémontra, qu'il n'avoit plus besoin que de quelques années pour être en état de prendre le parti de l'E-

glise ; c'est là , que Dieu m'apelle , vous le sçavez , mon cher Pere , ajouta-il , vous ne sçauriez vous y opposer sans résister à ses saintes volontez , & je ne puis les suivre moi-même sans le secours des lettres. Vous avez trop de piété envers Dieu , & trop de bonté pour moi pour m'empêcher d'être fidèle à une vocation sainte , qui doit faire tout mon bonheur , & peut-être celui de votre famille ; & vous mettriez obstacle à ma fidélité , si vous arrêtiez le cours de mes études , qui en sont les moyens nécessaires. Pour ce qui est de la dépense , au nom de Dieu , ne l'apprehendez pas , je la ferai si modique que vous n'en serez nullement incommodé ; je ne vous demande que du pain & de l'eau , accordez-moi cela avec la permission d'étudier encore quelque temps , & je suis content. Le Pere attendri , & persuadé tout ensemble , en relevant ce cher fils , consentit à tout ce qu'il désiroit ; & pour lui faciliter le moyen d'accomplir son dessein , il trouva heureusement à le placer chez un Chanoine de Malines , nommé Jean Freimont.

Ce fut une Providence bien favorable au jeune Berchmans d'être reçu chez cet Ecclésiastique d'un mérite & d'un rang distingué , qui eut pour lui toutes les bontez d'un Pere , & qui suppleant à l'impuissance de celui qui l'étoit par nature , le pourvut abondamment de tout ce qui étoit nécessaire à la continua-

tion de ses études. Tout parut conspirer à les faire alors réussir, la libéralité de l'illustre Protecteur secondoit l'ardeur du saint Enfant, le nouvel établissement d'un Collège de Jésuites à Malines s'accordant avec les bonnes dispositions de l'un & de l'autre, la volonté du Seigneur sembla marquée par de si heureuses conjonctures.

Dès que le Collège fut ouvert, toute la Jeunesse de la ville & des lieux circonvoisins s'y rendit en foule, attirée par la réputation qu'avoient ces Peres d'avoir une bénédiction singulière de Dieu pour inspirer aux jeunes gens les principes d'une solide piété, en leur enseignant ceux des sciences. Berchmans se sentit un violent désir d'aller avec tant d'autres profiter de leurs instructions. Il y trouva des obstacles de la part de certaines personnes, qui faute de les connoître, ou de leur vouloir du bien, les peignant avec de fausses couleurs aliénoient de leurs ministeres, comme il arrive assez souvent, ceux auxquels ils rendoient leur conduite suspecte. Mais ces obstacles furent bientôt levés par le discernement du sage Frimont, qui reconnut leur vrai mérite au travers des nuages de la calomnie, & par la vive ardeur de l'Ecolier, qui persista constamment à les vouloir pour ses Maîtres. Il n'eut point de repos qu'il ne fût admis dans leurs Classes. Dès qu'il se présenta au Préfet pour y être reçu, il fut jugé capable de

la Rhétorique ; & il n'y fut pas un mois, que la vivacité de son esprit , & son application infatigable à l'étude lui en fit remporter tous les honneurs ; il y fit des pieces en prose & en vers , qui auroient pû passer pour des ouvrages de maîtres. Il parut au Pere qui l'enseignoit , capable d'enseigner bien-tôt lui-même , & à tout le College non seulement un prodige de capacité pour son âge ; mais encore un modele de sagesse , & de régularité pour sa conduite. Tant de rares qualitez auxquelles une modestie angélique donnoit un relief qui frappoit les yeux de tout le monde , lui procurerent bien-tôt l'entrée de la Congrégation de Nôtre-Dame ; & celui qui la gouvernoit eut autant de plaisir de lui accorder cette grace , que le vertueux écolier avoit d'empressement à la demander, Berchmans fut au comble de sa joye dans cette pieuse association ; il étoit ravi d'y voir le culte de sa bonne Mere si religieusement observé , & la pureté des mœurs , dans un âge , où se glisse si aisément la corruption , si heureusement maintenue par le secours & la protection de la plus pure des Vierges. Il attiroit à cette sainte dévotion autant qu'il pouvoit de jeunes gens , pour leur en faire recueillir les fruits , & pour rendre en même tems plus nombreuse la Cour de la Reine des Anges. En son honneur il jeûnoit tous les Samedis & les veilles de ses fêtes ; il récitoit chaque jour certaines

prieres réglées à la même intention, & au commencement de chaque mois il s'adressoit au Pere de la Congrégation, pour sçavoir de lui de quelles fautes il devoit se corriger, quelle pénitence, & quelle dévotion il devoit pratiquer pour honorer la Sainte Vierge, & son Patron du mois. Il lui arrivoit assez souvent de passer une partie considérable de la nuit en prieres, les genoux nus sur le pavé, qui lui servoit ensuite de lit pour prendre un peu de repos jusqu'au jour. Quand il recevoit Notre Seigneur à la sainte Communion, pour faire meilleure compagnie à ce divin Hôte, & jouir à son aise de l'honneur de sa visite, sa coutume étoit de se retirer pendant deux ou trois heures, & de les passer à lui rendre les hommages les plus profonds & les plus tendres.

Mais Berchmans ne faisoit pas consister sa dévotion envers JESUS-CHRIST à demeurer avec lui sur le Thabor, il la mettoit surtout à le suivre au Calvaire, & il préféroit le bonheur de participer à ses peines, à celui d'avoir part à ses délices. Tous les Vendredis dédiés à la mémoire de sa Passion, pour en honorer les mysteres, il alloit par la rue de la Croix faire les sept stations; & jaloux que le Dieu d'amour, à qui son cœur désiroit de plaire uniquement, fût le seul témoin de sa tendresse, pour lui en donner des marques secrètes, il laissoit finir le jour, & commençant sa dévotion sur le soir, il

la faisoit marchant nuds pieds , avec la précaution de se servir de souliers qui n'en couvrirent que le dessus , & qu'il avoit lui même ajustés tout exprès , pour dérober tout-à-fait sa pénitence aux yeux des hommes.

Dieu de sa part qui se plaît à relever les humbles , prenoit plaisir de manifester son Serviteur à mesure qu'il se cachoit. Le prodige qu'il parut faire alors en sa faveur , ne servit pas peu à augmenter l'estime qu'on avoit déjà de lui. Voici comme la chose arriva. Au retour d'un voyage de dévotion, que le pieux Ecclésiastique Freimont avoit fait à Notre-Dame de Mont aigu accompagné de Berchmans, dont il ne pouvoit se séparer, il s'égara par la faute de quelques mauvais guides. Cet accident fut suivi d'un autre qui le mit en une peine extrême. Il se vit tout à-coup accueilli d'une tempête horrible ; l'air étoit tout en feu , les tonnerres grondoient d'une maniere épouvantable , la foudre sembloit à tout moment fendre la nuë ; pour comble de disgrâce , il étoit engagé dans une épaisse forêt , dont l'affreuse obscurité redoubloit sa frayeur , sans sçavoir par quel endroit il en pourroit sortir . Dans cette extrémité il s'avisa de recourir à l'Ange Gardien de Berchmans , qu'il regardoit déjà comme son Ange Gardien lui-même. A peine l'eut-il invoqué , qu'il vit rouler du haut d'une roche une femme d'une figure monstrueuse , & tomber aux pieds du saint

Enfant , lui faisant d'horribles grimaces , jettant des cris effroyables après lui, & le regardant avec des yeux ménaçans , sans cependant lui faire aucun mal. Après quoi elle disparut , l'orage cessa , l'air s'éclaircit , le ciel reprit sa première sérénité , & lui fit découvrir assez près de-là le clocher d'un village , où il apprit que cette femme étoit une sorciere de ce lieu-là même ; d'où il conclut que l'Ange des ténèbres , ennemi de la dévotion qu'on a envers la Sainte Vierge , pouvoit bien avoir eu part à cette tempête ; & il ne douta point que l'Ange de lumière , Gardien de Berchmans , ne l'eût appaisé en considération de l'innocent jeune homme , auquel il attribua toute sa vie le bonheur qu'il eut d'échapper un si grand danger.

Berchmans qui n'y prenoit nulle part , que celle d'une parfaite reconnoissance envers Dieu , lui fit une nouvelle offrande de la vie qu'il venoit de lui conserver , & résolut de la lui consacrer dans une maison Religieuse. Son ame étoit trop agréable au Seigneur , pour ne la pas enlever de bonne heure à la contagion d'un siècle profane , capable de la corrompre. L'azile où le conduisit la Providence fut la Compagnie de J E S U S. Dieu lui donna pour cette Religion qu'il ne connoissoit que depuis un an de puissans attraits , qui étoient comme des expressions sensibles de sa sainte volonté. Pour la connoître plus clairement il recou-

rat à la priere , il redoubla ses pénitences, il se confessa plus souvent , il obtint de son Confesseur la permission de communier deux fois la semaine , pour puiser les véritables clartés dans celui qui en est la source; & pour ne rien omettre de ce qui pouvoit les lui mériter , il fit une sainte profusion de vingt-cinq florins de son épargne , les employant , partie au soulagement des pauvres , qu'il espéroit avoir pour intercesseurs , partie à faire dire des Messes en des Chapelles dédiées à Notre-Dame , par l'entremise de laquelle il espéroit de sçavoir le bon plaisir de son fils. Il en communiqua enfin avec le Directeur de son ame , en lui ouvrant ses pensées , persuadé qu'il seroit l'organe par lequel le Seigneur lui intimerait ses ordres.

C'étoit en demander la connoissance de trop bonne foi , pour ne pas la recevoir avec une espece de certitude; elle lui fut effectivement imprimée dans l'esprit avec des caracteres si nets , qu'il ne douta plus du tout de sa vocation à la Compagnie. Il a dit souvent depuis que les Epîtres de S. Jérôme avoient beaucoup aidé à le dégoûter du monde , & à lui donner de l'inclination pour la Religion : mais que la vie du Bienheureux Louis de Gonzague , qui ne faisoit que de paroître , l'avoit singulièrement affectonné à la Compagnie ; & ce qui acheva de le déterminer à en faire choix , fut le zèle Apô-

lique des Jésuites en Flandres , & l'abondante moisson qu'ils y faisoient ; les combats qu'ils livroient aux novateurs en France & en Allemagne, & les nouvelles qui venoient tous les jours d'Angleterre , qu'ils avoient l'honneur d'y être confinés dans d'affreux cachots , & d'y être livrés à la mort la plus cruelle , à laquelle ils s'exposoient avec plaisir , pour ramener au sein de l'Eglise & au centre de l'unité , tant d'ames que le Schisme & l'Hérésie en avoient arrachées. Ayant donc cru que Dieu le vouloit Jésuite , il s'engagea dès-lors par vœu de faire tous ses efforts pour le devenir ; & afin de ne mettre nul intervalle entre sa promesse & sa fidélité , il sollicita avec ardeur sa réception auprès du Pere Scribani Provincial de Flandre , qui le connoissant déjà par les rapports avantageux qu'on lui en avoit faits , lui donna d'abord de bonnes paroles , & lui fit espérer de l'envoyer bien-tôt au Noviciat , pourvû qu'il en obtînt l'agrément de ses Parens. Il leur écrivit pour cet effet , sans différer , la lettre la plus touchante , & la plus persuasive , par laquelle il les conjuroit de ne mettre aucun obstacle à l'exécution de son dessein , & de n'y apporter même aucun délai ; leur représentant qu'il ne l'avoit pris qu'en suite de leurs saintes instructions ; qu'il en auroit mal profité s'il demeuroit dans le siècle , de la vanité duquel ils l'avoient si souvent entretenu , & s'il n'embrassoit l'état

Religieux, dont eux-mêmes lui avoient si fort loué les avantages ; qu'au reste il en avoit fait vœu, que c'étoit une promesse faite à la face de tout le Ciel, à laquelle par conséquent il n'étoit permis, ni à lui de manquer, ni à eux de s'opposer. Qu'il les supplioit de réfléchir qu'il étoit à Dieu avant que d'être à eux, que ce grand maître l'appelloit, & qu'il n'attendoit plus que leur consentement pour répondre à sa voix.

Il n'est pas mal-aisé de se figurer l'impression que fit dans leurs cœurs une pareille déclaration, & les divers mouvemens qu'elle y produisit. Ils aimoient trop tendrement ce cher fils, pour ne pas ressentir une vive douleur à la nouvelle qu'il leur donnoit de vouloir les quitter : mais ils étoient Chrétiens, ils ajoûtoient même à un grand fond de Religion, une piété peu ordinaire à des personnes du siècle. Dans ces dispositions, ils n'avoient garde de désapprouver le dessein qu'avoit Berchmans de se donner à Dieu ; ils n'avoient pas oublié qu'ils le lui avoient offert dès sa plus tendre enfance ; ils étoient bien éloignés d'en prétendre, désavouer, ou revoquer la donation : mais ils auroient bien voulu qu'il se fût contenté de le servir dans l'état Ecclésiastique, & qu'il eût borné sa devotion au ministère des Autels dans le Diocèse où Dieu l'avoit fait naître, & où il n'auroit pas manqué de bénéfices, sans la porter jusqu'à vouloir entrer dans un Ordre

qui fait profession d'y renoncer. Ils prièrent donc des Religieux de saint François de lui représenter leurs raisons , & de lui en faire sentir la force. Ils le firent en vrais serviteurs de Dieu , non pas pour ébranler , mais pour éprouver sa vocation , & l'ayant reconnue véritable par les solides marques qu'il leur en donna , au lieu de le détourner de son pieux dessein , ils l'animerent eux - mêmes à en poursuivre courageusement l'exécution. Il se trouva un autre Religieux d'un zèle , ou moins éclairé , ou moins réglé , qui en usa tout autrement , & qui entreprit de le faire changer de résolution. Mais Berchmans après avoir écouté plusieurs fois & réfuté ses raisons , & avoir essuyé ses longues & fréquentes importunités , jugea qu'il étoit enfin de son devoir d'y mettre des bornes , affligé de voir une si mauvaise cause entre les mains d'un Religieux , qui sembloit lui envier un bonheur dont Dieu l'avoit favorisé lui-même , quoique dans un Ordre différent. Ainsi sans blesser le moins du monde l'honneur dû à son caractère , & à son état , il le supplia tout de bon de se retirer , en l'assurant en termes précis , que pour lui épargner la peine de lui tenir à l'avenir de pareils discours , la porte du logis lui seroit fermée.

C'étoit dans la priere qu'il puisoit cette force toute divine , dont il étoit soutenu dans des attaques si dangereuses , & qui

l'ayant rendu victorieux de toutes les résistances de ses Parens, en emporta enfin l'heureux consentement qui rompit ses chaînes, & le mit en liberté. Le Provincial qui n'avoit trouvé que cet obstacle, le voyant levé, lui accorda sur le champ la grace qu'il avoit mérité par sa constance. Ce fut le 24. jour de Septembre de l'an 1616. qu'il entra en la Compagnie, âgé d'environ 17. ans & demi; il eut pour compagnon de son bonheur un jeune Flamand, qui l'avoit été déjà de ses études; l'un & l'autre furent les prémices que le Collège de Malines donna à notre Compagnie. Le nouveau Profelyte ne fut pas plutôt avec les Novices, qu'il s'imagina d'être avec des Anges, leur seule vûte le transporta de joye, il les embrassa; il en fut embrassé de même avec toutes les démonstrations d'une douce & d'une sainte amitié; ils lui firent de leur part l'accueil le plus honnête & le plus gracieux; il y répondit de la sienne par les marques de la plus affectueuse reconnoissance. Les cérémonies frivoles du siècle n'eurent nulle part dans ces témoignages d'affection, mais la simple & la pure charité de JESUS-CHRIST, seule capable d'unir les cœurs d'une nombreuse jeunesse, qui se trouvoit rassemblée dans cette sainte maison, presque de toutes les différentes Nations de l'Europe, sans différence d'inclination. Cette espece de prodige, qui ne cesse de le paroître, que parce

qu'en vain l'on espere un jour d'être un parfait Religieux, si l'on néglige d'être un parfait Novice. Ce n'est pas qu'il fit des choses fort extraordinaires. Il se mit d'abord dans l'esprit ce principe si nécessaire dans la vie spirituelle, que la perfection ne consiste nullement à faire de grandes choses, mais à bien faire celles que l'obéissance nous met en main. C'étoit sa grande maxime de faire les actions les plus communes d'une manière non commune. Les Novices les plus avancés s'étonnoient que dès le premier mois il eût fait plus de chemin dans la carrière qu'ils n'en avoient fait eux-mêmes à la fin de la seconde année. Ils ne pouvoient assez admirer l'air aisé, fervent, animé, avec lequel il remplissoit tous les devoirs du noviciat, & en le voyant dès le commencement, tout formé à l'ordre qui s'y garde, ils convenoient tous que Dieu leur avoit envoyé ce cher frere, le modèle accompli d'un parfait Novice. Dans cette pensée tous le respectoient comme un Ange, & l'un d'eux dit agréablement, qu'en même temps que Notre Dame avoit commencé de faire des miracles à Mont-aigu, elle en avoit fait un bien rare à Diez, en y faisant voir un Ange dans la personne de Berchmans. Il est vrai qu'il en avoit la pureté, la candeur, la modestie, & qu'il brilloit sur son visage, je ne sçai quoi d'Angelique, qui portoit d'abord cette idée dans l'esprit de

ceux qui le voyoient , & qui la portoit même avec plaisir.

Aussi n'étoit-il pas de ces devots sauvages , qui s'imaginent qu'on ne peut être vertueux sans paroître chagrin , & qui font plus de tort que d'honneur à la vertu , par les manieres dures & désagréables avec lesquelles ils la pratiquent. Dans notre saint Novice gay , honnête , aimable à tout le monde , la devotion paroissoit si pleine de graces , qu'en jettant les yeux sur lui , on avoit de l'estime , & de l'inclination pour elle.

Mais en même tems qu'il en faisoit aimer les charmes , il en aimoit lui-même les rigueurs. Il se portoit avec plaisir à tout ce qu'elle a de plus rude , & de plus humiliant. Il ne mettoit point d'autres bornes au desir qu'il avoit de se mortifier , que celle que l'obéissance lui prescrivoit. sans blesser cette vertu , qu'il regardoit comme la regle de toutes les autres , il se croyoit en droit d'exposer au Supérieur l'ardeur qu'il sentoit au fond du cœur de porter sur son corps la mortification de son Sauveur ; ce qu'il faisoit d'une maniere si persuasive que le Maître des Novices ne pouvoit se défendre d'accorder à un jeune homme faible & délicat , ce qu'à peine il accordoit aux plus robustes. On garde encore aujourd'hui au Noviciat de Malines , comme de précieuses reliques , les monumens de ses austerités , entre autres

une partie d'une haire rude, & picquante ; dont il avoit coutume de se servir, & des linges teints de sang qu'il répandoit quand il prenoit la discipline. Il n'étoit jamais plus joyeux que lorsqu'on lui donnoit la liberté d'exercer sur lui-même ces pieuses cruautés. Sa joye étoit égale, quand il avoit la soutane la plus usée de la maison ; l'ayant obtenue, par ses instantes prieres, il la baisoit avec tendresse. Mais convaincu que cet extérieur d'humilité n'est estimable aux yeux de Dieu, qu'autant qu'il est animé de l'humilité même, sous ces habits humilians, il portoit un cœur humble, & quelque heureux qu'il s'estimât d'en être revêtu, il ne s'en croyoit pas plus vertueux. Toujours en garde contre une vanité secrète qui se glisse fort aisément sous ces dehors fort équivoques ; pour en éviter les pièges, il ne prenoit jamais ces marques d'abjection, qu'il n'eût l'amour de l'abjection dans l'ame. Quand il s'abaissoit aux yeux des hommes, il descendoit à ses propres yeux encore plus bas, il ne s'accusoit jamais de ses fautes que pour en recevoir la confusion ; il avoit toujours la lampe à la main pour les chercher, & craignant que l'amour propre n'en dérobat quelques-unes à sa vue, dans le desir sincère de les corriger toutes, il en demanda instamment la connoissance à ses freres, & conjuroit le Maître des Novices de les engager tous à lui rendre cet office de charité. C'étoit dans le

jeune homme une disposition , qui lui venoit de la haute idée , qu'il avoit de la sainteté de Dieu , de son infinie pureté , & de celle qu'il exige dans les ames , qui veulent avoir l'honneur de l'approcher. Disposition bien opposée à cette délicatesse aujourd'hui si commune à tant d'esprits peu mortifiés , à qui la repréhension la plus légère fait des playes profondes , quelque soin qu'on ait de la leur faire avec les ménagemens les plus doux.

Berchmans desiroit si passionément d'être repris , qu'il avoit obtenu du Supérieur , qu'il y eût quatre de ses freres, dont les yeux fussent ouverts sur sa conduite, pour en remarquer les défauts , afin de l'en avertir ensuite. Il arriva un jour à un d'entr'eux d'observer une légère omission , qui lui étoit échappée au moment qu'il étoit occupé à quelque œuvre de charité , qui demandoit l'attention de son esprit. Jamais joye ne fut plus sensible , jamais reconnoissance ne fut plus sincère , que celle du saint Novice ; il regarda celui qui lui avoit fait voir ce manquement , comme son bienfaiteur & son ami ; il offrit à Dieu pour lui , une quantité de prieres , & il s'engagea d'en faire un pareil nombre , toutes les fois qu'il en recevrait la même grace. La grandeur de la récompense ayant animé le jeune admoniteur, il redoubla sa vigilance pour la mériter ; & il a depuis avoué , que quelque soin qu'il

eût pris de l'examiner avec la dernière exactitude, il n'avoit jamais pu rien remarquer qui lui parût défectueux. Cela sans doute est surprenant. Mais voici qui va jusqu'au prodige. C'est le Recteur du Noviciat qui le raconte lui-même : sollicité, dit-il, plusieurs fois par le fervent Novice de lui faire dire ses fautes en public, je ne pus lui refuser cette satisfaction, j'ordonnai pour cela à tous les Novices, qui étoient jusqu'à cent, de me marquer par écrit, ce qu'ils avoient apperçû de défauts dans Berchmans ; je les assemblai ensuite dans la salle du Noviciat, où m'ayant donné leurs billets, & les ayant ouverts, je n'y trouvai pas la moindre faute qu'on eût observée en lui. Ce qui doit paroître inouï dans un si grand nombre de jeunes gens, tous nouveaux dans la vie spirituelle, qu'une conscience très-délicate, jointe à leur vivacité naturelle, & peut-être un peu de jalousie assez ordinaire en ces sortes d'occasions, rend sujets à voir les plus petites fautes dans leurs égaux, auxquels on paroît sur-tout donner quelque préférence en estime, & en considération. Ce fut une confusion pour l'humble Novice beaucoup plus grande que celle à laquelle il s'étoit attendu ; tout le monde eut pitié de l'affliction dans laquelle il parut, il fallut l'en consoler comme d'une véritable disgrâce ; & il n'y eut personne dans l'assemblée qui ne fût également ravi de son innocence & de son humilité.

Les Peres les plus âgés l'étoient de toutes les autres vertus , & en ayant fait une espece d'examen pendant que la jeunesse en faisoit un de ses défauts , ils tomberent tous d'accord qu'il y avoit peu de perfection , propre de l'état , & de l'âge de Berchmans , répandue dans la vie des Saints , qui ne fût recueillie , & qui ne parût même avec un éclat singulier dans cet incomparable Novice.

C'étoit sur-tout le sentiment de celui que Dieu lui avoit donné pour maître , qui le connoissant jusqu'au fond de l'ame, en voyoit presque à découvert les saintes dispositions. Ce n'est pas que le sage Directeur lui donnât des marques de la bonne opinion qu'il avoit de lui : il étoit trop persuadé que de lui faire connoître son élévation , c'étoit se mettre en danger d'en descendre ; que cet Ange de la terre n'étoit pas plus fort que les Anges du ciel ; qu'il étoit sujet à tomber comme eux ; que ceux-ci n'ayant pu soutenir la vue de leur propre perfection, sans en être éblouis , ce seroit exposer celui-là , dont la nature étoit trop fragile , à de vaines complaisances , que de lui ouvrir les yeux sur les graces dont Dieu le favorisoit. Tout son art étoit de les lui cacher , & de seconder de sa part la pente que son Disciple avoit déjà de lui-même à la considération de sa bassesse. Il est vrai qu'il sembla dès les premiers mois de son noviciat le distinguer des autres ,

en le faisant leur Admoniteur général. C'est ainsi qu'on appelle celui à qui le Supérieur donne une espece d'intendance sur le reglement extérieur du Noviciat, & un soin singulier d'en maintenir le bon ordre, en donnant exactement le signal des exercices qui s'y font, & sçachant du Maître des Novices, ce qui se doit faire chaque jour, pour les en informer. Il est vrai, dis-je, que ce fut une distinction qu'il fit de lui en considération de sa sagesse; mais il la lui fit avec des précautions plus capables de porter l'humiliation, que l'enflure dans son esprit. L'humble Berchmans en effet se persuada, comme on en peut juger par ce qu'il nous a laissé dans ses écrits sur les sentimens qu'il avoit de lui-même; qu'on ne l'avoit choisi pour cela, que parce qu'il en étoit le plus indigne, qu'on avoit prétendu le confondre lui-même, & mortifier les autres; & que cette ombre d'élevation, n'étoit que pour donner ses défauts en spectacle à tous, afin de l'en avertir avec charité. Mais ses chers Freres, ne trouverent jamais rien dans l'exercice de ce petit emploi, non plus que dans tout le reste de sa conduite, ainsi que nous venons de le dire, qui leur parût reprehensible; & tout ce qu'ils y remarquerent d'honnêteté, de modestie, de déférence & de charité, les fortifia dans la pensée, que quelque marque d'estime & de considération qu'on lui donnât, il en méritoit encore davantage. Ils étoient heureux

de le voir à leur tête, & ils convenoient que tout égal qu'il leur étoit en âge, il leur étoit supérieur par l'éminence de sa vertu.

Cette extraordinaire sainteté acquise en si peu de tems, lui venoit de sa parfaite union avec celui qui s'appelle dans l'écriture le Dieu des vertus. Ce Dieu de bonté qui se montre si volontiers aux ames pures, se communiquoit familièrement à lui, & l'éclaircit dans tous ses doutes. Sa coutume étoit de les porter au très-saint Sacrement, en allant lui rendre ses hommages, & il ne manquoit jamais d'en recevoir les lumières qu'il alloit y chercher. Son cœur étoit collé à cet aimable Seigneur résidant sur nos autels ; il lui faisoit sa cour autant de fois, & autant de tems que l'ordre du noviciat le permettoit, & pour marquer l'inclination qu'il avoit de la lui faire, s'il eût été possible, sans aucune interruption, quand il étoit obligé de sortir de l'Eglise, il laissoit aux pieds des autels, avec son cœur qui ne s'en éloignoit jamais, les Bienheureux Louis de Gonzague, & Stanislas Kostka, les substituant en quelque maniere à sa place, pour rendre en son absence de continuels honneurs à J E S U S - C H R I S T.

Soit qu'il fût à l'Eglise, ou qu'il fût à l'Oratoire, il y paroissoit pénétré de la présence de Dieu ; il y avoit les yeux, ou élevés vers le Ciel, ou au moins fermés à toute la terre, les mains jointes devant la poitrine,

les genoux en terre , & tout le corps immobile. Son visage toujours ferein devenoit enflammé dans le progrès de l'oraison. Ses chers freres s'approchoient alors de lui , autant qu'il leur étoit possible , dans l'espérance de participer à ses ardeurs , au moins en tâchant d'en exciter en eux-mêmes de pareils à son exemple. Berchmans de son côté , plein d'estime pour eux , ne comptoit gueres sur ses prieres , s'il ne les faisoit en commun , & s'il ne les unissoit à celles des autres ; esperant tout de cette union , il demandoit avec assurance d'obtenir , & il avoit coûtume de demander sur-tout trois choses , une pureté angelique , une fidélité constante à sa vocation , & la grace de devenir un jour un digne instrument de la Compagnie.

Il étoit dans une sainte impatience de s'y engager par les vœux de la Religion. Il les offroit mille fois de cœur ne pouvant encore le faire effectivement , ayant à peine alors une année de noviciat. Pour se consoler de l'affligeante nécessité , où il étoit d'attendre encore un an , selon l'usage de la Compagnie , autorisé par le saint Siège , on lui permit , comme on en use quelquefois à l'égard des plus fervens , de faire les vœux de devotion. Il avoit déjà fait celui de virginité dès son enfance , en l'honneur de la plus pure des Vierges , pour laquelle il eut toujours une devotion très-tendre , aussi bien,

que pour saint Joseph son chaste époux. Il admiroit dans l'une & dans l'autre, les plus sublimes grandeurs unies à l'humilité la plus profonde, & c'est ce qui augmentoit en lui l'amour de cette vertu, qui est le fondement de toutes les autres. C'est elle qui l'entretenoit dans une basse opinion de lui-même, & qui lui persuadoit qu'il avoit été reçu, par pure charité dans la maison de Dieu, & qu'il étoit par conséquent obligé de s'y comporter comme le dernier de tous. Fondé sur ce principe il se mocquoit de la vanité, dont il n'étoit pas même attaqué, comme il l'avoua lui-même à un de ses compagnons qui l'avoit interrogé sur ce sujet, en lui disant agréablement, qu'il ne craignoit pas cette bête.

Un cœur si humble ne pouvoit pas qu'il ne fût obéissant. L'obéissance avoit pour lui des charmes singuliers; tout ce qu'il entendoit sur cette vertu essentielle à un Jésuite lui faisoit plaisir. Mais rien ne le ravissoit sur cette matiere, comme l'admirable lettre qu'en écrivit autrefois nôtre saint Fondateur aux Peres de Portugal. La seule lecture de cette Epître l'affectionnoit tendrement à ce grand Saint, il y admiroit sa haute sagesse éclairée des plus pures lumières du Ciel, & il en respectoit toutes les paroles comme des oracles. Digne enfant d'un Pere si sage, il avoit coutume de dire qu'il falloit obéir dans les plus petites choses; que l'obéissan-

ce qu'on y pratique est un essai de celle qu'on doit avoir dans les plus grandes, & que rien ne fait mieux connoître le respect qu'on a pour les Supérieurs, que d'être fidèle à exécuter leurs ordres dans les occasions plus legeres. Il ne connoissoit point ces interprétations commodes, que la propre volonté suggere, pour éluder l'obéissance à la lettre; il s'en tenoit précisément aux termes, & il aimoit mieux que les hommes lui reprochassent d'avoir manqué de prudence, que de donner à Nôtre Seigneur le moindre sujet de le reprendre d'avoir manqué de soumission. Il agissoit conséquemment à ces principes. Envoyé un jour à la porte par le Supérieur, pour recevoir la visite d'un étranger, un second étant survenu dans le tems qu'il entretenoit le premier, il supplia le nouveau venu d'agréer, qu'avant de lui parler, il en allât demander la permission. Il en usoit de même en mille autres occasions, & il le faisoit avec tant de grace, qu'il ne vint jamais en pensée à personne de le trouver mauvais.

Sa maniere de garder le silence avoit cet air d'honnêteté, qui étoit pour ainsi dire, l'affaisonnement de son exactitude. Interrogé quelle étoit sa maniere de l'observer; la voici, répondit-il avec franchise: Je salue humblement toutes les personnes que je rencontre; si l'on exige de moi quelque service, je le rends le plus promptement qu'il

m'est possible ; si l'on me fait une question, j'y satisfais en peu de paroles, évitant de ma part d'en dire aucune sans une véritable nécessité. C'étoit aussi une de ses devotions de saluer intérieurement les Anges Gardiens de ceux qu'il rencontroit, tandis qu'il leur donnoit à eux-mêmes des marques extérieures de son respect, en se retirant un peu, & s'arrêtant un moment, pour laisser quelque espace entre eux & lui, & leur donner par honneur tout le passage libre. C'est une bien-séance respectueuse à laquelle il ne manquoit jamais ; & toutes les fois qu'il l'observoit, c'étoit avec une modestie, & une sérénité de visage si éloignée de vaine affectation, que sa rencontre faisoit plaisir à tout le monde.

Cet air de gayeté modeste l'accompagnoit par-tout, & le rendoit par-tout aimable. Il ne paroissoit sombre, & sévère, que quand l'intérêt de la pureté sembloit l'exiger. ce qui n'arrivoit presque jamais ; car outre qu'il ne se trouvoit gueres avec les personnes du siècle capables de la blesser, ceux avec lesquels il conversoit d'ordinaire, étoient fort éloignés de tout ce qui peut choquer le moins du monde la plus exacte bien-séance. D'ailleurs il en inspiroit l'amour par ses seuls regards ; sa contenance toujours réglée, la pudeur peinte sur son front, sa modestie angelique, étoient de puissans traits à cette vertu. Il ne négligeoit rien de

sa part pour en acquérir la perfection, & pour la conserver dans tout son lustre ; sa délicatesse sur ce point alloit jusqu'à lui faire observer tous ses mouvemens pendant le jour, & ses postures pendant la nuit, il prenoit la plus honnête quand il entroit au lit, & il y demouroit immobile jusqu'à son lever, quelque incommodité qu'il en pût souffrir, ou du froid en hiver, ou du chaud en été. Pour éloigner l'esprit de ténèbres, il supplioit les bons Anges, & ses saints protecteurs de veiller à sa défense pendant son sommeil ; il s'armoit lui-même du signe de la Croix, & plaçoit vis-à-vis de lui J E S U S crucifié, comme l'auteur de toute la pureté, pour être le souverain protecteur de la sienne. Comme sa dernière pensée, avant que de s'endormir, étoit toute sainte, la première l'étoit aussi à son réveil, il commençoit, & finissoit la journée par de profondes adorations de la très-sainte Trinité, & par un hommage à la Reine des Anges, qu'il regardoit comme la grande protectrice de sa chasteté.

Il s'appliqua sur-tout à la pratique des vertus qui ont une plus étroite alliance avec celle-ci ; il en combattoit les ennemis sans relâche ; je leur ferai la guerre, disoit-il, & je ne prendrai nul repos que je ne les aye détruits. La paresse, l'orgueil, la gourmandise étoient les vices contre lesquels il se déclaroit plus vivement, parce qu'il les croyoit

## DE JEAN BERCHMANS. 19

les plus dangereux à la pureté. C'étoit son avis constant qu'il falloit d'abord leur faire tête, en entrant en Religion, & commencer la guerre spirituelle par travailler à les détruire; que le moyen d'y réussir le plus efficace, étoit d'emprunter les armes des vertus qui leur sont contraires; que la ferveur est le souverain remède à la paresse, comme les humiliations, & l'abstinence le sont à l'orgueil, & à la gourmandise. Ce qu'il conseil-  
loit avec sagesse, il le pratiquoit avec fidélité. Sa ferveur fut vive, constante. Il avoit plus de passion pour les abbaissemens, que l'homme le plus ambitieux n'en a pour les honneurs. Il a porté la temperance jusqu'au degré suprême, n'ayant jamais trouvé dans ses examens qu'il eût commis en cette matière la faute la plus légère, dont il pût s'accuser en confession. Il étoit si détaché du boire & du manger, qu'il n'y songeoit jamais avant que d'aller au refectoire; s'y étant rendu avec les autres au son de la cloche, il répondoit aux prieres publiques, qu'on y dit pour la bénédiction, & l'air tout céleste qui paroissoit alors sur son visage faisoit sentir que son cœur étoit fort dégagé de ces soulagemens matériels, & qu'il alloit faire en Ange l'action animale à laquelle l'obligeoit la pure nécessité de la nature, & l'ordre de l'obéissance. Assis à table il se recueilloit profondément pour diriger son intention, & pour offrir son repas à No-

tre Seigneur. En effet il ne touchoit à rien de ce qui lui étoit servi, qu'il ne l'eût partagé avec lui. Il se figuroit, comme il le dit lui-même dans ses papiers, qu'il avoit à nourrir le saint enfant J E S U S dans la personne des pauvres, auxquels il destinoit de cœur ce qu'il retranchoit de ses repas. Cette pensée lui donnoit du plaisir, & l'accouïtumoit à se priver pour son amour de ce qu'on lui servoit de meilleur. Quelque besoin qu'il eût de prendre quelque chose le matin à cause de son âge & de son temperament, il s'apprivoisa par les mortifications qu'il eut soin d'y pratiquer d'abord, à s'en passer tout-à-fait, pour devenir par là plus capable d'employer tout le tems de la matinée à l'œuvre de Dieu, sans y souffrir le moindre obstacle. Par cette application il devint en peu de tems si supérieur aux besoins de la nature, qu'oubliant tout-à-fait la nourriture du corps, il ne songeoit qu'à celle de l'ame; les lectures saintes, les exhortations spirituelles, les sermons étoient ses festins les plus délicieux; il y alloit avec un appetit, & il y confervoit une attention qui faisoit voir le desir qu'il avoit d'en profiter. Il y fut à la vérité pendant un certain tems combattu de la tentation du sommeil; mais il surmonta bientôt par son courage, tantôt se mordant les levres jusqu'au sang, tantôt se pinçant les bras jusqu'à se les rendre livides; & quand les autres se plaignoient à lui dans les entretiens ordinaires

ordinaires d'être sujets à cette foiblesse , il leur enseignoit cet art de s'éveiller dont il s'étoit si bien servi.

C'est ainsi que ces fervens Novices s'ouvroient mutuellement de leurs difficultés , & que Nôtre Seigneur leur en faisoit trouver les remedes les plus sérieux dans les tems mêmes que l'obéissance accordoit à leur récréation. C'étoit sur-tout la sainte adresse de Berchmans de rendre utile la conversation , sans la rendre chagrine. Ce n'étoit nullement une distraction pour lui non plus que pour ceux avec lesquels il conversoit. Ils avoüoient de leur part qu'une heure ainsi passée avec Berchmans , leur valoit autant que celle de la meditation ; & pour lui il disoit franchement que l'entretien d'après-dîner lui servoit à se recueillir jusqu'au soir , & celui du soir à se préparer à l'oraison du lendemain. Il experimentoit sur-tout ces merveilleux effets , quand le discours avoit roulé sur les Missions des Indes , du Japon & de la Chine ; la seule idée qu'il pourroit un jour y travailler à la gloire de J E S U S-CHRIST , & peut-être y mourir pour sa querelle , le transporta de joye , & le faisoit fondre en larmes de devotion. La Chine ce vaste empire dont toutes les Provinces sont autant de grands Royaumes capables de contenter l'ambition de plusieurs Rois , étoit un objet qui lui paroissoit digne de celle d'un Jésuite. Il eut toujours pour cette florissante

partie du nouveau monde une inclination particulière ; il prenoit un singulier plaisir d'en apprendre les nouvelles , & de les raconter à ses freres , qui en étoient animés comme lui d'une sainte passion d'aller un jour exercer leur zèle dans un champ si fertile aujourd'hui en riches moissons.

Le saint Novice n'étoit pas dans l'illusion de ceux qui se repaissent de la vaine idée de faire un jour de grandes actions , & qui négligent de se perfectionner par la pratique réelle des petites qu'ils ont tous les jours entre les mains. Il étoit persuadé que le noviciat de la Compagnie n'est rien moins que celui de l'Apostolat , qu'on n'y travaille en secret à sa propre sanctification pendant deux années , que pour se disposer à sanctifier les autres en public le reste de ses jours , & que l'essentielle occupation d'un Novice est de commencer de bonne heure à faire , avec la grace de J E S U S - C H R I S T , un fonds de vertu capable de soutenir l'édifice de la sainteté d'un Apôtre. Dans ces grandes vûes il ne perdoit point de tems , & n'obmettoit rien de tout ce qui pouvoit le former au saint emploi de la conversion des âmes. Il joignoit à ses autres exercices du Noviciat l'étude de la langue Françoisé ; outre qu'il en eut un ordre exprès du Maître des Novices , qui le voyoit plus propre que tout autre à la prononcer ; il y avoit de sa part une inclination particulière , parce qu'il la

jugéoit nécessaire en Flandre au salut des peuples qui ont tant de commerce avec la France ; il s'y rendit au reste en très-peu de tems si habile , quoiqu'il n'en eût pas auparavant la moindre teinture , qu'il fut en état de faire au reſectoire de petits discours françois , d'une manière aussi aisée , que si cette langue lui eût été naturelle. Celui qu'il fit en l'honneur du Bien-heureux Louis de Gonzague eut un succès qui surprit tous ceux qui l'entendirent , également charmés , & de la devotion qu'il fit paroître envers le Saint , & de la facilité avec laquelle il s'expliqua sur ses vertus.

Son zèle ne se borna pas dans la maison , il fut heureux de l'aller déployer dans la campagne au tems où l'on envoie les Novices faire leurs petites Missions dans les Villages. C'étoient des saisons en même tems , & de semence & de moisson pour lui , par les fruits qu'il recueilloit par tout où il semoit la divine parole. Il alloit chercher les pauvres dans les cabanes , & après avoir répandu sur eux l'onction de la consolation la plus douce , il les conduisoit lui-même à l'Eglise , où il leur enseignoit à devenir heureux dans l'autre vie , en profitant des malheurs de celle-ci. Ces bonnes gens sur qui il faisoit des essais de la charité qu'il prétendoit bien un jour exercer sur les Barbares du nouveau monde , charmés de l'entendre discourir du Royaume de Dieu , l'écoutoient

avec avidité ; les Peres & les Meres lui amenoient leurs petits enfans ; ces innocens gagnés par la douceur avec laquelle il leur apprenoit la doctrine Chrétienne , en recevoient les instructions avec docilité , le suivoient en foule à la sortie de l'Eglise , & le reconduisoient quelquefois jusqu'à la maison. Berchmans de sa part touché de leur innocence , & de leur empressement , les renvoyoit chargés de ses petits présens , dont le plus précieux étoit le thresor de la céleste doctrine.

De la tendresse qu'il avoit pour ces pauvres inconnus , on conçoit aisément celle qu'il avoit pour ses freres ; il les portoit tous dans son cœur ; il prenoit part à leurs disgraces , il recevoit le contre-coup de toutes leurs peines. S'étant un jour appercû du trouble , où se trouvoit un d'entr'eux par une violente tentation de quitter le Noviciat , il se joignit à lui , & après être entré dans son cœur pour en guérir la playe , il lui parla de la maniere la plus propre à raffermir son esprit ébranlé. Mais le voyant dans une agitation qui l'empêchoit de voir ce qu'il lui représentoit du bien de son état , & qui le mettoit en risque de l'abandonner à l'heure même , il le conjura les larmes aux yeux de ne rien précipiter , & de lui accorder au moins quelques jours de délai. Les ayant obtenus de l'affligé , qui ne put tenir contre un cœur si tendre , il les employa

solliciter pour lui la sainte Vierge avec un succès qui arrêta le pauvre fugitif sur le bord du précipice, & lui rendit, avec sa première tranquillité, l'attachement à la vocation comme il l'avoit eu auparavant.

Cette charité dont il n'obmettoit nul devoir envers aucun, lui avoit si parfaitement concilié l'estime, & l'amitié de tous, qu'on peut dire qu'il étoit les délices de la maison, comme il en étoit l'exemple. On cherchoit ses conversations avec empressement, & l'on n'en sortoit jamais qu'avec profit. De l'aveu des Novices, qui en parloient par leur expérience, sa seule vûe fortifioit les foibles, inspiroit de la ferveur aux tièdes, & par une espèce de charme engageoit les plus indifférens à l'amour du Créateur, dont il paroïssoit lui-même embrasé.

Il l'étoit effectivement, & cette flamme sacrée, dont il brûloit, devint encore plus vive au tems de son immolation par les vœux de la Religion. Il n'avoit plus de Pere, ni de Mere au monde. Il y avoit presque un an que celle-ci en avoit été enlevée par une mort naturelle, après sept années d'une patience héroïque dans les douleurs les plus aiguës; celui-là y étoit mort civilement par la consécration à JESUS-CHRIST dans l'état Ecclesiastique. Berchmans ainsi dégagé de tout ce qui auroit pu l'attacher à la terre, & comblé de la joye la plus parfaite, ne songea plus qu'à se disposer à son sacrifice.

Voici comme il en écrivit à son Pere. Je suis trop près du jour fortuné auquel je me dois consacrer à Dieu, pour ne vous en pas informer. Je le regarde comme le plus grand, & le plus glorieux de ma vie, & j'en sens les approches avec la plus sensible consolation de mon cœur. La nouvelle, que le respect & la reconnoissance m'obligent de vous en donner, produira sans doute en vous les mêmes sentimens. Car enfin, quel honneur à vous, mon cher Pere, que le Créateur de toutes choses distingue aujourd'hui un de vos enfans entre un million d'autres, qu'il l'honore de son alliance, & daigne le recevoir dans la Compagnie de son fils? Joignez, je vous conjure, votre reconnoissance avec la mienne pour un si grand bienfait, & afin de m'obtenir les graces qui me sont nécessaires en des conjonctures si importantes, je vous demande trois Messes du saint Esprit en la Chapelle de Nôtre - Dame de Mont-aigu Si vous ajoutez cette faveur à tant d'autres que j'ai reçues de vos bontés, j'espere que cet esprit d'amour embrasera mon cœur, & mettra le feu au sacrifice.

Ce fut le 25. de Septembre de l'an 1648. qu'il l'offrit dans les plus pures flammes de la charité; il prononça ses vœux avec une ardeur de Seraphin; & dès qu'il les eut prononcés, il reçut l'aimable Seigneur auquel il venoit de se donner. Cette donation reciproque lui causa des transports de joye, qui lui

enleverent toute autre pensée que celle de son bonheur. Il lui parut alors qu'il pouvoit avec une amoureuse liberté de se servir des paroles de l'Épouse sacrée, & dire avec elle au Dieu de son cœur : O mon bien-aimé ! je suis à vous, & vous êtes à moi. Tout le jour se passa en de pareils sentimens ; ce fut pour lui une fête solennelle, qu'il célébra avec une devotion dont toute la maison fut touchée. Le Maître des Novices le fut lui-même, mais sans en être surpris ; il n'attendoit rien moins des dispositions qu'il avoit apportées à cette grande action. Il les avoit trouvées si parfaites, qu'il ne jugea pas à propos, qu'il y ajoutât une retraite de huit jours, qu'on accorde d'ordinaire aux autres pour se préparer à bien faire leurs vœux, le saint Novice ayant passé les deux années de probation dans une retraite perpétuelle. Ainsi finit le noviciat de Jean Berchmans : mais ce terme, qui arriva trop tôt pour l'avantage & l'édification des Novices avec lesquels il étoit, les accabla tous d'une vraie douleur, il n'y en eut pas un seul qui ne pleurât sur lui en l'embrassant. & auquel il ne donnât les mêmes témoignages d'une sincère amitié ; ils se promirent mutuellement une éternelle alliance en JESUS - CHRIST, & n'ayant que des prières & des vœux dont ils pussent disposer, ils s'engagerent de les offrir les uns pour les autres au Seigneur ; après quoi ils se séparèrent, les Novices

pour achever leur tems de noviciat , Berchmans pour aller commencer ses études dans l'endroit qui lui seroit marqué par les Supérieurs. Mais avant que de le faire entrer dans cette nouvelle carrière , je ne puis obmettre un témoignage convaincant de la perfection avec laquelle il a fourni la première ; il est du Pere Guillaume Bauters , que le Saint jeune homme eut pour Maître dans la maison de probation. Virgile Cepary premier Auteur de la vie de Berchmans ayant conduit son ouvrage à l'endroit, où j'ai porté celui-ci , l'envoya à ce Pere , afin que celui qui avoit été le témoin des vertus les plus intérieures de son Novice , le fût aussi de l'exactitude avec laquelle elles étoient écrites. Voici ce que récrivit le Maître des Novices ; sa lettre fera voir en même tems & l'estime qu'il avoit de son Disciple , & le jugement qu'il fit de la première partie de son histoire , que le Jesuite Italien lui avoit envoyée de Rome.

J'ai reçu , mon Reverend Pere , ce que vous avez déjà composé de la vie de nôtre très-cher Frere Jean Berchmans , avec tout le respect , & toute l'estime que mérite son Auteur : & je l'ai lû avec tout le plaisir que doit causer un ouvrage aussi édifiant que cela. Il ne se peut faire un portrait du saint Novice plus naturel , & plus ressemblant à l'original que celui que vous avez tracé.

Quand nous le voyons avec les traits que  
vôtre

vôtre plume lui a donnés , il nous paroît revivre parmi nous ; nous le reconnoissons tel qu'il étoit , dans le caractère angélique qui lui étoit si singulier , & sous lequel vous l'avez fidèlement représenté. C'est une vraie satisfaction à tous les Jésuites de notre Flandre de retrouver dans vos écrits cet Ange , qu'ils croyoient avoir perdu : mais c'est à moi, qui ai eu l'honneur d'en être le Pere en JESUS-CHRIST, une consolation toute particuliere de m'en rappeler l'idée en lisant son histoire, & de me ressouvenir des exemples de vertu que nous avons tous admirés dans cette maison. Je les admirois plus que tout autre , obligé que j'étois par le devoir de mon emploi d'en pénétrer les ressorts les plus secrets. Il ne falloit pas lui faire de violence pour entrer dans le fond de son ame, il m'en faisoit de lui-même une ouverture si naïve, que j'en appercevois tous les replis. C'étoit avec un étonnement toujours nouveau , que je voyois , & de la part du Seigneur les bénédictions de douceur dont il l'avoit prévenu , & de la part du Serviteur , la fidelle correspondance aux graces singulieres dont le Seigneur l'avoit comblé. Je faisois alors des vœux au Ciel pour obtenir le don , sinon de l'égalé , au moins de marcher sur ses traces. Je ne puis vous dissimuler , mon Révérend Perc , la confusion où j'étois, de voir un jeune homme qui m'étoit si supérieur en sainteté ; confu-

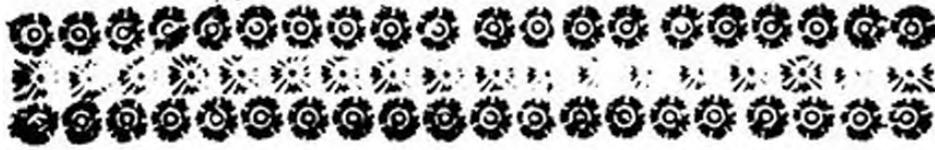
sion qui se renouvelle toutes les fois qu'il m'arrive, & cela m'arrive très-souvent, de baiser une petite image, qu'en quittant la Flandre, il me suplia d'agréer, comme le gage, disoit il, de son éternelle reconnoissance, pour toutes les bontez qu'il se persuadoit que j'avois eues pour lui. Ce qui me confond davantage, c'est l'inscription qu'il y a mise, par laquelle il se nomme mon fils indigne. Ah ! il auroit dû plutôt, ce digne fils, m'appeller son indigne Pere, éloigné que j'étois, après tant d'années de Religion, d'avoir atteint à la perfection à laquelle il étoit déjà parvenu dès les premières. Je ne puis m'en souvenir sans rougir ; & je cours grand risque d'en rougir encore davantage au jour du Jugement, quand confronté avec un Novice, je me verrai si différent, & si inférieur en vraies vertus. Tandis que je reproche à mon cœur d'avoir si peu suivi ses rares exemples, je n'ai pas moins à reprocher à ma mémoire d'en oublier toujours quelques-uns. Je vous en envoyai le recueil selon l'ordre que j'en avois reçu du Révérend Pere Général, dès que je vous scus dans le dessein que vous exécutez aujourd'hui. Mais je dois cet aveu à la vérité, que ce que j'eus l'honneur de vous en mander, n'est rien en comparaison de ce que j'en ai vu. Ce que j'avance pourroit surprendre les personnes qui mesurent la grandeur des Saints à celle de leurs actions extérieures ; mais

ceux qui sçavent avec le Prophète Royal , que la beauté de la fille de Sion , je veux dire, la perfection d'une ame juste, est toute intérieure , ne seront nullement étonnés de la maniere dont je m'explique sur la haute sainteté de ce serviteur fidèle. Ce qu'il en produisoit au-dehors étoit peu de chose, comparé avec ce qu'il en pratiquoit au-dedans , & dont je n'avois la connoissance que parce que j'étois son Supérieur : & qu'en cette qualité, lui tenant la place de Dieu, il se croyoit obligé , selon la règle, de me découvrir tout l'état de son ame. J'y remarquois les traces d'une Providence qui l'avoit , dès son bas âge , conduit comme par la main dans les sentiers de la grace , & qui ayant continué de le régir dans son noviciat , l'avoit porté en très-peu de tems à une éminente perfection. Après en avoir examiné la conduite ; j'ose assurer, sans craindre de rien ajouter à la vérité , que depuis le jour qu'il est entré dans cette maison jusqu'à celui qu'il en est sorti pour son voyage d'Italie, il n'a volontairement laissé vuide nulle des graces dont il a senti le mouvement , & qu'il s'est maintenu constamment dans la ferveur qui me parut d'abord en lui, se hâtant d'atteindre au degré de sainteté, auquel Dieu l'avoit destiné par son éternelle prédestination. Ce n'est pas seulement mon sentiment , c'est celui de toutes les personnes qui ont eu le bonheur de vivre avec lui. Tous avouent

qu'il ne se pouvoit imaginer un accord plus complet de toutes les vertus capables de remplir l'idée d'un parfait jeune homme. C'étoit en effet en lui un concert charmant de l'innocence la plus rare, & de l'humilité la plus profonde; d'une modestie qui sembloit lui avoir ôté l'usage des yeux, & d'une charité qui sembloit toujours prête à le lui rendre, quand il s'agissoit de voir, & de soulager le besoin de ses freres; d'une considération extrême pour tout le monde, jointe à une régularité exemte de tous les respects humains; d'une sagesse égale à celle des vieillards dans toute sa conduite, & d'une simplicité d'enfant à l'égard de ses Supérieurs, auxquels il rendoit l'obéissance la plus parfaite. C'est-là, mon Révérend Pere, l'idée la plus simple & la plus naïve de Jean Berchmans, dont vous écrivez l'histoire; on l'honore sous ces traits dans toute la Flandre, qui le regarde comme un Saint, & comme un protecteur de la patrie. On n'y eut pas plutôt appris sa mort, que son image y fut tirée par les plus habiles ouvriers, dont le zèle & le travail eurent peine à contenir la dévotion, je ne dis pas seulement du simple peuple, mais des personnes les plus qualifiées de tous les ordres, qui voulurent en avoir dans leurs maisons. Celle que vous allez donner au public sera d'autant plus précieuse, qu'elle représentera son esprit, & les vertus les plus secrètes de son

ame : au lieu que l'art des plus excellents Peintres, & des meilleurs Graveurs ne peut exprimer que les traits de son visage. Vous allez, mieux qu'eux, augmenter dans tous nos cœurs la dévotion que nous avons déjà pour lui, vous la ferez passer à ceux qui nous suivront, & vous nous apprendrez à vous, en nous mettant devant les yeux ce rare exemple de sainteté, qu'il faut moins d'années que de courage pour faire un Saint. Pardonnez-moi, au reste, la longueur de ma lettre ; il y a de l'excès par rapport à la mesure qu'on garde d'ordinaire en écrivant : mais je puis dire qu'elle est trop courte par rapport à la matière qu'elle contient, & aux mérites du Saint Novice, dont il n'étoit pas possible d'exprimer les vertus en moins de paroles.

*Fin du premier Livre.*



# LA VIE

DE

JEAN BERCHMANS,

DE LA COMPAGNIE

DE JESUS.

## LI V R E S E C O N D.

**L**A Flandre avoit assez possédé Jean Berchmans ; il falloit au moins le montrer à la France en passant, & le donner ensuite quelques années à la capitale du monde, avant que le Ciel nous l'enlevât. C'est ainsi que la Providence en avoit disposé. Le Pere Scribani, son Provincial, l'ayant fait venir à Anvers, où il faisoit sa visite, lui déclara sur cela la volonté du Seigneur, en lui ordonnant d'aller faire ses études à Rome, & de partir incessamment pour l'Italie, après avoir été à Diest prendre congé de son Pere. La nouvelle de sa mort qu'il apprit en y allant, lui fit changer le devoir qu'il alloit.

lui rendre en celui d'offrir ses prieres pour le repos de son ame ; & n'ayant plus de Pere sur la terre, il se jetta avec une confiance toute nouvelle entre les mains du Pere céleste. Comme il n'avoit pas d'ordre d'aller à Dieft pour ses Freres & Sœurs, quelque raison qu'il eût d'interpréter sur cela dans les conjonctures présentes la volonté du Provincial, il n'eut pas la moindre pensée d'y aller, s'étant fait dans le Noviciat une loi inviolable d'obeir toujours à la lettre ; & il crut satisfaire au devoir de l'amitié fraternelle, en écrivant deux lettres en leur considération, l'une à celui qui leur étoit désigné pour tuteur, l'autre au sieur Freimont, qui lui avoit servi de Pere, pour le supplier de l'être encore de tout le reste de sa famille.

C'est là tout l'adieu qu'il fit à sa patrie en partant pour Rome. Ce fut le 24. jour d'Octobre de l'année 1618. Il eut heureusement pour Compagnon de son voyage, un jeune Jésuite de même âge, & de même inclination que lui, nommé Barthelemy Penman, que ses bonnes qualitez avoient fait choisir avec Berchmans pour aller faire ses études au Collège Romain. Mais il n'y fut pas long-tems ; car à peine y étoit-il arrivé, qu'attaqué d'un mal de poitrine, & d'un crachement de sang, pour lui faire changer d'air, on l'envoya à Naples, où il mourut incontinent, aussi Saint Jésuite, qu'il avoit vœu Saint Novice ; comme si la

Providence ne l'avoit destiné pour l'Italie, qu'afin d'y accompagner Berchmans dans son voyage. Tandis qu'ils le faisoient ensemble dans un tems assez fâcheux, ils en adoucissoient la peine par des entretiens spirituels. Quel avantage pour nous, mon cher frere, disoit Berchmans à ce fidèle Compagnon, d'aller vivre dans une ville consacrée par le sang de tant de Martyrs, d'y honorer les Princes des Apôtres, saint Pierre, & saint Paul, d'y baiser leurs chaînes, & la poussiere de leur tombeau ! Quelle consolation pour nous de faire nos études dans le premier Collège de la Compagnie, où nous pourrons apprendre en même tems la science des Saints, en suivant les exemples de ceux que nous y verrons ! C'étoient là les sentimens de piété dont le saint jeune homme étoit pénétré ; Penne- man en avoit de tous pareils ; & se les communiquant mutuellement, ils s'animoient ensemble dans la résolution de vivre en Saints dans un lieu, où ils devoient trouver tant de moyens de le devenir ; sans se douter ni l'un ni l'autre que l'Italie, qui étoit le terme de leur voyage, dût être aussi l'endroit marqué par le Seigneur pour y terminer tous deux bientôt leur vie.

Pour s'y rendre, ils passerent par plusieurs Provinces de France, & ils y répandirent par-tout l'odeur de leur vertu. Un Pere de Champagne, considérable par son mérite, &c

par ses emplois, après avoir gouverné une seconde fois la Province dans un âge fort avancé, se souvenoit toujours d'y avoir vû ces deux Anges dans leur passage; & l'idée de leurs aimables personnes, à ce qu'il disoit sur la fin de sa vie, lui remplissoit encore le cœur d'une sainte onction, toutes les fois qu'elle se traçoit dans son esprit. Ils parurent à Paris, & à Lyon, avec la même estime; & quoique l'arrière saison les obligeant de se hâter, ils ne furent guères qu'une nuit dans les maisons de la Compagnie, qui étoient sur leur route, leur rare modestie y fit en ce peu de tems d'assez fortes impressions, pour n'être jamais effacées. On en écrivit même à Rome de plusieurs endroits, & les témoignages qu'on y rendit par lettres de leur piété, y arriverent plutôt qu'eux-mêmes.

Ils se trouverent heureusement à Lorette la veille de Noël. Ce fut à Berchmans, qui s'étoit si singulièrement dévoué au Verbe incarné, & à la sainte Mere, une véritable consolation d'y pouvoir célébrer en l'honneur de l'un & de l'autre la fête solennelle de la Nativité, dans le lieu même, que révere la piété des fidèles, comme celui où ce Verbe adorable a bien voulu, pour l'amour de nous, se revêtir d'une chair mortelle. La dévotion à laquelle il s'abandonna dans un lieu si saint, lui fit oublier de prendre les soulagemens ordinaires dont

il avoit besoin ; car au lieu d'employer le tems de la nuit au repos , que les fatigues du voyage lui rendoient nécessaires, il en passa une bonne partie à de longs exercices de piété, sur-tout à entendre les Matines qui se chantent en cette sainte Chapelle avec beaucoup de solemnité , il y assista dans une composition de corps , & dans un recueillement d'esprit , qui fut le spectacle & l'admiration de tous les Pèlerins , que la célébrité y avoit attirés de toutes parts ; sa dévotion s'augmenta beaucoup à la Messe , & elle eut toute son ardeur à la sainte Communion : mais une ardeur si douce , & si tranquille , qu'au lieu de l'affoiblir , elle parut le fortifier , & faire en lui-le même effet , qu'auroit eu la nourriture & le sommeil , qu'à peine il se donna le loisir de prendre pendant les deux jours qu'il fut à Lorette. Avant que d'en partir , il compta parmi les graces singulières qu'il y reçut , le présent que lui fit un Pere de la Compagnie , de quelques reliques du Bienheureux Louïs , ayant remarqué la tendre affection qu'il lui portoit , & la sainte impatience qu'il avoit de se rendre à Rome , pour l'honorer à son tombeau.

Il ne tarda guères d'y arriver avec son Compagnon ; & comme ils étoient venus à Lorette , au tems auquel on y célébroit les heureuses Couches de la Mere de Dieu , ils se trouverent aussi à Rome , au jour précisément qu'on y fait la fête de J E S U S ,

DE JEAN BERCHMANS. 59  
dans l'Église de la Compagnie qui en porte  
le nom. Ils y furent reçus comme les enfans  
de la maison par tous les Peres, mais sur-  
tout par celui qui l'étoit de tous les autres,  
c'est-à-dire par le Général, qui étoit alors  
Mutio Vitelleschy Italien. Ce grand homme  
fut ravi de voir ces deux Anges, lui qu'on  
appelloit communément l'Ange de Conseil,  
à cause de sa profonde sagesse, & de sa rare  
modestie; & après leur avoir donné le loi-  
sir de se remettre de leurs fatigues, il les fit  
conduire au Collège, où on leur fit le mê-  
me accueil qu'à la maison Professe. Ils y fu-  
rent logés dans l'appartement séparé, qu'ha-  
bitent les jeunes Jésuites immédiatement  
après leur noviciat.

C'est pour leur aider à en conserver;  
& même à en perfectionner l'esprit, que la  
Compagnie a jugé d'une conséquence extrê-  
me de les tenir dans cette séparation, éloi-  
gnés de tout commerce, non-seulement au-  
dehors avec les étrangers, mais même au-  
dedans avec les autres personnes de la mai-  
son, dont la conversation, quelque édifiante  
qu'elle puisse être, seroit toujours capable  
de les distraire. Cet usage ancien dans la  
Compagnie fut approuvé solennellement  
par la sixième Congrégation, qui l'estima  
si important pour maintenir l'esprit inté-  
rieur, & la ferveur des commençans, qu'elle  
en fit un decret, par lequel elle ordonna  
que cette sainte coutume fut observée par

tout, & principalement dans les Séminaires, où se trouve une nombreuse jeunesse; recommandant non seulement aux Provinciaux, qui en ont une règle expresse, d'y tenir la main, mais même au Général d'en dresser une instruction, qui en traça la forme, & qui servit de règle à toute la Compagnie.

Berchmans se renferma avec plaisir, dans cette espece de second noviciat, & il n'y fut différent de ce qu'il avoit été dans le premier, qu'en ce qu'il y pratiqua une vertu plus éminente, & qu'il y mêla l'étude des sciences humaines à celle de la science des Saints. Il s'y fit bien-tôt connoître tel qu'il étoit; il y frappa les yeux de toutes les personnes de la maison par l'éclat extraordinaire de sa sainteté. Quelque admirable qu'elle parût, elle étoit également aimable; son recueillement, sa retraite, son amour du silence n'avoit rien de sauvage. Il se communiquoit agréablement à ses freres, quand c'étoit le tems de leur parler; & quand c'étoit celui de se taire, s'il en étoit interrogé, il ne laissoit pas de leur répondre, en termes à la vérité précis, mais toujours obligeans, fort persuadé que l'exactitude, & la dévotion sans charité sont chimériques; & qu'on n'aime jamais véritablement ni son Dieu, ni sa Règle, si l'on n'aime le prochain pour Dieu, & si l'on ne se propose cette charité, comme la premiere de toutes les règles.

Rien ne lui tenoit plus au cœur que cette importante vertu. Pour s'y rendre toujours plus parfait, & pour être continuellement en garde contre les moindres défauts capables de l'altérer, il en faisoit volontiers la matière de l'examen particulier, qu'on fait d'ordinaire dans la Compagnie, selon l'idée qu'en a tracé saint Ignace. Ce n'est pas, à la vérité, que ce Saint en soit l'auteur : il en a trouvé l'usage dans ceux qui l'ont précédé ; mais on lui doit cette justice de dire qu'il en a donné les Règles si précises, & si sûres, qu'il n'est pas possible de les suivre, sans venir parfaitement à bout de la réforme de son intérieur. Cet examen diffère du général en ce que celui-ci s'étend sur toutes les fautes : au lieu que celui-là s'attache à la recherche de celles qui naissent d'un certain vice, comme de leur source. Le Saint ordonne qu'on commence par celui que chacun reconnoît être en soi, comme le dominant. On se propose dès le matin de le combattre, on en prévoit les occasions, on en observe les adresses, & les surprises ; on tient chaque jour un compte exact de toutes les fautes qu'on y fait, afin qu'au bout de la semaine, comparant les jours entr'eux, on voye jusqu'où l'on a poussé l'ennemi, dont on a entrepris la défaite. C'est un stratagème que le sage Législateur avoit appris dans la milice du siècle, dont il avoit consacré l'usage dans la guerre spirituelle ; & il

avoit coutume de dire , que de trouver le moyen de séparer les ennemis , c'est avoir trouvé celui de les vaincre. Il vouloit qu'on en usât de même à proportion à l'égard des vertus ; que pour les acquérir toutes , on les prit chacune en particulier : & c'étoit son sentiment soutenu d'une constante expérience , que de les entreprendre ainsi une à une , en'y appliquant toute la vigueur de l'ame , c'étoit être assuré de leur conquête. Berchmans ne manquoit jamais à cette sainte pratique qu'il regardoit , comme un des plus puissans moyens d'acquérir la pureté du cœur ; & ce qui l'animoit encore à l'observer constamment , comme il le rapporte dans son recueil , c'est que notre saint Fondateur ne l'avoit pas même oubliée dans le tems de ses études les plus importantes , & que nos premiers Peres , à son exemple , avoient trouvé du loisir pour s'en acquitter , lors qu'ils en manquoient pour satisfaire aux besoins les plus pressans de la nature , parmi la foule des occupations que leur zèle , & la confiance des peuples leur attiroit de toute part. Sa diligence à le faire , répondoit à l'estime qu'il en avoit , il en gardoit les moindres règles avec une attention extrême ; & s'il lui arrivoit de manquer par oubli d'en observer quelqu'une , outre la pénitence qu'il s'en imposoit lui-même , il s'étoit engagé d'en demander encore une autre à son Supérieur ; cet engagement , comme il le disoit lui-même ,

DE JEAN BERCHMANS, 63  
me, lui étant une espèce d'éguillon qui le  
pressoit de s'acquitter en cela continuelle-  
ment de son devoir.

C'est par cette sainte industrie, & par les  
autres dont je vais faire le récit que Berch-  
mans réussit si heureusement dans l'étude,  
& dans l'acquisition des vertus Religieuses,  
qui font la perfection. Celle du Serviteur  
de Dieu n'étoit pas un simple affranchisse-  
ment des fautes ordinaires; cette innocence  
n'en étoit que la première ébauche, & le  
fond sur lequel le Seigneur en avoit élevé  
l'édifice. C'étoit au rapport de Virgile Ce-  
pary, celui qui fut, & son Supérieur au  
Collège Romain pendant sa vie, & l'écri-  
vain de son histoire après sa mort, c'étoit,  
dis-je, un heureux assemblage des vertus les  
plus rares, de celles mêmes que saint Tho-  
mas regarde comme les qualitez propres  
d'une ame tout-à fait purifiée, & qui ne se  
rencontrent guères selon lui que dans le  
Ciel, ou tout au plus dans un petit nombre  
de personnes toutes célestes, & parfaitement  
dégagées des imperfections de la terre. C'est  
en ce rang qu'étoit ce parfait Religieux; il  
ne falloit que le voir pour en porter ce ju-  
gement; sa seule vue imprimoit d'abord  
cette estime, & avec elle un certain respect  
qu'on n'a d'ordinaire que pour les personnes  
les plus saintes. Cette odeur de sainteté qui  
se répandoit dans toutes ses actions les plus  
communes, faisoit sentir à ceux qui les lui

voyoient pratiquer, les intentions pures, & sublimes dont il les animoit. Quand j'avois le bonheur, continuë Cepary, de voir le fond de cette belle ame; & je l'avois souvent, car il n'attendoit pas que je l'appellasse, il venoit de lui-même tous les quinze jours me découvrir les secrets de son cœur; j'en étois également surpris & charmé. Ce fut un jour sur tout, qu'avec la confiance d'un Fils envers son Pere, étant venu me faire cette ouverture franche & sincere, des faveurs singulieres dont Dieu le favorisoit, & de l'exacte fidélité avec laquelle il tâchoit d'y répondre; saisi d'un étonnement extraordinaire, sans le lui faire connoître, je m'écriai au-dedans de moi-même: *ô mon Dieu!* la précieuse ame, en qui vous prenez vos complaisances & que vous couronnez de si bonne heure dans les dispositions les plus tendres de vos miséricordes! La grace du nouvel homme, que vous lui avez communiquée, me paroît en quelque maniere, l'image de celle dans laquelle vous avez créé l'homme innocent; & l'on apperçoit si peu de traces de l'ancienne corruption dans ce jeune cœur, qu'il semble presque rétabli dans l'heureux état d'innocence. C'étoient là mes pensées; non pas que je les crusse véritables à la lettre: mais il ne m'en venoit pas qui exprimassent mieux ce que j'admirois dans un intérieur aussi pur, & aussi réglé qu'étoit le sien. Car j'étois fort persuadé que l'innocence du rare jeune homme, quelque

quelque extraordinaire qu'elle fût, n'étoit pas exemte de certaines fautes legeres, non plus que celle des plus grands Saints, qui ont eu leurs taches, aussi bien que les astres les plus brillans. Voici ce qu'en ont rapporté les Peres qui ont été les Confesseurs depuis son arrivée à Rome, jusqu'à sa mort, & au'quels il donna toujours un plein pouvoir de disposer, comme ils le jugeroient à propos, des secrets de sa conscience. Dans un grand nombre de personnes dont j'ai connu les dispositions intérieures, dit Jean Baptiste Ceccotti, personnage très-spirituel, & commis pour cela par les Supérieurs à la direction des jeunes Jésuites, à la sortie de leur noviciat, je n'en ai trouvé aucun dont la pureté de cœur surpassât celle de notre frere Berchmans. Les péchez dont il s'accusoit, n'étoient que de ceux où tombent les personnes les plus saintes, & qu'il ne leur est pas possible d'éviter tous, & qui sont plutôt des effets de la foiblesse humaine, que d'un déréglement libre du cœur: ils n'étoient chez lui ni mortels de leur nature, ni même veniels faits avec dessein; outre qu'ils étoient legers par eux mêmes, ils l'étoient encore plus par la maniere dont il lui échappoit d'en faire; c'étoit toujours par surprise & par fragilité; c'étoit même très-rarement, & jamais avec une volonté pleinement délibérée. Ce qui me donnoit pour lui une secrette vénération, ajoute un autre de ses Confes-

seurs, c'est qu'il m'a souvent avoué avec une humble franchise, & une très-sensible reconnaissance envers Notre-Seigneur, qu'il ne se souvenoit pas d'avoir fait un seul péché véniel délibérément dans toute sa vie. Cet éloignement des moindres fautes fut extrêmement en lui à l'égard de ses vœux, n'ayant jamais rien fait en cette matière dont il pût s'accuser en confession. Plûtôt que de souffrir la moindre tache contraire sur-tout au vœu de chasteté, il auroit mieux aimé mille fois la mort. Elle lui étoit plus chère incomparablement que la vie, cette précieuse chasteté, à la perfection de laquelle il sacrifia constamment tous les attachemens, & toutes les satisfactions de la nature. Instruit par le Sage qu'elle est un don du Ciel, il y faisoit monter continuellement ses humbles prières pour l'en faire descendre, & pour se l'attirer : mais de peur que sa confiance au Seigneur ne fût présomptueuse, s'il ne joignoit, aux secours qu'il en espéroit, une sainte sollicitude de sa part ; il veilloit sans cesse sur lui-même, & mortifioit sans pitié son corps innocent ; pratiquant ainsi à la lettre l'importante instruction du Sauveur à ses disciples : *veillez & priez*. Il veilloit pour ne manquer à rien de tout ce qu'il pouvoit de son côté : il prioit pour obtenir de la part de Dieu ce qu'il ne pouvoit pas de la sienne ; & par l'union de ces deux moyens nécessaires à la conservation de l'innocence, il porta

DE JEAN BERCHMANS. 67  
jusqu'au tombeau celle qu'il avoit puisée  
dans les fonds sacrés, & la perfectionna  
même par la pratique de toutes les verus re-  
ligieuses.

A l'inviolable résolution de garder cons-  
tamment la loi de Dieu, il ajouta celle  
d'observer avec la même fidélité les loix de  
la Religion. Il auroit exposé sa vie à tous les  
dangers plutôt que d'en transgresser la moi-  
dre, & que de manquer de soumission aux  
plus petites ordonnances des Supérieurs.  
Les unes & les autres étant émanées de la  
même autorité, il avoit le même respect  
pour elles, & il ne croyoit pas qu'un Re-  
ligieux pût se flatter du nom d'obéissant, s'il  
n'avoit la même déférence pour tout ce qui  
porte le caractère de l'obéissance. Tout lui  
sembloit de conséquence dans la maison du  
Seigneur; il en aimoit les plus menues ob-  
servances, comme des liens honorables qui  
l'attachoient au service du grand Maître  
dont il préféroit l'esclavage à la plus douce  
liberté. Dans cette pensée il faisoit son plai-  
sir de tout ce détail de régularité qui gêne  
si fort les imparfaits; & il trouvoit plus de  
satisfaction à soutenir le poids de cette dé-  
pendance continuelle qu'ils n'en ont à faire  
tout le jour leur propre volonté. Ainsi, ne  
sortir jamais sans congé de l'appartement  
particulier assigné aux jeunes Jésuites, ap-  
pliqués à l'étude immédiatement après leur  
noviciat; ne parler à aucun autre qu'à ses

Compagnons d'étude sans une expresse permission ; répondre toujours en latin selon la règle ; dans la maison de Campagne où l'on peut raisonnablement se donner un peu plus de liberté , n'en pas prendre la moindre ; ne s'y relâcher jamais de la plus exacte modestie ; loin d'y cueilir des fruits , n'y pas toucher à la moindre feuille ; s'y acquitter de ses exercices spirituels aussi religieusement qu'au Collège ; les y faire en ces jours de récréation avec autant de recueillement qu'en un jour de retraite ; & observer mille autres choses prescrites avec une fidélité toujours égale : c'étoit là la vie de Berchmans toute tissuë d'actions petites en elles-mêmes , mais toutes ensemble capables de faire un grand Saint , étant faites avec une constance inviolable par le pur motif de plaire uniquement & souverainement à Dieu. J'en pourrois produire des exemples de toutes les espèces , & un grand nombre de chacune. En voici seulement quelques-uns qui feront assez juger des autres. Retournant un jour de la promenade avec deux jeunes Jésuites , qui n'étoient , comme lui , qu'à leurs premières années d'étude , il fut aussi bien qu'eux invité par de plus anciens à être de leur Compagnie , sous prétexte que la campagne permettoit d'interpréter favorablement le règlement , qui défendoit cette union ; mais Berchmans , qui s'en tenoit toujours aux termes précis

de toutes les ordonnances, en les remerciant de l'honneur qu'ils vouloient bien lui faire, s'excusa de pouvoir l'accepter; les laissant également édifiés, & de son exactitude, & de son honnêteté.

Il donna des marques de l'une & de l'autre dans une occasion presque pareille; car après les deux premières années de la Philosophie, appelé par un Pere Flamand, pour être de la conversation, qu'il avoit déjà liée avec un jeune Jésuite de la même nation, qui ne faisoit que de sortir du Noviciat, il le supplia de l'en dispenser, & de lui permettre de se priver du plaisir qu'il auroit eu naturellement, d'entrer en tiers dans un entretien, qui lui devoit être très-doux pour beaucoup de raisons. Celle de la Patrie d'ordinaire si persuasive, & si puissante sur les esprits, ne fit nulle impression sur celui de Berchmans. Selon nos règles & conformément à l'esprit de la Compagnie, il aima également tous ses frères, de quelque nation qu'ils fussent, & s'il eut jamais de l'affection singulière envers quelqu'un, c'est qu'il lui trouva plus d'amour envers JESUS-CHRIST, & qu'il le crut plus capable de lui en inspirer le sentiment par ses bons discours; encore falloit-il pour cela l'agrément des Supérieurs, sans la permission desquels il n'eût pas fait la moindre chose.

La dernière fois qu'il fut à la maison de campagne, se promenant avec d'autres en

une allée de noyers, dont les noix étoient déjà cueillies, un d'entr'eux en apperçut une qui étoit demeurée sur une branche, & il y portoit la main, lorsque Berchmans persuadé qu'il ne le faisoit que par oubli de la défense, l'en fit promptement ressouvenir; & l'autre lui ayant dit, en riant, qu'elle ne regardoit ni un arbre déjà dépouillé, ni un fruit abandonné; le saint jeune homme n'insista pas davantage, se contentant de sa part de ne jamais user de pareilles explications, selon la loi qu'il s'en étoit prescrite dès qu'il commença d'être Novice. Il s'en étoit fait une autre de ne demander nulles dispenses: *Je harray*, disoit-il, *toutes sortes de dispenses en matieres de régles, & je les regarderai comme pernicieuses à la discipline régulière.* Il aimoit encore moins les permissions générales qu'on ne demande ordinairement que pour se délivrer du joug importun d'une fréquente dépendance. Au moins estimoit-il qu'il y avoit & moins de risque & plus de mérite de recourir au Supérieur dans toutes les occasions particulières avec un humble abandon.

Ces saintes maximes étoient reçues de ses chers compagnons comme des oracles, & elles en étoient pratiquées avec d'autant plus d'exactitude; qu'elles étoient toutes tracées d'une manière vive & charmante dans la conduite de Berchmans. L'amour des régles florissoit parmi cette fervente jeu-

nessé, & tandis que le Serviteur de Dieu en étoit comme l'ame, animant tous les autres par sa ferveur, sans sçavoir que Dieu se servoit de lui pour allumer cette sainte ardeur, il en admiroit la merveille dans ses freres. C'étoit pour lui un spectacle ravissant de voir dans ce célèbre Séminaire une si grande multitude de Religieux voler de concert à leurs devoirs avec une émulation que produisoit la charité seule; tous animés du même esprit, & comme remués par le même ressort, se rendre au moindre signal, où Dieu les appelloit. Mais rien ne lui faisoit plus de plaisir que de les considérer dans le tems de la récréation; les uns prenant la promenade au jardin, les autres assis en différens endroits sous des feuillages, ou dans les galeries, engagés par tout dans des entretiens d'étude, ou de piété; les rompre comme de concert, au premier coup de la cloche qui les avertissoit de les finir, & se retirer en silence avec un recueillement que la conversation sembloit n'avoir ni interrompu, ni troublé.

Ce bel ordre étant l'effet des règles bien gardées, il ne faut pas s'étonner que Berchmans les aimât si fort, & qu'il en demandât si instamment à Notre-Seigneur la fidèle & constante observance. Il appuyoit sa prière de l'intercession de saint Ignace, persuadé de l'intérêt qu'il prenoit dans le Ciel à la garde des règles qu'il avoit laissées sur la

terre à ses enfans. Il s'adressoit à lui pour cela sur-tout au jour de sa Fête, comme il le témoigna à un de ses compagnons d'étude avec lequel il étoit allé entendre la Messe en l'Eglise du J E S U S au jour de cette solemnité. Car celui-ci lui ayant demandé au retour, quelle grace il avoit supplié le Saint de lui obtenir de Dieu : *celle-ci* dit il, *mon cher frere, de mourir dans la Compagnie, sans en avoir jamais rompu la moindre règle.* Ces cheres règles étoient toujours présentes à son esprit, il en tenoit pendant le jour le livre ouvert devant ses yeux sur la table où il étudioit ; pendant la nuit il le mettoit sous son chevet, & reposoit ainsi tranquillement ayant sous la tête dans le tems de son sommeil, ce qu'il avoit au cœur pendant ses veilles.

Mais quelque amour qu'il eût généralement pour toutes, il en avoit un singulier pour celle qui ont du rapport à la pureté, & qui en sont comme les Gardiennes. Cette vertu angélique avoit pour lui des charmes incomparables, il l'avoit aimée dès son enfance, & n'avoit rien souffert dès-lors qui pût le moins du monde en ternir l'éclat. Il avoit puisé cette inclination dans la Chapelle de la Reine des Anges ; & sa dévotion envers cette pure Vierge s'augmentant tous les jours, son amour pour la pureté se perfectionna de même. Toujours plus sobre, plus tempérant, plus retenu, il mit des gardes

à les sens, & il en ferma les portes à tout ce qui pouvoit souiller son cœur. Il étoit surtout sévère à mortifier les plaisirs de la bouche, les croyant aussi contraires à la chasteté, qu'à l'esprit d'oraison. Il paressoit, à le voir à table, qu'il n'y étoit venu que pour y pratiquer la plus sévère abstinence. Comme le plaisir que la nature a mis aux viandes, pour en faciliter l'usage, est une espèce d'hameçon dont la cupidité se sert pour surprendre ceux mêmes qui prétendent s'en tenir à la pure nécessité, il étoit dans une attention continuelle pour s'en défendre; il ne se relâcha pour cela jamais de la coutume qu'il avoit prise de laisser ce qui lui étoit servi de plus délicat; & pour le reste, quelque besoin qu'il eût de nourriture, il en prenoit si peu, qu'il affoiblit bientôt son estomach, & consuma ses forces. On eut beau lui représenter qu'il ruinoit sa santé: l'ayant mise entre les mains de Dieu, il ne s'en mettoit nullement en peine; & comme on le pressoit de souffrir, pour la conserver qu'on lui apprêtât quelque chose de particulier, au moins quand les mets communs étoient en danger de lui nuire, il s'y opposa constamment, en disant; qu'il espéroit de la bénédiction du Seigneur qu'ils lui seroient profitables, & qu'après tout, la consolation qu'il auroit de n'avoir rien de singulier, lui tiendroit lieu de l'aliment le plus utile.

Il veilloit encore plus à la garde de ses yeux , les tenant toujours baissés , si la nécessité ne l'obligeoit d'en user autrement , comme il arrivoit , quand quelque personne inconnue l'abordoit pour lui parler ; car alors il levoit la vûe pour un moment , & après avoir connu quel étoit celui auquel il devoit répondre , il la rabaissoit incontinent. S'il étoit interrogé par quelqu'un de la maison qu'il connût à la voix , sans jeter un seul regard sur lui , il se contentoit de satisfaire , avec un air plein de charité , à ce qu'on lui demandoit. Cette réserve lui étoit devenue si naturelle , qu'il la gardoit sans étude & sans gêne dans les occasions même les plus imprévues , où il est ordinaire à chacun , ou de tourner la tête , ou de faire quelque autre mouvement qui marque la surprise. Quelques étudiants de Philosophie séculiers ayant fait assez souvent du bruit à dessein , comme ils l'ont avoué depuis , pour mettre à l'épreuve sa constante modestie , il ne leur fut jamais possible de lui en faire altérer la perfection. Il étoit si maître de sa vûe qu'elle ne s'égaroit jamais , elle ne se portoit sur les objets que par ses ordres , & il lui donnoit sur cela si peu de liberté , qu'après avoir passé des années entières avec lui , à peine sçavoit-on de quelle couleur étoient ses yeux. La curiosité si naturelle aux étrangers qui vont à Rome , on se trouve tant de spectacles capables de l'exciter , ne

put pas les lui ouvrir. Cette capitale du monde n'eut pas de quoi tenter la modestie du Saint jeune homme, ni par l'éclat de sa cour, ni par la magnificence de ses palais, ni par la pompe de ses fêtes. Les entrées des Princes & des Ambassadeurs, non plus que les pièces de théâtre avec tout leur appareil, ne lui donnerent pas la moindre envie d'y assister ; & comme un jour il eut ordre de se trouver à une action qui se représentoit au Collège des Pensionnaires par la jeune noblesse de cette maison ; il crut satisfaire à l'obéissance en y allant : mais il n'estima pas qu'il fût obligé d'en faire davantage ; ainsi sans jamais lever les yeux sur les Acteurs, il demeura immobile sur son siège pendant le tems de la pièce ; ce qu'un gentilhomme assis auprès de lui, remarqua avec admiration. Un autre de la même qualité, charmé de cette prodigieuse modestie dont il avoit été plusieurs fois le témoin en des actions de différente nature, ne pouvoit se lasser d'en faire l'éloge dans toutes les occasions. Il s'en rencontra une dans la visite qu'il rendit à Ignace Lomellino, Jésuite de son Pays ; car le discours étant tombé sur les dévotions de l'Eglise de J E S U S : En vérité, dit-il au Pere, devineriez-vous bien ce qui m'y attire, & ce qui m'y fait trouver si régulièrement ? Cela n'est pas mal-aisé à deviner, répond Lomellino ; quand on a l'honneur de vous connoître,

un homme de piété comme vous , n'y peut aller que pour entendre le Sermon & assister aux Vêpres. L'intention est très-bonne , répartit le gentilhomme , & si j'étois , en effet aussi homme de bien que je le suis dans votre esprit , je n'en aurois point d'autre : mais il ne faut pas vous dissimuler que c'est une autre raison qui m'y porte ; c'est pour avoir le plaisir de considérer tout à loisir un de vos jeunes Jésuites , à qui je n'ai jamais vu lever une seule fois les yeux ; c'est un vrai petit Saint. Dès qu'il est entré dans l'Eglise jusqu'au moment qu'il en sort , on le voit les genoux en terre ; les yeux toujours baissés , immobile comme une statuë , pénétré d'une dévotion qui paroît sur son visage ; il a tout l'air d'un Ange. Je sçais de qui vous parlez , dit le Jésuite en l'interrompant ; celui que vous admirez est un jeune Flamand , que nous admirons aussi bien que vous ; il passe effectivement pour un Ange dans le Collège Romain , & l'on a coutume de l'y proposer à toute notre jeunesse , comme un modèle de modestie & de dévotion. Il n'y a pas jusqu'aux Ecoliers de nos Classes qui n'ayent de lui les mêmes sentimens , & qui ne le suivent en foule , attirés par les charmes de son extraordinaire modestie.

En voici encore un autre exemple assez rare pour mériter ici sa place. Quand un Pape nouvellement élevé au Pontificat en va prendre possession à saint-Jean de Latran ;

c'est la coutume des Jésuites de s'assembler devant leur maison Professe, & de l'attendre à son passage, pour recevoir sa bénédiction. Au jour de l'exaltation de Grégoire XV. Berchmans fut envoyé, avec beaucoup d'autres du Collège pour assister à la solennité, & interrogé au retour par son Compagnon, quel étoit son sentiment sur la pompeuse cérémonie dont il venoit d'être témoin : *Pardonnez-moi*, lui répondit-il, *je ne puis vous en rien dire, m'étant trouvé dans un poste peu favorable pour la voir.* Cette raison que son humilité lui suggéra tout à propos, ne laissa pas d'être vraie ; car il s'étoit mis à dessein derrière les autres, & il y étoit demeuré jusqu'à la fin, appliqué à l'oraison, préférant le plaisir de voir des yeux de l'esprit la gloire de JESUS-CHRIST dans le Ciel, à celui qu'il auroit pû prendre, comme les autres, à considérer des yeux du corps le magnifique triomphe de son Vicaire sur la terre.

C'étoit un art chez lui de cacher aux yeux des hommes ce qu'il faisoit pour Dieu. Il avoit soin de se mortifier : mais il en avoit encore plus de couvrir ses mortifications, & il le faisoit avec une adresse qui lui réussissoit très-souvent, comme il arriva dans cette rencontre. Le Cardinal de Savoye incontinent après sa promotion, fort informé que les Jésuites prenoient plus de part que tous les autres à sa nouvelle dignité,

leur fit l'honneur de venir au Collège Romain ; la Compagnie que cette Eminence avoit toujours honorée de sa bien-veillance , & de sa protection , lui prépara par reconnoissance , & par estime la plus magnifique réception qu'il lui fut possible , & comme il aimoit particulièrement les langues , elle le fit complimenter par des Jésuites qui en parloient de différentes. Berchmans eut ordre de le faire en Flamand , & il s'en acquitta avec une vivacité , & une modestie qui lui alloit attirer les louanges du Cardinal , s'il ne se fût retiré pour faire place à celui qui devoit parler après lui. Il ne prit ensuite nulle part à tout le reste de la cérémonie : & se dérochant doucement au travers de la foule , il se glissa secrètement à la cuisine , où l'Officier ayant refusé de l'occuper , ainsi qu'il l'en prioit , aux offices les plus bas , il se retira dans l'Eglise , & il y passa en prières tout le temps que dura la Fête.

La délicatesse & la pureté de son amour envers J E S U S - C H R I S T , ne lui permettoit pas d'autre plaisir que celui de lui en procurer par le sacrifice de toutes les satisfactions de la nature. Il les croyoit toutes préjudiciables à cette sainte charité qui s'étoit rendue la maîtresse de son cœur ; mais nulle ne lui parut plus capable d'y altérer un feu si pur, que celle que les personnes de son âge trouvent d'ordinaire dans les

amitiés particulières Comme il en avoit une extrême aversion au fond de l'ame , il les décrioit autant qu'il pouvoit dans les entretiens qu'il avoit avec ses freres. *Aimons-nous les uns les autres* : leur disoit il , avec sa grace & sa ferveur ordinaire , à peu près en ces termes : *mais aimons-nous en JESUS-CHRIST , d'un amour égal & commun ; nous avons tous le même Maître , nous sommes tous enfans de la même compagnie , nous ne devons avoir qu'un même cœur. Ce que nous prodiguerions du nôtre à un seul , nous le déroberions à tous les autres. La nature seroit le principe de cette distinction ; un si mauvais principe n'a jamais de bons effets.* Pour lui c'étoit-là sa résolution de les aimer tous , mais de n'avoir de familiarité avec aucun. Afin de s'y fortifier , il avoit recueilli ce que les plus habiles maîtres de la vie spirituelle avoient écrit sur cette matiere , & sur-tout les marques essentielles de ces liaisons particulières que saint Bonaventure , nous a laissées dans ses œuvres de piété , & que je passe sous silence , pour ne pas grossir cet ouvrage. Ce que je ne puis omettre ici , c'est qu'il avoit remarqué avec ce Saint qu'un des défauts ordinaires , sur-tout aux jeunes gens unis ensemble , est de commettre des légéretés opposées aux règles de la modestie , telle qu'est celle de se toucher les uns les autres pour se donner en badinant de mutuelles marques d'affection.

C'est à quoi il avoit fait une réflexion particulière, à cause de l'amour extrême qu'il avoit pour la pureté, à la perfection de laquelle de pareilles libertés, quelques innocentes qu'elles soient en elles-mêmes, sont toujours moins conformes.

Notre Seigneur ne laissa pas sans récompense la vive & constante application qu'apportoit Berchmans à la conservation de cette céleste vertu; il la lui communiqua dans un degré très-éminent, jusqu'à le préserver dans tout le cours de sa vie de toutes les tentations impures. Privilège très-rare, & qui ne s'accorde guères aux ames mêmes les plus innocentes. Il s'ouvrit un jour de cette singulière faveur à un bon frère, avec lequel il s'entretenoit de l'admirable pureté de la Reine des Anges, & de la part qu'elle en fait à ceux qui font profession d'être à elle. *Je lui ai, disoit-il, des obligations infinies de m'avoir obtenu de son cher Fils un amour singulier de la chasteté, & la grace de n'être jamais tenté du vice contraire; je puis dire, & je le dois en reconnoissance de sa toute-puissante Protection, que les premières pensées ne m'en viennent pas.* Le pere Cepary raconte en confirmation de cette merveille, que Berchmans lui rendant compte de sa conscience sur la fin du mois de Decembre de l'an 1620. lui avoit dit tout demême, en l'assurant qu'il étoit redevable à la sainte Vierge, d'être préservé de toute impureté.

jusques dans son sommeil , principalement , depuis qu'il avoit pris la bonne coutume de lui dire un *Ave Maria* , en l'honneur de son immaculée Conception avant que de se coucher. Il ajoute même que l'année suivante en pareille occasion il lui avoit avoué , avec une sensible consolation de son ame , qu'il n'avoit souffert depuis l'année précédente , ni de jour , ni de nuit , ni éveillé , ni endormi , nulle pensée dans l'esprit , nulle idée dans l'imagination , nul mouvement au corps quelque involontaire & quelque indélébééré qu'il pût être qui fut le moins du monde contraire à la pureté. C'est ainsi que la Mere des Vierges perfectionnoit toujours davantage en lui cette qualité si précieuse à ses yeux.

Un Jésuite qui le connoissoit à fond ayant raconté ce prodige de grace à Bellarmín ; ce pieux & sçavant Cardinal en fut attendri , & il s'écria, les larmes aux yeux : *Mon Dieu , que cela est admirable ! quelle faveur dans un jeune homme tout plein de feu ! qu'on a bien raison de l'appeller un Ange , puisqu'il en a la pureté.* Mais quand on lui ajouta qu'il ne falloit que jeter les yeux sur lui pour sentir au cœur de l'affection pour la pureté , & que sa seule vûe purifioit d'imaginations peu honnêtes ceux qui en étoient travaillés ; touché tout de nouveau il répandit des larmes avec plus d'abondance , en disant que ce privilège étant celui de la plus pure des

Vierges , il falloit que le saint Enfant lui fût bien cher , pour le lui avoir communiqué. C'est effectivement ce qu'il avoit ſuvent demandé à ſa bonne Mere , en lui récitant le petit Chapelet de douze *Ave Maria* , en l'honneur de ſa ſouveraine pureté ; c'eſt auſſi ce qu'il obtint par une grace ſingulière ; & c'étoit une expérience conſtante , que ceux qui avoient l'avantage de vivre & de converſer avec lui , ſortoient toujours de ſa preſence & de ſes entretiens avec une affection pour la chaſté plus tendre & plus ſenſible.

Ce fut là le privilège que Notre-Seigneur lui accorda pendant ſa vie , & qu'il a paru lui augmenter après ſa mort ; pluſieurs perſonnes Séculières & Religieuſes ayant déclaré à la gloire de Dieu & de ſon Serviteur , que s'étant recommandées au Saint jeune homme dans les dangers de la chaſté les plus preſſans , elles en avoient reçu un prompt ſecours ; & que dans les moments que la concupiſcence portoit le feu dans leur cœur , elles avoient ſenti tout à coup une eſpèce de roſée qui en éteignoit les flammes. Les uns en reconnoiſſance de ce bienfait ſigné , ont publié hautement , qu'ils lui en étoient redevables ; & les autres , pour donner des marques de leur gratitude plus effectives , ont fait à ſon tombeau les preſens de dévotion auxquels ils s'étoient engagés , s'ils étoient ſoulagés de leurs peines par ſes interceſſions.

C'est assez la conduite de Dieu à l'égard de ses Saints , outre la gloire essentielle dont il les honore par lui même , & dont il les comble selon le mérite de leur sainteté , de leur en communiquer encore une autre accidentelle qui leur soit propre , & qui les fasse singulièrement révéler sur la terre ; & c'est en leur faisant part de sa puissance surnaturelle pour la guérison des vices contraires aux vertus qu'ils ont pratiquées plus particulièrement pendant leur vie. C'est pour cela qu'il a rendu Berchmans efficace contre celui de l'impureté , & secourable à ceux qui en souffrent les dangereux combats. Ce Dieu infiniment libéral envers ses Serviteurs , & qui se plaît à couronner ses dons en eux , à commencé en celui-ci de récompenser , par cette insigne faveur , celle qu'il lui avoit déjà faite ici bas d'une pureté qui n'a guères d'exemple que dans le Ciel. Mais comme il veut nous donner une couronne de justice , selon le grand Apôtre , il prétend que pour la mériter nous mettions la main à la grande œuvre de notre sanctification ; & qu'ayant de sa part la bonté de la commencer par sa grace , nous ayons le courage de la poursuivre par une correspondance fidele. C'est ce qui paroît évidemment dans le Saint jeune homme dont j'écris l'histoire.

La Providence divine en faisant naître Berchmans d'un tempérament tout propre à la vertu , mit elle-même comme la première Pierre à l'édifice spirituel , dont le S.

Esprit avoit fait la consécration par la grace. En effet jamais complexion ne fut mieux assortie que la sienne, les quatre humeurs y étoient ménagées dans un concert que la seule sagesse du Créateur avoit réglé. Si le sang y dominoit en quelque façon, ce n'étoit que pour le rendre plus sensible aux mouvemens du divin amour ; l'excès d'ailleurs en étoit si peu considérable, qu'il n'en troubloit nullement l'harmonie. De cette égalité venoit celle de sa conduite toujours la même, toujours tranquille. La grace ne trouvoit d'obstacle à ses opérations, ni dans un esprit si raisonnable, ni dans un cœur si bienfait, & elle y établissoit le regne de Dieu sans contradiction sur les regles de la justice & de la vérité. De cet ordre inaltérable comme d'une source de paix, naissoit dans son ame une jouissance amoureuse de Dieu qui n'étoit jamais troublée ; sur son visage une sérénité qui ne fut jamais obscurcie d'aucun nuage ; & dans toute sa personne un certain accord de réserve & de gaité qui édifioit & ravissoit tout le monde.

Tout grave & sérieux qu'il étoit, il n'étoit nullement mélancolique, il avouoit franchement qu'il n'avoit jamais sçu ce que c'étoit de l'être ; au moins par son expérience ; & après une exhortation publique, où le Recteur du Collège parla des funestes effets que la melancolie est capable de produire dans une ame religieuse ; comme il s'en

entretenoit ensuite avec ses freres; plaignant le malheur de ceux qui se laissent aller à cette fâcheuse passion : *ce que j'en dis*, ajouta-t'il, *c'est sur la parole du Pere Recteur ; car grace à Dieu, je n'en ai jamais fait d'épreuve.* Mais si son sérieux n'avoit rien de triste, sa joye n'avoit rien de dissolu, ni de leger; son rire toujours modéré, se faisoit voir quelquefois & à propos; jamais il ne se faisoit entendre; sa contenance aisée & modeste n'avoit rien d'affecté; sa conversation étoit agréable, sans cesser d'être Sainte, & sans donner dans des plaisanteries peu séantes à son état, & peu conformes à l'esprit de la grace dont il étoit rempli. Elle tiroit son agrément de ses manières vives, honnêtes & affectueuses, dont il animoit ses entretiens. Il les assaisoñoit d'un sel, mais qui ne piquoit personne; jamais on ne l'entendoit rire aux depens d'autrui, ni railler des défauts de ses freres; ni relever desobligamment leurs foiblesses. Il n'avoit que de la douceur & de la charité pour eux, de quelque manière qu'ils en usassent à son égard; s'il en étoit repris, il leur en témoignoit de la reconnoissance; s'il en étoit loué, il ne répondoit à leurs louanges que par la rougeur de son visage; il ne paroissoit un peu altéré qu'en cette dernière occasion: par tout ailleurs c'étoit une tranquillité, que les accidents les plus imprévus ne purent jamais troubler.

Ce qui l'établissoit dans cet heureux état , outre la volonté du Seigneur à laquelle il étoit inviolablement attaché , c'étoit l'esprit de régularité qui l'animoit au-dedans , & qui lui donnoit au-dehors une conduite unie. C'est le même qui l'appliquoit à ses différentes actions avec exactitude , qui regloit toutes ses heures avec un ordre constant , & qui n'en abandonnoit aucune , ni à l'oïiveté ni à la bagatelle , ni au caprice. Il en dressoit pour cela des plans deux fois l'année , dans les retraites qui se font tous les six mois dans la Compagnie pour la rénovation des vœux , & celui qu'il se traçoit en l'une de ces solennités , lui servoit jusqu'à la suivante. Il avoit soin d'y marquer non seulement les actions ordinaires , mais jusqu'aux plus extraordinaires , qu'il prévoyoit lui pouvoir arriver , avec l'esprit & la façon dont il pratiqueroit les unes & les autres , pour n'être jamais surpris. Il ajoûtoit à cette précaution avancée une attention actuelle à toutes ses œuvres ; & à toutes ses paroles , ne faisant , & ne disant jamais rien sans rentrer dans son intérieur où il consultoit le Saint Esprit comme son oracle. C'est l'aveu qu'il en fit à un de ses Compagnons , étonné de le voir se comporter toujours avec une égale sagesse , soit dans ses actions , soit dans ses réponses ; car étant interrogé comment il se pouvoit faire que des paroles si justes lui vinssent à la bouche dans de si différentes occasions : *C'est* ,

D E JEAN BERCHMANS. 87  
dit-il , *que je les pese , & que je les mesure  
en presence du Seigneur , avant que de les pro-  
noncer.*

C'est cet art sacré qui lui apprit à gouverner sa langue ; il s'y appliqua d'abord avec un soin extrême , sçachant de quelle importance il est d'en regler l'usage. Il avoit en main , toutes les fois qu'il avoit à parler , ce frein de circonspection si nécessaire , selon l'instruction de l'Apôtre saint Jacques , aussi ne disoit-il que ce qu'il vouloit , & jamais il ne vouloit dire que ce qui pouvoit contribuer à la gloire de Notre-Seigneur , & à la consolation de ses freres. Il les entretenoit à la verité toujurs de choses spirituelles ; mais cétoit avec tant d'ouverture , & une onction si douce , qu'il ne leur donna jamais le moindre ennui ; pour en éviter le danger , il les laissoit parler eux-mêmes , il marquoit du plaisir à les entendre , & il en avoit effectivement beaucoup plus à écouter qu'à discourir ; car il haïssoit ce flux de paroles même spirituelles , dans la pensée que les meilleures choses ne doivent se donner qu'avec moderation , qu'il en faut laisser l'appetit , & que rien n'est plus à craindre en certe matière que la satieté.

Il étoit trop reservé dans le temps de la récréation pour ne l'être pas encore davantage en celui du silence , pendant lequel il n'usoit pas même de la liberté qu'accorde la regle , de dire quelque chose en passant &

en peu de paroles. Il n'y avoit que la nécessité, l'obéissance & la charité, qui fussent alors capables de lui ouvrir la bouche : & dès qu'il avoit, d'une voix basse, satisfait à leurs loix, son exactitude, & son inclination la lui renfermoit incontinent. Quand on donnoit le signal pour la fin de la recreation, il se taisoit au moment même, & il ne se seroit pas permis d'achever le mot qu'il auroit déjà à demi prononcé. Il faisoit bien l'accueil le plus honnête à un de ses compagnons d'étude, qui venoit souvent en sa chambre avec permission, lui proposer ses petites difficultés : mais dès qu'il lui en avoit donné la solution, il finissoit l'entretien ; & s'il se rencontroit quelque chose qui demandât plus de loisir, il faisoit agréer à ce cher frere d'en remettre l'éclaircissement au temps des conversations ordinaires.

Quelque consideration particulière que lui donnât la charité pour les Peres étrangers, il ne croyoit pas qu'il pût la leur témoigner aux depens du silence. Un de ceux, qui lui avoient fait plus d'amitié à Lorette, étant venu à Rome, rencontra Berchmans, & l'ayant embrassé avec tendresse, se disposoit à lier un entretien avec lui : mais le Saint jeune homme après les premières honnêtetés qu'il ne se fit nul scrupule de faire, & de recevoir, le supplia d'agréer, avant qu'il continuât de lui parler, qu'il en allât demander la permission, ce qui fut parfaitement

DE JEAN BERCHMANS. 89  
ment approuvé du Pere , aussi édifié pour  
lors de sa retenue qu'il le fut ensuite de ses  
bons discours.

Il avoit un talent admirable de les jeter  
à propos , & de les soutenir avec un certain  
agrément , qui en empêchoit le dégoût , &  
qui les faisoit écouter avec plaisir. Tous re-  
cherchoient sa compagnie avec empresse-  
ment , quelque indifférent qu'il fût de sa  
part avec qui il se rencontrât de ses freres ,  
ayant de l'estime , & de l'affection pour tous  
sans préférence , & sans distinction. Com-  
me on sçavoit que rien ne lui donnoit plus  
de joye que d'entendre parler de Dieu dans  
les recreations , on en avoit banni les ma-  
tières profanes , on y passoit legerement  
sur les indifférentes , & l'on s'y arretoit aux  
plus saintes , sur lesquelles chacun disoit avec  
candeur , & avec simplicité , ce que l'esprit de  
Dieu lui inspiroit. Ceux qui lui étoient supé-  
rieurs en âge trouvoient tout-à-fait bon ,  
qu'il ouvrît lui-même de pareils discours , &  
il le faisoit avec des manières si respectueuses,  
que les plus jaloux de leur autorité n'au-  
roient pu s'en offenser. Il faisoit encore  
moins de façon avec ses égaux : & quoi qu'il  
s'estimât le dernier de tous ; tous cependant  
le regardant comme leur maître , étoient  
heureux de profiter de ses saints entretiens.  
Ce qu'il a lui-même remarqué sur cela dans  
ses mémoires , est assez singulier , qu'en tout  
le temps qu'il a vécu au Collège Romain ,

il n'a eu que deux fois quelque peine d'introduire de bons discours ; ce qui n'arriva pas par répugnance qu'eût personne en particulier d'ouïr parler de choses saintes , mais par la circonstance d'une trop grande multitude , peu propre à engager , ou à continuer de pareilles conversations. Cette petite disgrâce , qui ne laissa pas au moment même de l'affliger , le fit résoudre d'éviter la foule à l'avenir ; & pour persuader la même chose aux autres , il se servoit de ces consolantes paroles de J E S U S - C H R I S T .

*Quand deux , ou trois seront assemblés en mon nom , je suis au milieu d'eux. Quelle douceur pour nous , mes freres , leur disoit-il , d'avoir un si bon maître , & un si cher compagnon ! mais c'est à condition que nous serons assemblés en son nom deux ou trois , & pas plus ; c'est la circonstance qu'il a bien daigné marquer lui-même , & l'expérience nous apprend qu'un plus grand nombre est en danger de n'avoir , ni la facilité de s'entretenir de lui , ni la bénédiction de sa presence. Il ne croyoit pas de même que ce fût converser au nom de J E S U S - C H R I S T , que de discourir de nouvelles frivoles , & de vaines curiosités. S'il arrivoit à quelqu'un d'entamer de ces sortes de sujets , il avoit l'adresse de les changer tout naturellement en des matières plus utiles ; & s'il se rencontroit avec des personnes d'une considération , qui ne lui permît pas si aisément cette pieuse liberté , il se recueilloit en lui-*

**DE JEAN BERCHMANS.** 91  
même , & fermant l'oreille à la créature , il écoutoit intérieurement le Createur. Deux Jesuites du rang , & du caractère dont je viens de parler , sans autre dessein que de mettre à l'épreuve cette sainte pratique de Berchmans , le voyant approcher , prirent incontinent des discours de guerre , & ils eurent tout d'abord le plaisir qu'ils cherchoient ; car le serviteur de Dieu , après les marques de respect ordinaires , les laissant continuer leur entretien profane , se retira dans son intérieur , & y demeura en silence , jusques à ce que ces Peres édifiés , & contents de cette expérience , reprirent la matière de piété , sur laquelle ils étoient auparavant , lui donnant lieu d'en profiter & d'en dire lui-même son sentiment.

Il n'avoit nulle peine de s'expliquer en ces sortes d'occasions ; car outre que son amour ingénieux lui fournissoit toujours de quoi produire en matière de piété , il avoit fait un recueil de tout ce qui pouvoit édifier ses freres , & les réjouir saintement dans les conversations. Il avoit principalement ramassé ce qu'il y avoit de plus instructif , & de plus touchant dans les annales de la Compagnie , & dans les histoires particulières des Saints , & des Bienheureux qui l'ont illustrée. Il s'étoit rendu familières les actions de leur vie , il en savoit les traits les plus singuliers , & sa mémoire fidelle les lui représentoit à propos , toutes les fois que le sujet de

l'entretien en exigeoit quelqu'un. Il y mêloit toujours, autant qu'il lui étoit possible, quelque chose des constitutions, & des regles, dont il ne parloit jamais avec ses freres, qu'il ne leur inspirât de l'estime, & de l'amour pour elles.

On doit à son zèle & à son industrie une sainte coutume, qui s'établit alors avec l'approbation des Supérieurs, parmi la nombreuse jeunesse du Collège Romain, & qui s'y est maintenue depuis avec un profit extrême, de faire aux jours de la recreation des champs une espèce d'académie spirituelle. C'est à Berchmans qu'en vint la pensée, c'est lui qui en dressa le plan, & qui en soutint la pratique avec ferveur. Cette académie érigée sur la forme de celles, qui sont instituées dans les Collèges, pour y agiter des matières d'étude, étoit une conférence réglée, où l'on traitoit de choses spirituelles avec ordre. On choisissoit pour la tenir, quelque endroit commode de la maison de Campagne; c'étoit un cabinet de verdure en Eté; on s'y assembloit à l'heure marquée, & chacun y disoit sans façon ce qu'il pensoit sur le sujet, dont on étoit convenu quelques jours auparavant. Si c'étoit une vertu particulière, le premier en expliquoit la nature; un second en distinguoit les actes différents; un troisième en étaloit les avantages; un autre en proposoit les motifs; celui-ci apportoit les moyens de l'acquérir;

celui-là en découvroit les écueils ; quelques-uns remarquoient les articles des regles , & des constitutions , qui avoient du raport à la matière présente ; il y en avoit d'autres chargés de produire les exemples , qu'il en avoit recueillis singulièrement dans nos histoires. Tous avoient droit d'y proposer leurs doutes , auxquels on satisfaisoit incontinent : si ce n'est qu'on y trouvât quelque difficulté digne d'être portée à quelque personne d'un âge, & d'une capacité supérieure, ce qu'on faisoit unanimement , pour éviter les contestations , que cette pieuse jeunesse avoit un soin extrême de bannir de la conférence. Ainsi se passoient en saints discours les heures entières par l'adresse , & l'autorité du fervent jeune homme , qui étoit l'ame de cet exercice de devotion , qui en faisoit lui-même un fruit merveilleux , & à qui , par ce moyen , les jours mêmes de la récréation valaient des retraites.

Il n'avoit guères besoin d'en faire ; le profond recueillement , dans lequel il étoit sans relâche , faisant de sa vie une espèce de retraite continuelle : il ne laissoit pas cependant d'en faire de particulières autant qu'il pouvoit. Outre celles de huit , ou dix jours , où il vaquoit pleinement à Dieu à la fin de chaque année , & les deux de trois jours qu'il faisoit tous les six mois , comme nous l'avons dit aux temps de la renouation des vœux , sans compter celles de quelques

heures , qu'il donnoit chaque semaine tout-à-fait à la devotion aux jours de la Communion , il en prenoit une autre chaque mois , à laquelle il consacroit un jour entier , & comme cette religieuse pratique est tout-à-fait en usage dans la Compagnie. pour y conserver l'esprit de devotion , qu'on a puisé dans le Noviciat ; j'en trace ici l'idée telle que je l'ai trouvée dans Berchmans , pour servir de modèle à tant de jeunes Jésuites , qui sont aujourd'hui ses imitateurs.

C'étoit pour lui une espèce de néoménie spirituelle , qu'il célébroit à l'entrée de chaque mois. Il s'y dispofoit la veille , comme en celles des plus saints jours de l'année par les exercices de la pénitence , & de l'humilité. Dès le soir , qui précédoit le jour de la retraite , avec l'agrément du Supérieur , il s'abstenoit de la récréation commune , & se privoit déjà de tout entretien avec les créatures , pour se préparer à celui qu'il devoit avoir le lendemain avec le Créateur. En ce temps de silence pour lui , il régloit les exercices du jour suivant , pour n'en pas perdre , selon l'avis du Saint Esprit , la plus petite partie en délibération , & en incertitude. Il se couchoit ensuite plein de saintes pensées , qui ne fournissoient à son imagination que de pieuses idées pendant la nuit. A peine étoit-elle passée , que se levant avec ferveur , pour bien commencer ce jour de grace , il alloit promptement adorer celui qui en est

l'auteur ; & lui offroit tous les momens de cette précieuse journée , intéressant ; pour la bien passer , les saints Protecteurs , & sur tout celle qui en est la souveraine , l'incomparable Mere de Dieu. Il passoit tout le jour comme un jour d'exercice , attaché aux pieds de J E S U S - C H R I S T . Il examinoit en sa présence , s'il avoit avancé , ou reculé le mois passé dans son service : & soit qu'il espérât d'avoir fait quelque progrès , ou qu'il craignît de n'en avoir pas fait assez , il attribuoit à la grace du Seigneur ce qui lui paroissoit de bien , & à sa propre négligence ce qui lui sembloit defectueux dans sa conduite. Il Pleuroit amèrement les infidélités , qu'il croyoit avoir commises contre un Dieu si bon , & il se precautionnoit contre les dangers d'y retomber. Il s'appliquoit à reconnoître , & les graces qu'il avoit reçues le mois passé , & celles qu'il espéroit le mois suivant. Enfin après avoir remarqué en détail ce que Notre Seigneur exigeoit dans la suite de sa fidélité , il concluoit sa dévotion par une résolution ferme & sincère de ne rien épargner pour le contenter , & pour devenir un Saint. Il avoit eu de tout temps une forte envie de l'être , ainsi que nous l'avons déjà remarqué ; c'est une pensée , qui ne sortoit jamais de son esprit : Je ne suis pas un vrai Jésuite , disoit-il très-souvent , si je ne suis un Saint : & si je ne me hâte de le devenir , tandis que je suis jeune , je ne le serai jamais.

Il avoit pour la Compagnie , qui lui fournissoit de si puissants moyens de l'être , une si haute estime , qu'il n'en parloit qu'avec transport : c'étoit sa chere Compagnie , la Compagnie de son cœur ; cette Compagnie étoit à son gré l'œuvre de Dieu , la vive & la parfaite image de la vie que Nôtre Seigneur lui-même a menée sur la terre. Ce n'est pas pour cela qu'il prétendit l'élever au-dessus des autres Ordres Religieux : mais il se croyoit permis d'avoir pour elle , toute l'estime , & toute la tendresse qu'un bon fils doit à sa mère ; & qu'il supposoit être à chacun à l'égard de l'Institut dont il fait profession. Ce dévouement filial ne l'empêchoit nullement d'honorer singulièrement toutes les Religions approuvées de l'Eglise , d'en avoir une sincère estime , & d'en respecter les Enfants dans la personne desquels, il prétendoit révérer les saints Fondateurs. Bien éloigné en cela de ce zèle outré dont on est quelquefois transporté pour la gloire de son Ordre , qu'on louë souvent aux dépens des autres , & qu'on honoroit beaucoup davantage par une conduite humble & réservée , que par de vaines loüanges. Berchmans sans faire comparaison des Compagnies Religieuses entre-elles , les portoit toutes dans son cœur , & quiconque en avoit l'habit , lui étoit respectable. Faut-il s'étonner que le sien lui fût si cher , & que pour témoigner l'estime qu'il en faisoit , il le bai-

fat tous les matins avec tendresse. C'est lui-même qui nous a laissé dans ses mémoires cette sainte coutume que tant de Jésuites ont prise , & gardent encore tous les jours inviolablement à son exemple. J'étois touché , dit le directeur de son ame , voyant la sensible devotion , dont il étoit pénétré , quand il m'expliquoit ses sentiments sur la sainte vocation. O la grande & l'incalculable faveur ! me disoit il plus du cœur que de la bouche , quelques mois avant que Dieu te retirât de ce monde ; que je suis content , que je suis heureux , mon cher Pere , d'avoir le bonheur de vivre , & l'espérance de mourir dans la Compagnie ! Que je sens , surtout depuis six mois , redoubler ma tendresse pour elle ! Grace à la bonté infinie de Notre Seigneur qui m'y a appelé , il ne m'est jamais venu la moindre pensée , jamais la tentation la plus légère de la quitter. Ce qui l'y attacheoit d'une manière inébranlable , c'est la haute idée qu'il avoit de l'Institut de la Compagnie ; il ne doutoit nullement qu'il n'eût été inspiré du Ciel à saint Ignace , & il y admiroit les moyens infailibles qu'avoit pris ce sage Fondateur , pour empêcher la ruine de son grand ouvrage : mais principalement les deux portes qu'il a ménagées dans l'édifice , dont l'une est fermée aux bons ouvriers , l'autre ouverte à ceux qui ne veulent pas le devenir. C'est le jugement qu'avoit porté devant lui un des plus sages

Pontifes, qui ayent jamais gouverné l'Eglise l'ayant déclaré dès qu'il en eut le projet entre les mains, qu'il y reconnoissoit le doigt de Dieu. C'a été depuis le sentiment de tout ce que l'univers a eu de personnes éclairées; & un grand Cardinal du siècle passé, dont la politique a fait le bonheur de la France, & l'admiration de toute l'Europe, l'ayant leu très-attentivement, il y trouva des principes de sagesse & des regles de prudence, avec lesquelles il avouoit qu'il auroit gouverné tout un monde. On me pardonnera cette petite digression à laquelle m'a insensiblement engagé l'estime & l'amour de Berchmans pour la Compagnie.

Aimant si fort la mere, il n'avoit gueres moins d'affection pour les enfants; il les respectoit comme ses Supérieurs, & en même temps il les chérissoit comme ses freres. C'étoit assez qu'un homme eût eu une seule fois sur lui quelque autorité spirituelle, ce caractère ne s'effaçoit jamais de son esprit; celui du Sacerdote y avoit le même effet; & dès qu'il voyoit quelques-uns élevés à l'une, ou à l'autre de ces dignités, il avoit constamment pour eux la vénération la plus profonde; il ne perdoit aucune occasion de leur marquer de la déférence, jusqu'à les laisser précéder d'un pas, pour ne pas aller de front avec eux quand il en accompagnoit en ville. S'il arrivoit quelque étranger au Collège; vint-il du bout du monde; c'étoit

DE JEAN BERCHMANS. 99

assez qu'il eût l'habit de la Compagnie, pour lui faire honneur, & pour lui témoigner de l'amitié. Dès qu'il paroissoit, on le voyoit quitter ses meilleurs amis, se séparer des personnes de sa connoissance, l'accueillir d'un visage riant, & se comporter à son égard, comme il auroit fait envers JESUS-CHRIST. Son saint empressement étoit fondé sur cette parole consolante du Sauveur : *Welui qui vous reçoit, me reçoit moi-même.* Quelle bonté ! s'écrioit-il quelquefois tout transporté de joye ; quelle condescendance du Créateur de daigner mettre sur son compte les offices qu'on rend à la créature ! Il sçavoit d'ailleurs, que si c'est-là l'esprit de l'Évangile, c'est aussi celui de la Compagnie, qu'elle l'a reçu de saint Ignace, & de ces premiers Jésuites, qui l'avoient puisé dans le cœur de ce grand Saint, & qui nous l'ont transmis comme un dépôt de charité, qui doit être inviolablement conservé. Quand on est éclairé de ces vraies lumières, on ne distingue, selon la parole de saint Paul, ni le Juif, ni le Gentil, ni le domestique, ni l'étranger ; & comme on ne reconnoît que JESUS-CHRIST en tous, on donne à tous les marques d'une bienveillance commune.

Berchmans solidement fondé sur ces principes avoit pour tous les frères une affection générale ; & s'il paroissoit en donner à quelques-uns des témoignages singuliers, c'étoit aux personnes les moins considérables, en dignité, à l'exemple du Sauveur, qui a fait



plus de part de ses bonnes graces aux petits qu'aux grands de la terre. C'est pour cela qu'il aimoit singulièrement les freres Coadjuteurs ; ainsi sont appellés dans la Compagnie ceux qu'on y admet pour les offices domestiques. Il prenoit un vrai plaisir à converser avec eux , parce qu'il y trouvoit , outre cette sainte petitesse, dont il étoit passionné , une candeur , & une simplicité telle qu'il la souhaitoit pour traiter des choses spirituelles. Il se joignoit à eux avec un certain penchant que la seule charité peut donner. Ces chers freres , qu'il respectoit pour leur innocence , & pour les dons de la grace , dont il avoit reconnu plus d'une fois que Dieu les favorisoit , avoient pour lui le retour le plus respectueux & le plus tendre ; ils le reveroient comme un Saint , ils le consultoient comme leur oracle , ils alloient droit à lui après s'être acquités de leurs offices , ils répandoient leurs cœurs dans le sien , & ils goûtoient dans ses entretiens une certaine onction , qui les délassoit de leurs travaux passés , & qui les fortifioit , pour en soutenir de nouveaux. Il est vrai qu'il leur parloit d'une manière si proportionnée à leur capacité , si conforme à leurs dispositions , & si propre à leur gagner le cœur , qu'il leur persuadoit tout ce qu'il vouloit ; & comme il ne vouloit leur persuader que l'amour de Nôtre-Seigneur , ils ne sortoient jamais d'auprès de lui qu'ils n'en fussent embrasés.

Ils l'étoient encore plus par les exemples que par ses paroles ; tout parloit en lui de cette divine charité : mais rien ne leur en faisoit sentir les charmes avec plus d'efficace , que le sointendre & empresse qu'il prenoit d'eux pendant leurs maladies ; car c'est alors qu'animant sa foi , pour n'envisager que JESUS-CHRIST dans leurs personnes , il prenoit plaisir de le visiter & de le soulager dans ses humbles Serviteurs. Attaché , pour ainsi dire à leur chevet , il leur faisoit tout ensemble les offices de consolateur , de serviteur , & d'infirmier. Dans le temps de l'été , en certaines heures que les chaleurs d'Italie sont insupportables aux malades , ingénieux à trouver les moyens de leur en adoucir l'incommodité , quand il ne pouvoit rien autre chose , il alloit prendre de l'eau fraîche à la fontaine pour leur en laver les mains , & pour en rafraîchir leur bouche. Après avoir épuisé toutes ces adresses , pour diminuer leurs peines ; son principal soin étoit d'aider à les leur rendre méritoires en leur apprenant l'art de les unir à celles de JESUS-CHRIST , & de les lui offrir par les mains de la sainte Vierge. Pour les dédommager de la perte qu'ils faisoient des exhortations publiques , après les avoir entendues , il venoit leur en faire un fidelle recit. Ces pauvres infirmes étoient à demi guéris de le voir , & de l'entendre ; aussi n'étoient ils jamais , ni ennuyés , ni fatigués de ses visi-

tes ; à peine étoit-il sorti de l'infirmerie qu'ils desiroient de l'y revoir : & lui-même avoit encore un desir plus ardent de les aller retrouver. Il eut ordre cependant de n'y pas aller dans le temps d'un certain mal , qui paroissoit contagieux , de peur qu'il ne le contractât. Dans ces conjonctures où l'obéissance lioit sa charité ; il tâchoit d'accorder l'une avec l'autre : & se privant , pour être obéissant , du plaisir de visiter les malades ; pour ne pas cesser d'être charitable , il s'informoit exactement de leur état , & les faisoit assurer par l'infirmier , que dans l'impuissance où il se trouvoit , d'être de corps auprès d'eux , il leur étoit toujours présent de cœur & d'affection.

Quelque affectionné qu'il fût aux infirmes , il ne négligeoit nullement ceux qui ne l'étoient pas ; il étoit toujours de loisir pour servir tous ceux de la maison , & quelque occupation qu'il eût , il ne croyoit pas en avoir de plus nécessaire que celle d'exercer la charité. Il n'étoit , ni de ces gens qui se trouvent toujours chargés d'affaires , quand on a besoin de leur aide , ni de ceux , qui lors même qu'ils obligent , le font de si mauvaise grace , qu'ils gâtent leurs bons offices , par la manière dont ils les rendent. Pour lui , il ne sçavoit ce que c'étoit que de faire le difficile ; il alloit au devant de tous ceux qui avoient besoin de lui , & toutes les fois qu'il se presentoit une occasion de faire

plaisir, il le faisoit doublement par l'air gai, & honnête dont il l'affaisoït. C'étoit, pour ainsi dire, le Compagnon général des Pères qui sortoient de la maison, pour aller en ville, la plupart étant bien aise de l'avoir à cause de sa sagesse, & tous le demandant aisément à cause de sa bonne volonté. Prié un jour par un d'eux de l'accompagner en un temps auquel il étoit extraordinairement pressé d'étudier, il sentit au dedans quelque légère répugnance, dont il ne donna cependant au dehors nulle marque, rendant le service, qu'on exigeoit de lui, avec sa promptitude ordinaire. Mais faisant au retour une sérieuse réflexion sur le mouvement qui s'étoit élevé dans son ame au premier instant, l'humble & le charitable jeune homme en eut de la confusion; il se crut coupable d'avoir senti quelque peine naturelle à rendre un bon office, & pour se précautionner à l'avenir contre ces surprises de la nature, il en fit pendant quelque temps la matière de son examen particulier; il se défia de son propre cœur, dont il pensoit avoir été trahi, il en épia tous les mouvements; & il les assujettit si parfaitement à l'empire de la charité, qu'il ne sentoît plus naturellement de difficulté à l'exercer dans les occasions mêmes les plus difficiles, & les plus impréveues. Ses disputes de Philosophie étant faites, on lui donna bien de quoi s'éprouver en cette matière, il n'étoit pas ren-

tré avec un Pere , qu'on le renvoyoit quelquefois avec un autre ; & il lui arriva de sortir le même jour trois , ou quatre fois , dans les plus grandes chaleurs de l'été. Au retour il fit compassion à son Compagnon de chambre , qui le voyant revenir tout couvert de sueur : Vous n'y songez pas lui dit-il ; Berchmans , vous jouëz à vous faire malade , où est votre discretion ? Je la laisse à mon Supérieur , répondit avec douceur , & avec gayeté , le Serviteur de Dieu , c'est à lui d'ordonner , & à moi d'obéir. Il étoit une autre fois en prieres , quand un des étudiants s'en vint fort empressé le supplier de l'accompagner ; il n'en fit nulle difficulté , fort content de quitter Dieu pour Dieu , & de laisser l'oraison pour faire la charité. Le jeune homme , dont il étoit Compagnon , le mena chez les RR. PP. Chartreux , & en ayant fait appeller le Supérieur , avec lequel il s'enferma dans une chambre , il laissa Berchmans dans une autre , pour ne lui donner aucune connoissance de son dessein. Eclairé cependant d'une lumière extraordinaire , il le connut parfaitement ; & dès qu'il l'eut rejoint : Vous avez beau vous couvrir , lui dit-il , mon cher frere , c'est une tentation du démon , qui sous de vains prétextes vous met en tête de sortir de la Compagnie , vous n'en sortirez pas. Le jeune homme , dont la vocation étoit effectivement ébranlée , fut étrangement surpris de voir son saint

Compagnon instruit de tout ce qui se passoit dans son cœur : mais il le fut encore davantage, quand l'ayant prié d'aller entendre un discours de piété dans l'Eglise du JESUS, pour donner le temps au Prieur des Chartreux d'aller au Collège ménager sa sortie ; il le vit, contre sa coutume, refuser constamment de condescendre à ce détour, & résolu d'aller droit à la maison. Dès qu'il y fut, il monta, sans perdre un moment, à la chambre du Supérieur, & l'informa sur le champ de l'état où étoit celui qu'il venoit d'accompagner. Le pauvre jeune homme s'étoit mis dans l'esprit qu'il seroit inutile à la Compagnie, qu'il étoit incapable de la servir ; qu'un Ordre qui n'a pas de rapport au prochain, seroit plus convenable à ses dispositions, & qu'il y feroit son salut avec plus de tranquillité. Mais il n'eut pas plutôt mis le pied dans la chambre du Recteur, qui l'y appella, que sa peine fut dissipée en un instant, & qu'il se sentit résolu de vivre, & de mourir en bon Jésuite : ce qu'il fit heureusement par la grace de JESUS CHRIST, & par la charité de son zélé Compagnon, auquel après Dieu, il se tint toute sa vie redevable d'une si grande faveur. Le Saint homme qu'il avoit tiré malgré lui de sa solitude, pour être l'entremetteur de son affaire, & qui ne s'en étoit chargé qu'avec peine, fut lui-même heureux de le sçavoir en une meilleure situation ; & comme, selon

l'esprit de son Ordre , il avoit une affection singulière pour la Compagnie , il eut de la joye d'apprendre du jeune Jésuite , la nouvelle résolution qu'il avoit prise d'y perseverer.

Berchmans avoit la confiance que cette perseverance , met le sceau à la prédestination d'un Religieux , n'estimant guères possible de séparer l'une de l'autre , & regardant la grace de finir ses jours dans la Religion , comme une des plus infaillibles marques du salut qu'on puisse avoir. Cela se peut-il autrement ? disoit il souvent à ses freres d'un air enflammé ; peut-on mourir Jésuite , sans mourir en Saint On ne scauroit mériter cette dernière grace , mais on doit l'espérer quand on a l'autre. Oûi , il ne tendra qu'à nous d'être des Saints , en pratiquant les regles de nôtre saint Institut ; n'allons point nous figurer que pour le devenir , il faille faire des choses fort extraordinaire ; notre perfection consiste à faire les choses les plus communes avec un amour de Dieu , qui n'ait rien de commun.

Ce principe étoit gravé profondément dans le cœur de Berchmans ; la dévotion étoit de suivre la Communauté : *de toutes les mortifications , disoit-il ; celle qui me fait plus de plaisir , & à laquelle je m'attache plus volontiers , c'est de m'acquiescer avec fidélité de tous les devoirs de la vie commune.* Le trait le plus singulier de sa vertu , étoit de ne rien affecter.

de singulier ; il ne s'écartoit jamais des voyes frayées par les autres ; les actions les plus legeres , dès qu'elles étoient actions de Communauté , lui paroïssent précieuses , non-seulement par son principe général de beaucoup estimer les petites choses ; mais encore , parce qu'étant faites par ses freres & réglées par les Supérieurs , il y trouvoit , & moins de risque d'y contenter l'amour propre , & plus d'assurance d'y pratiquer l'amour de Dieu.

Entre mille exemples , je n'en choisis qu'un seul , qui pour être en lui-même de très-petite conséquence , ne paroitra pas moins digne d'être rapporté , si on juge , comme on le doit , du prix des actions par le motif qui les anime , & par les circonstances vertueuses qui en rehaussent l'éclat. Berchmans n'avoit nul plaisir au jeu , il en avoit beaucoup plus à traiter avec ses freres , ou de choses spirituelles ; ou de matières d'étude. Comme il y avoit cependant certains jeux d'adresse , qu'on donnoit aux jeunes gens , pour les divertir de l'application continuelle qu'ils avoient eu pendant la semaine , tous le pressoient de jouer avec eux : malgré sa répugnance , il s'y accordoit gayement , & contribuoit de son mieux au divertissement commun. Soit qu'il perdît , ou qu'il gagnât on le voyoit toujours égal. Dans les coups douteux il exposoit ses raisons sans contester ; s'il avoit de l'avantage , il en jouïssoit

doucement sans insulter aux vaincus : s'il étoit vaincu lui-même , il étoit aussi gay que les vainqueurs ; & se mettant à genoux au moment même , il recitoit la priere dont on étoit convenu , comme du prix de la victoire. Tels étoient les jeux innocens de cette fervente jeunesse , que l'obéissance , la douceur , & la modestie animoient toujours , jusques dans les plaisirs de la campagne. Voilà les degrés par lesquels Berchmans parvint à la haute sainteté , qui le fait regarder comme le vrai modèle des jeunes Jésuites , principalement de ceux que la Compagnie occupe aux études. Et comme c'est en leur considération que je retouche les traits presque usés de la peinture qui s'en est faite , je n'ai garde d'omettre quelle étoit la manière d'étudier , & l'admirable alliance qu'il faisoit de la dévotion la plus tendre , avec les spéculations les plus séches. Je ne fais ici que copier le témoignage qu'en ont rendu les Professeurs , qui en ont été les témoins pendant les trois années qu'il employa à la Philosophie , & aux Mathématiques.

Il avoit l'esprit excellent , & capable des plus hautes sciences ; la conception aisée , la mémoire heureuse , le jugement solide , & tout ce qu'il falloit pour devenir sçavant , sans se donner beaucoup de peine. Il s'en donnoit cependant assez pour suppléer au génie , quand il ne l'auroit pas eu aussi vif & aussi profond qu'il l'avoit. supérieur à ces

Compagnons d'étude par le soin & par la facilité qu'il avoit d'apprendre , il est aisé de concevoir combien il les passoit en habileté. Ce n'est pas qu'il fit de sa part aucune attention aux avantages qu'il avoit sur eux , il avoit encore plus d'humilité que de sçavoir. S'il étudioit plus que les autres , ce n'étoit nullement par un vain desir de l'emporter sur eux , c'étoit uniquement pour se rendre plus capable de servir la Compagnie. C'est ainsi qu'il s'en expliquoit lui-même à ceux qui lui reprochoient son excessive application : elle ne sçauroit l'être , disoit-il , dans un Religieux dont le zèle , & la capacité doivent être sans bornes.

Cette idée de sa grande vocation étoit une espèce d'aiguillon qui le picquoit sans cesse d'une généreuse émulation , & qui le faisoit courir dans l'épineuse carrière des sciences les plus abstraites , dont les difficultés , surtout dans les commencements , rebutent , ou au moins embarrassent tant d'autres. La Philosophie ne suffisoit , ni à l'activité de son esprit , ni à l'assidue de son étude ; il y joignoit les Mathématiques , dont la Physique reçoit tant de secours , & emprunte de si sûres lumières ; à ces études déjà si vastes , il ajouta celle de l'histoire , & des langues , & ne négligea rien de tout ce qu'il put acquérir de connoissances utiles. Cette foule d'idées différentes ne fit nulle confusion dans son esprit ; toutes s'y placèrent dans un or-

dre tres-distinct , & se representoient à lui toutes les fois qu'il en avoit besoin. C'étoient les maîtres eux-mêmes qui reconnoiffants l'étendue de son esprit , lui donnoient cette diversité de matières ; car il suivoit fidèlement leur direction , sans laquelle il n'auroit pas jetté les yeux sur un livre , persuadé qu'en étude , àussi bien qu'en devotion , le vrai moyen de marcher sûrement & d'avancer beaucoup , c'est d'agir avec dépendance , & de suivre les avis des personnes que Dieu nous a données pour nous y conduire. Mais au reste la multiplicité de ses lectures ne nuisoit nullement à son étude capitale , à laquelle il donnoit les heures les plus solides , en trouvant aîsez de reste pour l'accessoire , auquel il employoit le temps qu'on a coutume de perdre , ou à des visites inutiles , ou à des entretiens peu nécessaires. C'étoit une résolution inviolable chez lui d'en remplir tous les vuides par quelque exercice d'étude , ou de piété ; il l'avoit prise dès le Noviciat , elle s'étoit fortifiée dans le Collège Romain , il la renouvelloit tres-souvent dans ses méditations ; on la voit en plusieurs endroits de son recueil , où il proteste qu'il est déterminé devant Dieu de se porter avec ardeur , & sans interruption , à tout ce qui pourra l'aider à la fin de sa vocation , & en particulier : Je m'appliquerai tres-sérieusement , dit-il , & très constamment à l'étude , comme à l'un des plus efficaces moyens d'y

arriver. Je ne suis pas entré en Religion pour y être oisif continue t'il, mais pour y travailler ; ce n'est qu'à cette condition que le Pere de famille a daigné m'ouvrir les portes de sa maison. Pour répondre à ses bontés , je dois me rendre capable de le glorifier un jour par toute la terre. Hélas tant d'autres travaillent à le deshonorer, je serois bien ingrat, si je n'avois du zèle pour venger son honneur! C'est-la la vraie gloire de lui en procurer. C'est à quoi je ne réu Tirai jamais , si je ne donne à l'étude toutes les applications de mon esprit , & toutes les affections de mon cœur à l'acquisition de la vertu Comme il s'étoit dressé des plans de conduite pour avancer dans celle-ci ; il s'en fit de même , pour aller avec ordre dans l'étude des sciences. Ce fut un petit traité , auquel il ne donna point d'autre titre que celui-ci : *Le parfait Ecolier de la Compagnie* , On pourra le voir dans le dernier livre de cette histoire.

L'idée qu'il y traça , d'un parfait Ecolier , se voit accomplie dans la personne qui en fut une expression vive & fidelle ; de sorte qu'il se peut dire avec verité , qu'étudiant selon de si justes regles , & avec des vûes si religieuses , il se sanctifia autant par son étude , que par l'étude de la sainteté même. Il avoit pour ses maîtres un respect profond ; c'étoient des oracles à son égard , il en recevoit les sentimens avec docilité , il les soutenoit avec ardeur. On prenoit de temps en

temps plaisir de les combattre en sa présence , pour avoir celui de lui en voir prendre la défense. Il le faisoit d'un air si vif , & si animé , mais si honnête , qu'en faisant honneur à la doctrine de ses Professeurs , il n'offensoit jamais aucun de ceux qui paroïssent s'y opposer. C'étoit sa coutume , afin de la concevoir parfaitement, d'en demander souvent à Dieu l'intelligence avec cette priere de Salomon : *Faites moi part , Seigneur , de cette sagesse qui assiste à vos conseils , afin qu'elle soit , & qu'elle travaille avec moi* : il la recitoit toujours à genoux , sur-tout dans les difficultés qu'il rencontroit, & il avouoit franchement qu'il en tiroit plus de lumières, que de la spéculation la plus profonde. Il ne séparoit jamais l'étude de la priere : & comme on ne pouvoit prier avec plus d'instance, on ne pouvoit aussi étudier avec plus d'application ; elle alla jusqu'à lui faire souvent mal à la tête, & son remede alors étoit, ou de lire un livre spirituel , ou de reciter son chapelet , ce qui ne manquoit gueres de le soulager par le plaisir qu'avoit coutume de lui causer la priere, & les lectures saintes.

S'il plaisoit à Nôtre Seigneur de lui laisser de temps en temps quelque obscurité dans l'esprit , il alloit l'exposer à son maître aux heures marquées ; ce qu'il faisoit avec des manières si pleines de respect de precaution , que je ne puis en omettre le recit. Quand il alloit le consulter , s'il trouvoit  
qu'i

qu'il y eut quelqu'un chez lui, il attendoit sans bruit à la porte de sa chambre, jusqu'à ce que la personne avec laquelle il étoit en fut sortie. Il y entroit alors les yeux baissés, & après une profonde révérence, il proposoit les doutes toujours tête nue, si ce n'est qu'il fut contraint par des ordres reiterés de se couvrir; encore mettoit-il la main au bonnet toutes les fois qu'il faisoit une nouvelle question, & il ne la faisoit jamais qu'en latin. Dès qu'il en avoit la réponse, s'il ne la comprenoit pas assez, ce qui lui arrivoit très-rarement: Pardonnez-moi, mon Père, disoit-il avec un sourire doux, & modeste, si je vous donne la peine de répéter votre solution, je ne la conçois pas encore bien. S'il la concevoit, sans en être parfaitement satisfait, il y repliquoit en sorte qu'il parût moins y contredire, qu'en demander un éclaircissement plus ample; & quand on le lui avoit donné, il se retiroit incontinent avec action de grâces, pour ne mêler rien d'inutile à l'entretien.

Après avoir employé à l'oraison & à l'étude les premières heures de la journée, il se dispoit à la Classe par une visite du très-saint Sacrement. Pour la faire sans empressement, il sortoit de sa chambre quelque-temps avant que le coup sonnât, & se levant de l'endroit où il s'étoit mis à genoux, au moment qu'il l'entendoit, il alloit à la porte attendre les autres en silence tenant un livre:

à la main , pour ne point perdre de temps. Pendant celui des Classes , les yeux toujours baissés sur les écrits , il ne se permettoit rien qui pût distraire son attention. On ne l'entendoit jamais se plaindre qu'on dictât ou trop long-temps , ou trop vite ; s'il échafoit quelque mot qu'il ne pût écrire alors , il laissoit un vuide qu'il remplissoit après la leçon. Il en faisoit ensuite , selon la coutume , une exacte répétition à quelques jeunes Eco-liers distingués , avec lesquels il faisoit une espèce d'académie , qu'il finissoit au son de la cloche ; quelque chagrin qu'eussent ces jeunes gens de le quitter , il préféroit son devoir au plaisir qu'il auroit eu de les contenter en demeurant plus long-temps avec eux. On le voyoit sortir en silence , comme il étoit venu , ne se donnant jamais en retournant , non plus qu'en allant , la moindre liberté de parler. Il étoit aussi réservé dans les disputes , & dans les répétitions domestiques. Si c'étoit à lui d'y argumenter , il proposoit ses arguments avec vivacité , donnant cependant au répondant tout le loisir de les répéter , d'y satisfaire , & d'expliquer sa doctrine , sans lui faire de peine , & sans l'interrompre ; après quoi reprenant la parole , il combattoit la réponse qu'on lui avoit donnée , il la pressoit par des instances , il en faisoit voir le foible ; mais sans hausser immodestement la voix , sans se donner des airs de victorieux , & sans faire paroître la

DE JEAN BERCHMANS. 115  
la moindre altération. Si c'étoit son tour de répondre, il conservoit tout le temps de la dispute un sens froid, & une présence d'esprit animée cependant d'un feu sage & discret, qui donnoit de la grace à ses réponses. Fidelle au moindre mot de l'argument qui lui étoit proposé, subtil, & prompt à en donner la solution, net & précis dans l'exposition des sentiments de son maître, modeste & réservé en refutant celui de son adversaire, il donnoit également des preuves de sa vertu & de sa capacité.

L'une & l'autre parut avec éclat en son examen de Philosophie, qui tomba heureusement au jour que l'Eglise célèbre la fête de saint Joseph; il pria ce bienheureux Epoux de la sainte Vierge, d'y être son protecteur, & cette sainte Mere d'y vouloir être sa médiatrice auprès de son cher Fils, en qui sont renfermés tous les trésors de la sagesse & de la science du Pere. Il ajouta des pénitences à sa priere; & un moment avant l'examen, pour ne rien oublier de ce qui pouvoit lui attirer les bénédictions du Ciel, il alla demander celle du Pere Recteur, les genoux en terre. Le succès répondit à de si saintes dispositions; il ne se peut dire qu'elle fut la solidité & la netteté des réponses qu'il fit aux arguments des Peres; il les satisfit si pleinement, qu'ils lui donnerent unanimement leurs suffrages pour soutenir des thèses publiques de toute la Philosophie. Il

reçût cette marque d'estime avec un sincère ressentiment de son indignité, & comme il avoit une extrême aversion de tout ce qui pouvoit lui faire honneur, il apprehenda celui-ci, & il se sentit fortement inspiré dans l'oraison de le refuser, si son Confesseur le jugéoit plus à propos, pour glorifier Notre-Seigneur. Le sage Directeur l'écouta, il approuva sa disposition; mais il le détermina à faire son Acte par esprit d'obéissance, ce qu'il fit avec l'applaudissement général de toute l'assemblée.

Il s'acquittoit avec la même perfection de tous les autres devoirs qui sont communs, particulièrement aux Ecoliers de la Compagnie; celui qui regarde les Supérieurs lui paroissoit si considérable, qu'il ne le distinguoit point de ses obligations envers Dieu, dont ils sont en effet les Lieutenans. Cette qualité lui inspiroit de la vénération pour eux, & un certain respect filial qui lui faisoit en même temps aimer leur personne, & réverer leur caractère. Ce qui lui faisoit quelquefois dire qu'il n'auroit guères de mérite à obéir, si l'on ne méritoit que quand on a de la peine à recevoir les ordres, & de la difficulté à les accomplir, & que son devoir en cela s'étoit toujours trouvé conforme à son inclination; qu'ayant, dès qu'il se fit Jésuite, regardé comme les Peres ceux que la Providence lui donnoit pour maîtres, il n'avoit jamais senti, ni la moindre aversion,

d'eux, ni la moindre repugnance à suivre leur volonté.

C'étoit la coutume d'assigner aux Philosophes Jésuites une Messe à servir ; celle qui fut donnée à Berchmans étoit extraordinairement longue , & lui enlevoit tous les jours, une bonne partie du temps le plus propre à l'étude ; il ne lui vint jamais en pensée d'en demander une autre ; de celle-ci il passa à celle d'un Prêtre que ses incommodités mettoient hors d'état d'en pouvoir fixer l'heure , & qui l'appelloit par conséquent , tantôt en un temps , tantôt en un autre , troublant ainsi tout-à-fait celui de ses études. Le Sacristain lui en ayant marqué de la compassion : *Je n'en mérite point , mon cher frere* , lui dit Berchmans avec sa douceur ordinaire ; *Peut-on avoir de la peine en quelque tems que ce puisse être , quand'on a le plaisir d'obéir , & l'honneur de servir au saint sacrifice de la Messe ?*

Animé de ces pieux sentiments , il alloit à l'Eglise de la maison Professe , pour y vacquer les matinées à ce saint Exercice , dont les Anges mêmes sont jaloux , & il s'en acquittoit avec une modestie qui le rendoit semblable à ces esprits célestes. Son amour étoit une espèce d'aimant qui l'attiroit à la présence du tres-saint Sacrement, il ne perdoit aucune occasion d'aller lui rendre ses hommages ; c'en étoit une pour lui d'accompagner quelque Père en l'une de nos maisons ; car

il n'y étoit pas plutôt arrivé qu'il se retiroit à l'Eglise ; exact cependant à se retrouver à la porte au moment marqué par le Pere dont il étoit le Compagnon.

Il avoit un singulier plaisir de l'être de ceux qui alloient faire le Catechisme dans les places publiques , & quand il étoit envoyé pour le faire lui-même , il étoit au comble de sa joye. Ayant eu ordre un jour d'aller pour un si saint emploi en la rue voisine de Notre-Dame du Mont , il trouva une espèce de table , où il vouloit monter , occupée par des jôüeurs , qui loin de la lui céder , le renvoyerent ailleurs avec des termes méprisants . & des manières peu honnêtes. Le saint Jeune homme tranquille , & sans altération entre en l'Eglise avec son Compagnon , & après une courte priere , il reparoit devant ces libertins , & sans qu'aucun d'eux s'y oppose , il monte sur la table en question , & prêche à son ordinaire. A peine a-t'il commencé à parler , qu'eux-mêmes , selon la prediction qu'il en avoit faite un moment auparavant , l'environnent & l'écourent avec attention jusqu'à la fin de l'instruction , dont ils furent si touchés qu'ils jetterent les dez & les cartes aux pieds du jeune Prédicateur , qu'ils reconduisirent par honneur jusqu'au Collège.

Ce talent d'instruire les esprits , & de toucher les cœurs , lui attira le soin d'enseigner la Doctrine Chrétienne , & les devoirs du

salut aux domestiques : il s'en chargea avec inclination, & il s'en acquita si parfaitement, qu'il ne leur laissa rien ignorer de tout ce qu'ils étoient obligés de croire, & de faire pour se sauver. Il leur fit prendre la bonne habitude d'approcher souvent du Sacrement de Pénitence, & pour procurer l'édification publique, il les faisoit communier une fois le mois tous ensemble en la Messe commune, en laquelle tous ceux de la maison, qui ne sont pas Prêtres, reçoivent la communion de la main du Supérieur.

Celui-ci pour tenir continuellement le Serviteur de Dieu dans l'obéissance & dans l'humilité, prenoit plaisir de l'occuper à des œuvres où l'une & l'autre s'exercent davantage, & il le trouvoit prêt à le recevoir toujours avec joye, & à les pratiquer avec exactitude. Chargé de soulager le Pere spirituel dans le soin de sa chambre, il la tenoit si nette, si propre, & si bien pourvue de tout le petit meuble convenable à un homme de son âge, sans lui causer d'ailleurs la moindre importunité, que le bon Pere en étoit charmé.

Pour la sienne quelque dépourvue qu'elle fût des commodités ordinaires, il l'aimoit parfaitement; on l'y rencontroit toujours quand la piété, l'obéissance, ou la charité ne le demandoient pas ailleurs, & ce n'étoit jamais sans y être occupé de la prière, ou de l'étude. *Je l'aimerai* disoit-il, *comme*

*chere Cellule.* Il avoit appris de saint Bernard que Dieu s'y trouve ainsi que dans le Ciel, & que de s'être accoutumé de bonne heure à y demeurer, c'est le vrai moyen d'en faire un Paradis. Tout le tems qu'il y étoit, il prenoit toutes les précautions imaginables, pour n'être nullement incommodé à ses Compagnons, auxquels de sa part il laissoit toute la liberté de faire ce qu'il leur plaisoit, leur ayant protesté que rien ne lui faisoit peine, & que la seule chose capable de lui en causer une véritable, seroit de sçavoir qu'ils se gênassent le moins du monde en sa considération. Des manières si honnêtes faisoient ambitionner à tous l'avantage de demeurer avec lui, on regardoit comme une bonne fortune l'honneur d'être en sa chambre, & comme une vraie disgrâce la nécessité d'en prendre une autre.

Ce n'est pas que la chambre de Berchmans fût ni mieux parée, ni plus commode que celle des autres, c'étoit au contraire la plus simple & la plus nue, n'ayant à la lettre que l'ameublement de celle du Prophète; car il se seroit fait un scrupule d'y souffrir le moindre ornement, & il auroit crû manquer à l'esprit de pauvreté, s'il eût logé dans un endroit qui ne manquât de rien. Selon l'esprit de nos regles, il aimoit la pauvreté comme il auroit aimé sa propre mere, il avoit pour elle la tendresse d'un bon fils, il se plaisoit d'en porter les traits dans toute

TE JEAN BERCHMANS. 121  
te sa personne , & dans tout ce qui étoit à son usage ayant plus de crainte d'avoir du superflus , qu'on n'en a d'ordinaire de manquer du nécessaire. Il avoit apporté de la Province une ceinture un peu plus fine qu'on ne la porte dans nos maisons de Rome ; il n'eut point de repos qu'il ne s'en fût défait ; il en fit de même de certaines tablettes dont on l'avoit chargé, il les remit entre les mains du Supérieur aussi bien que quelques images de Flandre qu'on l'avoit obligé de prendre avec lui ; il ne crut pas même devoir garder celles où étoient les noms de ses amis , de peur qu'en retenant ces petits gages d'affection , le parfait amour de JESUS - CHRIST n'en souffrît quelque partage dans son cœur, & l'exacte pauvreté quelque altération dans sa personne. Il en usoit de même à l'égard de celles qu'on lui envoyoit de nouveau, les abandonnant au Recteur ou les distribuant avec sa permission. Avant que d'avoir pu la lui demander , il lui arriva un jour d'en donner une dans une occasion qui parut pressante à sa charité , mais qui fit peine ensuite à son exactitude , car quelque pensée qu'il eut alors , & qu'il eut raison d'avoir , que sa conduite en cela seroit agréée du Supérieur , il ne laissa pas d'en conserver toute sa vie un vif regret , & afin de n'en perdre jamais la mémoire , il l'écrivit dans ses cahiers en ces termes : *J'ai donné une fois une image sans en avoir auparavant demandé la permission. C'étoit*

toit-là la délicatesse du saint jeune homme en cette matière. Deux images de simple papier , l'une collée à la muraille , l'autre attachée au-dessus de sa table , pour l'avoir toujours devant les yeux en étudiant ; une croix de bois noircie avec de l'ancre sur son oratoire , un chapelet tout pareil à son côté : voilà ce qui faisoit en même temps , & sa dévotion , & ses richesses ; on lui faisoit plaisir de lui donner le papier le plus grossier , encore observoit-il d'y faire peu de marge , & d'y écrire d'un caractère fort menu , regardant ces petites observations , que certains esprits forts traiteront de minucies , comme des devoirs tres-chers & tres-précieux à des ames pénétrées d'amour pour JESUS-CHRIST , & sa sainte pauvreté. On ne néglige rien en effet quand on aime , & quand on n'aime pas , on est fort en danger de passer sur l'essentiel , après s'être accoutumé à se mettre peu en peine de ce qui ne paroît qu'accidentel dans la Religion. Cet amour de la pauvreté s'augmentoît tous les jours en lui par un desir ardent d'imiter toute la perfection de celle du Bienheureux Louis de Gonzague ; c'est en cet esprit qu'ayant un jour accompagné un Jésuite chez le Cardinal Bellarmin , comme on lui demanda au retour , de quelle manière il se seroit comporté , si cette Eminence lui avoit fait quelque présent : *Je ne l'aurois pas reçu ,* répondit-il , *& je suis sûr que ce Religieux Pré-*

*let ne l'auroit pas trouvé mauvais.* Le Cardinal en effet , auquel on raconta depuis sa réponse , lui donna son approbation , ajoutant que c'est ce qu'auroit fait & répondu le Bienheureux Louis.

Il avoit , comme ce jeune Saint , une inclination singulière pour les offices les plus bas , & une sainte adresse pour se les procurer ; servir à la cuisine , écure la vaisselle , balayer la maison . étoient les emplois qu'il briguoit avec plus d'ambition. Envoyé selon la coutume avec quelques autres étudiants pendant la semaine Sainte à Frascati , pour aider aux Offices qui s'y font en ces saints jours , il prit incontinent le balai en main pour tenir nets tous les endroits de la maison , en attendant que ses Compagnons arrivassent. La pluie les ayant surpris en chemin, ils s'y rendirent un peu tard bien mouillés, & fort chargés de boue, Berchmans après les avoir accueillis avec toutes les marques d'une charitable compassion , fit tout ce qu'il put , pour les délasser de la petite fatigue ; il prit secrètement leurs soulers, & les reporta de même en leurs chambres après les avoir nettoyés : mais ses chers freres s'étant aperçus de cet office de charité, ils jugerent , sans balancer , que c'étoit un tour de Berchmans, & ils lui en firent une querelle d'amitié, qu'il reçut en souriant , & en silence, sans l'avouer, & sans en disconvenir, les laissant également édifié, & de son humilité, & de sa charité.

Comme il prenoit un plaisir extrême dans l'exercice de ces deux vertus , il avoit une dévotion singulière à servir à table , cette action lui donnant lieu de les pratiquer l'une & l'autre. Outre les deux jours qui lui étoient marqués pour rendre à ses freres cet office d'inclination , il en avoit encore obtenu deux autres , de sorte que soit par office , ou par les industries que lui suggeroit sa ferveur , on le voyoit presque toujours dans cet exercice dont il s'acquittoit avec une exactitude à laquelle rien n'échappoit , sa modestie n'empêchant nullement qu'il ne pourvût à tout. Il n'y avoit personne à qui la manière de s'acquitter de cet employ ne fit plaisir , le Recteur lui-même en avoit un très-sensible : s'appercevant cependant qu'il en étoit chargé trop souvent , il lui ordonna de se contenter de servir à son tour. Berchmans encore plus soumis qu'il n'étoit fervent , ou pour mieux dire , ne croyant pas qu'il y eût de véritable ferveur sans soumission , reçut l'ordre sans réplique , & l'exécuta sans exception. C'étoit-là sa conduite ordinaire , il n'y avoit point d'œuvre, quelque sainte qu'elle pût être , qu'il n'abandonnât pour obéir. Entre une infinité de preuves de cette religieuse disposition , il en donna souvent une qu'on ne laissa pas d'admirer , toute petite qu'elle étoit. Quand il avoit servi à la première table , il alloit d'ordinaire rendre visite au Très-Saint-Sacrement , en attendant la seconde ; & quoi qu'on la sonnât quelque

fois très-peu de temps après qu'il s'étoit mis à genoux, il se levoit intontinent, préférant, à la douceur qu'il auroit eue d'entretenir Notre-Seigneur, celle d'aller faire sa volonté, qui lui étoit intimée par le son de la cloche. Celui eût été, sans cette considération, une vraie peine de sortir de l'Eglise pour aller au réfectoire; & rien n'étoit capable de lui rendre supportable l'action matérielle qu'il étoit contraint d'y faire, que l'obéissance qu'il exerçoit en la faisant, & le soin qu'il avoit de s'y mortifier. Il ajoûtoit au retranchement de nourriture, dont j'ai déjà parlé, l'usage de diverses pénitences. Il n'y avoit point de semaine qu'il n'y parût tantôt couvert d'une robe déchirée, tantôt dans quelque autre appareil de mortification; mais sur-tout prosterné aux pieds de ses freres pour les baiser, ce qu'il ne faisoit jamais sans une consolation très-sensible. Il ne falloit que le voir dans ce pieux exercice pour en être touché; il ne se contentoit pas de baiser les pieds, il les embrassoit tendrement, il y colloit son visage, & il sembloit qu'il voulût y attacher son cœur. C'est le témoignage qu'en rend Cepary son Recteur, ajoutant qu'il ne pouvoit lui causer plus de joye que de lui accorder cette pratique d'humilité. Il n'en avoit pas moins à recueillir ce qui restoit des tables pour le donner aux pauvres, & l'allégresse paroissoit sur son visage quand il s'acquittoit de pareilles commissions

Celle de nettoyer & d'acommoder les lampes ne lui étoit guères moins cher par la peine qui en est inféparable , & elle lui paroiffoit précieufe par rapport au bienheureux Louïs qui l'avoit exercée avant lui avec tant d'édification dans la même maifon. Berchman, qui s'étoit fait un devoir particulier de piété de marcher fur les traces , l'avoit obtenue comme lui par fes instances , & s'en acquittoit avec la même exactitude. Ce n'étoit pas au refte un emploi auffi aifé qu'on pourroit bien fe le figurer dans le Collége Romain , où les lampes font en fi grand nombre , de les tenir nettes , de les allumer , & de les éteindre , fur-tout dans le grand hiver. L'exact jeune homme ne manqua jamais à rien d'un devoir fi pénible , il les ajuftoit tous les jours avec un foïn merveilleux , fans excepter celles qui font destinées aux divertiffemens de la campagne ; dès le matin avant que de fortir il faifoit une partie de fon ouvrage , & fur le foir quand il étoit de retour , il faifoit la tournée pour achever ce qu'il n'avoit pas pû faire la matinée.

Il ne fe vit jamais ni plus d'ordre , ni plus de propreté dans un office , où l'un & l'autre n'eft pas fi facile à conferver. Le Supérieur l'en voulut tirer lui voyant un jour les mains enflées , & les doigts tout gelés du froid , qui peut être moins long à Rome , n'y eft quelquefois , ni moins aigu , ni moins rude qu'ailleurs : mais Berch-

DE JEAN BERCHMANS. 127  
mans lui fit de si instantes prieres , qu'il ne  
peut se résoudre de lui ôter cette occasion  
de souffrir pour JESUS - CHRIST. La  
bize qui se fit sentir cette année très-vi-  
vement, lui ayant gâté , & presque écaillé  
tout le visage ; qu'avez-vous fait , mon cher  
frere ? lui dit un Pere de mérite , qui le ren-  
contrant , s'imagina qu'il s'étoit ainsi dé-  
figuré le visage par mortification : *Pardonnez-moi mon Reverend Pere* , répondit le dis-  
ciple de JESUS crucifié , *je n'ai nullement  
contribué à me mettre en cet état , & quand j'y  
aurois quelque part , votre Reverence trouve-  
roit-elle mauvais que je portasse sur moi quel-  
ques marques de la mortification de Notre  
Seigneur ?*

Il portoit encore plus au fond de son  
cœur les impressions d'humilité dont ce di-  
vin Sauveur lui inspiroit l'amour. Fondé  
sur ce principe , dont nous avons déjà  
parlé , que reçu par charité dans la Com-  
pagnie , il devoit s'y comporter comme le  
Serviteur de tous , il les regarda toujours  
comme ses maîtres ; & cette humble idée,  
qui ne s'effaça jamais de son esprit , l'en-  
trenoit dans un profond mépris de lui-  
même , & dans une haute considération  
pour tous ses freres. Ce qui ne l'empêcha  
pas de suivre exactement l'usage de la Com-  
pagnie dans les titres qu'il leur donnoit ,  
passant en cela sur ce vain respect humain ,  
qui fait quelque peine aux imparfaits ,

quand il leur faut garder cette proportion ; réglée par l'obéissance avec beaucoup de sagesse. Ainsi il ne donnoit le nom de Pere qu'à ceux qui étoient Prêtres , & il gardoit cette coutume avec une si aimable simplicité de cœur , qu'il ne vint jamais dans l'esprit à personne d'y trouver à redire.

Dans cet esprit de droiture il fuyoit la flatterie qui blesse ordinairement , & la vérité dans celui qui la fait , & l'humilité dans celui qui la reçoit. Quand il arrivoit à quelques-uns d'avoir du succès dans quelque action publique, il n'alloit pas leur prodiguer d'inutiles complimens pour les en féliciter , sur-tout en public ; & sa raison étoit qu'il eût fallu , ou les louer tous , ou se taire à l'égard de certains : les louer tous, disoit il , c'est s'exposer au mensonge : n'en louer que quelques-uns , c'est faire peine aux autres , le silence me met à l'abri de ces deux écueils ; mais en s'éloignant de ceux-ci , il ne donnoit pas dans un autre d'autant plus dangereux , qu'il est capable de ruiner tout-à-fait la charité ; & c'est celui où se jettent certains esprits difficiles & critiques , adoreurs d'ailleurs d'eux-mêmes , qui ne trouvant de bon que ce qu'ils font , ne donnent des éloges qu'à leurs ouvrages. On n'avoit garde d'imaginer rien de pareil dans l'esprit de Berchmans ; on sçavoit parfaitement d'où venoit sa réserve , & il l'assaisoñoit d'un certain sourire si

plein d'agrément, qu'au moment même que sa bouche se faisoit, tout paroïssoit parler en lui, & exprimer sensiblement la part qu'il prenoit à toutes les heureuses aventures de ses freres. C'étoit-là la sage conduite qu'il gardoit à leur égard, toujours animée par la charité. Il me reste ici à marquer celle qu'il observoit entre Dieu, par le constant exercice d'une parfaite dévotion pour remplir tous les devoirs d'un parfait écolier.

La dévotion n'est rien autre chose qu'une constante disposition de l'ame qui la porte avec promptitude à tout ce que Dieu demande d'elle, & à tout ce qui est de son service. On la confond assez souvent avec une certaine tendresse spirituelle qu'on ressent quelquefois dans ses exercices de piété. Berchmans qui distinguoit parfaitement la dévotion d'avec sa sensibilité, content d'aimer son Dieu, ne recherchoit nullement les suavités de son amour. Un Jésuite ne lui paroïssoit pas à plaindre, quand il n'avoit pas ces goûts sensibles; mais son sort lui auroit paru déplorable, s'il avoit manqué de la vraie dévotion. *C'est l'ame d'un Religieux de la Compagnie*, disoit-il souvent avec ardeur; *sans elle, il a beau prêcher, étudier, travailler, il ne fera jamais rien qui soit digne de Dieu; avec elle, n'eût il qu'une habileté médiocre, il fera des merveilles.* Pénétré de ces sentimens il la demandoit continuellement à Dieu, il ne négligeoit rien de tout

ce qui pouvoit l'aider à l'acquérir ; c'étoit sur tout dans ses exercices spirituels qu'il en allumoit le feu sacré , il en entretenoit la flamme par l'aliment des saintes pensées, & il la fortifioit par les rudes exercices de la pénitence. Il prenoit régulièrement trois , ou quatre fois la semaine la discipline jusqu'au sang ; à une espèce de jeûne qui se pratique le Vendredi dans la Compagnie , il ajoûtoit celui du Samedi à l'honneur de la sainte Vierge ; il portoit le cilice la veille des fêtes solennelles , où il se revêtoit d'une haire très-piquante ; il ne tenoit pas à lui qu'il ne fit de plus grandes austérités : mais les Supérieurs ayant plus d'égard à la foiblesse de son corps , qu'à la ferveur de son ame , l'obligeoient de les modérer, jugeant d'ailleurs que sa manière de vie continuée dans un recueillement & dans une application sans relâche , étoit déjà une espèce de mortification plus capable de l'affoiblir, que les plus rigoureuses pénitences. Pour suppléer à celles-ci , dont il avoit une soif extrême , il ne perdoit aucune de celles que la Providence lui envoyoit , & il en faisoit la même estime qu'il auroit faite des plus précieuses Reliques de la Croix de JESUS-CHRIST. Bien éloigné de ceux qui courent après les mortifications qui ne leur sont pas permises, & laissent celles qui leur sont commandées, montrant assez par cette conduite irrégulière qu'ils cherchent moins de morti-

fiert leur propre volonté, que de l'exercer dans leurs mortifications. C'étoit en Berchmans une attention continuelle pour ne laisser échaper aucune occasion de la rompre ; & ce que fait l'amour propre dans les imparfaits pour leur faire chercher continuellement ce qu'il leur plaît, le divin amour le faisoit en lui pour lui faire pratiquer tout ce qui étoit contre ses inclinations. Il étoit ingénieux à se tourmenter lui-même, & au moins à se priver de toutes les commodités de la nature. Soit qu'il fût assis pour lire, ou à genoux pour prier, jamais il ne s'appuyoit, ni sur la table, ni sur l'oratoire ; & il auroit cru faire, ou une lecture peu méritoire, ou une priere moins respectueuse, s'il avoit pris dans l'une & dans l'autre une posture commode. Pour peu qu'on l'épargnât dans une chose, il se dédommageoit dans une autre. Sa poitrine étant trop foible, on l'empêcha de faire la lecture publique dans le vaste réfectoire du College Romain. Il regarda l'indulgence qu'eurent en cela les Supérieurs, comme une vraie perte pour lui ; & afin de la remplacer, il obtint d'eux d'aller à certaines heures lire quelques pages d'un bon livre aux infirmes : en quoi il trouvoit deux avantages ; l'un d'ajouter cette lecture de surrogation à celle qu'il faisoit déjà par devoir ; l'autre d'exercer la charité envers ses freres malades. C'étoit là la plus douce récréation ;

quand il l'avoit obtenüe ; il ne se mettoit guères en peine d'en prendre d'autre , il se passoit de celle qu'il est permis de faire à la fin de la premiere , quand on a été occupé à servir à table ; c'est une demi - heure qu'il ménageoit pour la lecture spirituelle. Il y employoit une heure entiere en la maison de campagne , il en faisoit de même à Frascati dans les grandes vacations , dont il auroit trouvé les divertissemens ennuyeux, s'il n'en avoit partagé le temps entre les entretiens qu'il avoit avec ses freres, & ceux qu'il avoit avec Dieu. Il s'y établissoit alors un petit désert, d'où il sortoit de temps en temps pour se recréer avec les créatures selon l'ordre de l'obéissance , & où il renetroit de même pour converser avec le Créateur , sanctifiant ainsi les jours de la recreation par cette alternative dont la piété avoit la meilleure part.

Quelque soin qu'il eût de les passer dans la dévotion , ils lui paroissoient cependant trop naturels pour oser y recevoir l'auteur de la grace ; & quelque raison particulière qu'il eût eüe de s'en approcher alors, il n'auroit pas cru le pouvoir faire avec le recueillement que demande une action si sainte , n'ayant pas la matinée entiere pour en tirer tout le profit. S'il arrivoit de temps en temps qu'on la lui accordât pour contenter sa dévotion , ses chers Compagnons n'avoient garde d'en troubler le calme ; ils le laissoient

jouir à loisir des délices qu'il prenoit avec son bien aimé, contents qu'il leur donnât quelque part dans la ferveur de sa priere. Comme il la leur donnoit avec plaisir, ils en faisoient de même à son égard en pareille occasion, & dans cette charitable alliance, que saintBasilé appelle un commerce de piété, il les supplioit de lui obtenir de Notre-Seigneur la grace de profiter dans la science des Saints; & de croître aussi en santé, & en doctrine, s'il étoit de la plus grande gloire de Dieu. C'étoit la différence qu'il mettoit entre la première de ces faveurs & les deux autres, desirant absolument celle-là, & celle-ci seulement, supposé qu'il en dût faire un saint usage, & les employer uniquement au bien des âmes, & à la gloire du Créateur.

C'est ainsi que le pur intérêt de Dieu touchoit son cœur. Mort à tout autre chose; tel que doit être un vrai fidelle, selon saintPaul, il menoit une vie cachée en Dieu avec JESUS-CHRIST, occupé intérieurement de ses mystères, & toujours disposé à contempler ses grandeurs. Ce n'est pas que l'humble jeune homme affectât des manières extraordinaires d'oraison, & s'estimant peu digne d'être admis au baiser de la bouche, il le tenoit rempant au pied du thrône de la souveraine Majesté. Vrai enfant de saint Ignace, il s'adonna diligemment aux manières de prier dont ce grand maître de la vie spirituelle a

trace de si excellentes regles , il les étudia toutes , il en garda jusques aux plus petites, sans jamais y manquer ; & Notre - Seigneur , comme il arrive d'ordinaire , l'éleva à un degré d'oraison très-sublime , pour le recompenser de sa fidélité. Elle ne pouvoit être plus grande ; il préparoit tous les soirs la méditation du matin , il en prévoyoit le sujet , les points , & les principales affections ; il les repassoit en sa mémoire avant que de s'endormir , & il les reprenoit de même à son réveil. Dès qu'il étoit levé , il se jettoit à terre pour faire hommage au Créateur , & lui offrir ses très-humbles actions de grâces ; il faisoit ce premier exercice prosterné devant cette pauvre Croix , dont j'ai fait la peinture en traitant de sa pauvreté ; il la baisoit tendrement , & il y adoroit amoureusement le Dieu de bonté , à la Passion duquel il étoit si sensible ; il lui témoignoit son amour par des soupirs enflammés , qu'il laissoit éclater quand ses Compagnons de chambre étoient sortis. Surpris un jour dans ces transports de dévotion par un de ses freres, qui étoit demeuré, sans qu'il s'en apperçût , il se tut d'abord qu'il le sentit présent , & confus que quelqu'autre que Dieu eût été témoin de ses ardeurs, il résolut bien d'être plus sur ses gardes à l'avenir , pour ne rien découvrir au dehors de ce que Dieu daignoit operer en son ame. Ce n'est pas qu'il en fût toujours le maître,

il lui arrivoit assez souvent, en priant avec les autres, de ne pouvoir cacher le feu sacré dont il étoit embrasé, il ne lui étoit pas possible d'empêcher qu'il n'éclarât, tantôt par ses soupirs, tantôt par certaines paroles vives & enflammées qui trahissoient le secret de son cœur. Ces marques extérieures de la violence de son amour; loin de troubler ceux qui prioient avec lui; les rappelloient à un recueillement plus profond, & comme si la charité de leur saint frere leur fût devenue commune, ils avoient que quelque froids & arides qu'il fussent auparavant, ils se sentoient alors animés d'une ferveur extraordinaire, & tout pénétrés d'une sainte onction. A la fin de l'oraison dont il avoit peine de s'arracher, il se levoit en baisant plusieurs fois une image de la sainte Vierge, tenant son divin Enfant entre ses bras, pour marquer le desir qu'il avoit, en terminant sa priere, de laisser son cœur aux pieds de JESUS, & de MARIE. Il n'est pas étonnant qu'il y fût ainsi affectionné, il recevoit une abondance de graces, & de consolations toujours plus grande, à mesure qu'il étoit plus près de sa fin; car huit mois avant sa mort un Samedi dix-huitième de Décembre de l'année. 1620, *Ce fut, dit-il lui-même; comme un fleuve de paix; mais de la plus délicieuse paix que Notre Seigneur fit couler dans mon ame. La douceur s'en fit sentir à toutes les person-*

nes de la maison qui eurent le bonheur de lui parler, & il n'en est point qui n'ait rendu ce témoignage, que les paroles du Serviteur de Dieu, portèrent alors plus que jamais dans leurs cœurs le sentiment de la plus tendre dévotion.

Quelques fréquentes que fussent ces douceurs sensibles qui se répandoient dans son ame, elles n'y couloient pas cependant si constamment, que la source n'en parût quelquefois tarie. Il souffroit de temps en temps d'insupportables sécheresses, qui l'obligeoient de s'écrier avec David: *Rendez-moi, Seigneur, la joye de votre grâce salutaire..... Faites luire dans mon ame un rayon de votre lumière qui en dissipe le nuage.* Il supportoit ces dures privations avec une résignation parfaite; & quoiqu'il fût accoutumé, cet heureux Enfant de la grace, à sucer le lait des divines mamelles, & qu'il ne pût par conséquent s'en voir sevré qu'avec douleur, sa ferveur égale à son abandon, étoit toujours la même. Fidelle à Dieu dans ces pénibles dispositions, il couroit aussi vite dans les voyes de la sainteté, lorsque la Providence y semoit des épines, que quand elle y faisoit germer des fleurs; & malgré les ténèbres que cette espèce d'absence du Soleil de justice causoit dans son ame, il y entretenoit un calme aussi profond que s'il eût joui de ses plus douces clartés.

Cette

Cette obscurité ne duroit pas long-temps , l'invisible se faisoit bien-tôt revoir à cette ame pure. Cet heureux retour arrivoit d'ordinaire aux jours de ses retraites ; mais sur-tout en celle qui se fait chaque année quand on finit les Classes. Car le Saint Esprit le trouvant alors desoccupé de toute autre étude que de la science des Saints , se communiquoit à lui avec une telle profusion de lumières , qu'il paroïssoit presque lui ouvrir déjà le bienheureux séjour , où la vérité se montre à découvert , développée de ses ombres , & environnée de ses charmes. Dans le temps de cette abondance spirituelle , il faisoit provision , comme il le disoit lui-même , de tout ce qui lui seroit nécessaire au jour de la stérilité , & il se mettoit en état , graces aux libéralités du Seigneur , de ne manquer de rien pendant tout le cours de l'année.

Ce qui aidoit admirablement à soutenir sa dévotion , étoit celle qu'il avoit au Très-Saint-Sacrement de l'Autel ; on a déjà remarqué qu'il faisoit la cour à son Roi en courtisan fidelle , avec toute l'assiduité qui lui étoit permise ; son ordinaire étoit de se rendre auprès de lui six ou sept fois le jour , sans compter les visites extraordinaires qu'il lui faisoit de temps en temps tout à loisir ; sur-tout dans le temps des divertissemens publics , auxquels ce rendre favori se déroboit , pour aller faire

en secret sa récréation spirituelle avec l'ami de son cœur. Le plus doux plaisir qu'il goûtoit au monde, étoit celui de la table Eucharistique, & son desir le plus ardent, étoit de s'en approcher souvent; il avoit pour la manne céleste, qu'on y reçoit, un appetit qu'on ne peut exprimer. Ce festin délicieux produisoit en lui des effets très sensibles, il s'y trouvoit rassasié d'une maniere ineffable, & il en sortoit avec une vigueur extraordinaire. Il lui arrivoit à l'égard de cette nourriture spirituelle à peu près ce qu'on expérimente à l'égard de celle du corps, dont l'appetit naturel retourne quand on a été quelque-temps sans la prendre. A mesure que le jour de la communion passée s'éloignoit, il sentoit renaître sa faim, & ce n'étoit que la communion suivante qui étoit capable de l'appaiser; s'il voyoit quelque fête tomber le Dimanche. *Ah ! mes freres, s'écrioit-il en poussant un grand soupir; quelle perte nous faisons ? C'est une communion dont nous allons être privés.* Il cherchoit tous les moyens d'en obtenir une autre; ce qu'il ne manquoit jamais de faire, si quelque fête de devotion se rencontroit dedans la semaine; car le Supérieur alors ne pouvoit refuser de le contenter, & de remplir le vuide qu'avoit souffert sa devotion. Quand il jouïssoit de la présence de son Sauveur, il y étoit si

attaché , qu'on ne pouvoit l'en retirer ; c'étoit lui faire violence que d'abrèger le temps de son action de grace , & il avoit la même peine à la finir , que souffre un enfant qu'on arrache de la mamelle qu'il n'a pas encore succée. Il n'en avoit guères moins toutes les fois qu'étant entré dans l'Eglise , il lui en falloit sortir ; son Compagnon étoit obligé de l'avertir plusieurs fois pour le réveiller de cette espèce de sommeil mystique , qui lui faisoit prendre toute autre pensée que celle de son bien aimé.

Il n'étoit pas possible qu'étant si possédé de l'amour de JESUS-CHRIST , il n'aimât sa sainte Mere avec une ardeur extrême ; il en avoit succé la dévotion avec le lait , & il s'étoit dès-lors tout-à-fait dévoué à son service. Pour avoir plus de liberté de parler d'elle dans les conversations , il faisoit une profession ouverte de lui appartenir. *Oùi , je suis à elle ,* disoit-il avec l'affection la plus vive , *& j'y serai jusqu'au dernier soupir de ma vie ;* & s'adressant amoureusement à cette auguste Princesse : *Vous êtes ma chere Patrone ,* lui disoit-il , *la Patrone de mon ame , de mes études , de mon salut , & de ma perfection ; je me repose de tout sur votre bonté maternelle , & je m'y repose avec une confiance d'enfant.* Il s'adressoit à elle au commencement de ses actions , & comme la récréation est une des plus dangereuses , avant que de s'y

engager, il alloit toujours la lui recommander dans la chapelle. Enlevé un jour, si j'ose ainsi parler, par trois ou quatre de ses freres, jaloux de le posseder au temps de la conversation, dès qu'il s'apperçut qu'il ne s'étoit pas encore acquitté de sa sainte pratique, il interrompit le discours déjà commencé, en les suppliant d'agréeer qu'il allât rendre ses devoirs ordinaires à sa chere maîtresse; on y consentit de bon cœur, il y alla, & après avoir accompli sa dévotion, étant de retour il prit de là occasion de publier les louanges de celle qu'il venoit d'honorer dans la chapelle. C'est-là qu'il récitoit le saint Rosaire, & les autres prieres, qui étoient comme autant de fleurs, dont il composoit le bouquet spirituel qu'il avoit coutume de lui offrir en toutes ses fêtes. Le chapelet, qu'il récitoit tous les jours, lui sembloit une heureuse chaîne qui l'attachoit à la Reine des Anges; de jour il le portoit à la ceinture, de nuit autour de son bras. Il le mettoit à son cou la dernière année de sa vie. Dans le même temps il s'avisa d'une dévotion qui charma le Cardinal Bellarmine. Le Serviteur de Marie, zélé, s'il en fût jamais, pour la gloire de la Conception immaculée, ne se contenta pas de croire & d'honorer au fond de son cœur ce rare principe, dont il ne doutoit pas que Dieu ne l'eût gratifiée; mais il fit un

voeu exprès , que s'il étoit jamais capable d'écrire , il en feroit le sujet du premier ouvrage qu'il donneroit au public ; & en attendant qu'il eût acquis assez de capacité pour cela , il s'engagea d'en défendre la vérité de tout son possible : Voici les termes de son engagement , tels qu'ils sont dans l'écrit qu'il a laissé de sa main , & qu'il mit alors en celle de la sainte Vierge : *Sainte Marie , Mere de Dieu , en présence de votre très-cher Fils , que je crois être réellement au Très-Saint-Sacrement de l'Autel , je promets , & à lui , & à vous , de tenir , & de défendre , toute ma vie , la vérité de votre immaculée Conception. Agréez cette promesse de Jean Berchmans très-indigne enfant de la Compagnie de JESUS.* Au récit qu'on en fit au sçavant & pieux Cardinal , il s'écria tout attendri : *O le cher enfant de Marie ! ô l'engagement digne de la Mere , & de l'Enfant ! Il n'y a qu'elle qui puisse lui avoir inspiré ce noble dessein , elle a voulu , sans doute , avoir encore ce Saint jeune homme de son côté , & ajouter son témoignage à celui que tant d'illustres personnages ont rendu à son immaculée Conception.* Berchmans ne perdoit aucune occasion d'honneur envers cette sainte Mere. Quand il alloit à Frascati prendre , avec les autres étudiants , l'air de la campagne pendant huit jours , selon la coûtume , à la fin de l'année , il paroissoit n'y aller que pour faire

une espèce de solemnelle octave en l'honneur de la sainte Vierge , & pour y graver son amour plus profondément dans le cœur de ses freres. Il n'étoit pas plutôt sorti de Rome , qu'ayant dit avec eux l'itineraire , il récitoit de même l'office de Notre-Dame , à quoi il ne manquoit aucun jour ; & les éloges qu'il y trouvoit , tirés de l'Écriture & des Peres , étoient une ample maniere d'entretiens à ces zélés Serviteurs sur les excellences & les grandeurs de leur divine Maîtresse,

Berchmans ne tarissoit jamais dans un sujet qui avoit pour lui tant de charmes , & quand la mémoire des autres sembloit épuisée , l'amour fournissoit encore à la sienne tant de choses rares , qu'on eût dit , à voir son abondance , qu'il avoit tout lu , & qu'il n'avoit rien oublié de ce qui regarde le culte , & les loüanges de la Mere de Dieu. Le terme le plus ordinaire de la promenade étoit l'Eglise de Notre - Dame de Grotta Ferrara , pour laquelle il avoit une vénération singulière ; premièrement par rapport à la sainte Vierge qu'il honoroit dans ce lieu Saint , bâti miraculeusement par saint Nil , & puis par rapport à ce Saint lui-même , qui en fut le Fondateur avec saint Barthelemi son Compagnon , & qui y est pour cela reveré avec lui dans la chapelle des Farneses. J'obmets mille autres pratiques de dé-

votion dont il s'acquittoit avec une constante fidélité ; principalement le Samedi, qui lui étoit très-cher, parce qu'il est consacré à cette Reine des Anges ; ce jour-là même étant d'ailleurs celui de sa naissance, & de son entrée en la Compagnie, comme il devoit être dans la suite celui de son enterrement. C'étoit particulièrement en ce saint jour qu'il répétoit cette belle parole qui lui étoit si familière : *je veux aimer Marie, & je n'aurai jamais de repos que je n'obtienne de Notre-Seigneur un rendre amour envers sa Mere.* Quand il étoit question de demander quelque grace importante à cette grande Protectrice, sa coutume étoit de l'écrire sur un papier, avec promesse de réciter quelques prieres, ou de pratiquer en son honneur quelque mortification, d'attacher ensuite son écrit à quelques-unes de ses images, & de lui recommander ainsi le succès de son affaire. La Mere de Dieu paroissoit agréer la simplicité de cœur, & la confiance de son Serviteur, lui accordant d'ordinaire ce qu'il lui demandoit d'une maniere si filiale & si franche.

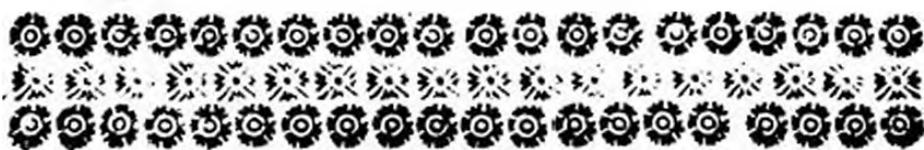
Il ne se contentoit pas de l'aimer elle-même ; il aimoit encore les personnes qui avoient du rapport à elle ; sainte Anne sa bienheureuse mere, & saint Joseph son saint Epoux étoient de ce nombre ; mais sur-tout celui-ci, non-seulement par-

parce qu'il étoit le chef de la sainte Famille, le tuteur, & le gardien du Verbe incarné ; mais parce qu'il le regardoit comme un parfait modèle de la vie cachée, laquelle avoit pour lui tant d'attraits. Tout cela l'affectionnoit à ce saint Patriarche, dont il avoit recueilli, dans les livres qui traitent de lui, les singulières faveurs qu'il avoit reçues du Ciel, & les diverses merveilles opérées par son intercession. Il assuroit de sa part qu'elle ne lui avoit jamais manqué depuis qu'il l'avoit pris pour son Avocat, & qu'il ne lui étoit jamais arrivé de rien demander en son nom, qu'il ne l'eût obtenu. Il n'avoit pas une dévotion moins tendre envers son Ange - Gardien. Saint Jean l'Evangeliste étoit aussi un de ses Patrons. Il honoroit saint Ignace, & saint Xavier comme les Peres de son ame. Il aimoit singulièrement le Bienheureux Louis de Gonzague, & le Bienheureux Stanislas comme ses saints freres. Mais il avoit pour celui là une inclination toute particulière par un esprit de reconnoissance, & comme il croyoit lui être rédevable de sa vocation par la lecture qu'il avoit faite autrefois de sa vie, il se persuadoit que c'étoit par l'imitation de ses vertus, & par la confiance en son crédit, qu'il devoit acquérir la sainteté. Il alloit très-souvent lui demander la participation de son esprit dans la chapelle où l'on a mis le  
dépôt

le dépôt sacré de son corps. Il avoit toujours à la bouche les éloges de ce jeune Saint, & dans le cœur le desir de lui devenir semblable. Il y réussit si parfaitement que le Bienheureux Louïs n'eût jamais de copie plus fidelle que Jean Berchmans. C'étoit la pensée qu'on avoit communément à Rome, & sur-tout celle des Jésuites qui avoient connu l'un & l'autre. En effet un Pere des plus distingués en témoigna son sentiment dans une célèbre occasion ; ce fut le jour de la translation du corps du Bienheureux Louïs qu'accompagnant, en la solemnelle procession qui se faisoit, le Pere Theodore Busée assistant d'Allemagne, & voyant passer Berchmans, voilà, lui dit-il, la véritable image de Louïs de Gonzague. Quelques mois après cette solennité, Berchmans entra dans la dernière année de sa vie. Il la passa comme les précédentes dans l'exercice de toutes les vertus, mais sur-tout de la charité, comme de la plus éminente, & à laquelle seule il appartient de mettre le comble à toutes les autres. Il ne parloit que de la charité, il en fit constamment le sujet de son examen particulier ; on ne lit presque en toutes les pages qu'il écrivit alors que ces deux mots : *Charitas, Charitas*. Telle étoit la situation où se trouvoit le serviteur de Dieu quand il plut à la divine Provi-

dence de le retirer de ce monde , où elle l'avoit assez montré aux personnes de son âge & de son état , pour en faire leur modelle. On a vû dans les deux premiers livres de cette histoire , ce que les Novices & les Etudiants de la Compagnie doivent pratiquer pour bien vivre ; on va voir dans la troisième ce que les uns & les autres doivent faire pour bien mourir.

*Fin du deuxième Livre*



# LA VIE

DE

JEAN BERCHMANS;

DE LA COMPAGNIE

DE JESUS.

*LIVRE TROISIÈME.*

**L**A disposition des justes est bien différente de celle des pecheurs à l'égard de la mort. Ceux-ci qu'elle prive des biens présents sans leur promettre les futurs, quand même ils en sont éloignés, ne la regardent qu'avec chagrin, & quand ils en approchent, ils ne la voyent qu'avec des frayeurs qui dégèrent en desespoir. Mais les Saints l'attendent avec tranquillité, & la reçoivent avec joye, parce qu'elle est le commencement de leur félicité, en même temps qu'elle est la fin de leurs miseres. C'est dans cette pensée que saint Bernard faisant le portrait d'un fidelle, il l'acheve en ces deux traits: *Il vit, dit-il, avec patience, & il meurt avec*

*plaisir*. La patience le soutient pendant la vie , qui se séparant d'un Dieu qu'il aime , ne peut avoir que du desagrément pour lui ; il est comblé de joye à la mort , qui ne peut avoir pour lui que des douceurs , l'unissant à celui qui fait tout son bonheur , & lui en donnant pour toujours la jouissance. Jamais cette peinture du juste ne s'est trouvée plus véritable que dans la personne du saint jeune homme dont j'écris l'histoire. Il est certain que rien ne l'attachoit ici bas , & que tout son trésor étant dans le Ciel , il devoit avoir plus de peine à vivre qu'à mourir. Mais quelque raison qu'il eût de souhaiter plutôt la mort que la vie , il attendoit l'une , & supportoit l'autre avec une égale tranquillité , tout prêt de demeurer , tout prêt de partir quand il plairoit à Dieu , dont la volonté regloit tous ses desirs. C'étoit là le fond de son état , comme il s'en expliqua conversant avec un Pere fort spirituel , auquel il s'ouvrit avec confiance. Vous êtes jeune , lui disoit ce Pere , vous avez , selon toutes les apparences , encore bien des années devant les mains ; mais s'il plaisoit à Dieu d'en arrêter le cours , & de les finir bien tôt , que diriez-vous ? Je dirois qu'il a bien de la bonté pour moi , répondit Berchmans , d'abrèger ainsi le temps de mon exil , & de m'approcher de la Patrie. Quoi , lui dit un autre qui étoit de la conversation , & qui étant de son âge , ne se sentoit peut-être pas

DE JEAN BERCHMANS. 149  
comme lui tant d'indifférence pour la vie ,  
quoi mourir si jeune ! Qu'importe de mou-  
rir jeune ou vieux , repartit le saint jeune  
homme , pourvû qu'en mourant nous fas-  
sions la volonté de Dieu ? Ne seroit-ce pas  
même , ô mon cher , un bonheur singulier  
pour nous de sortir bien-tôt du monde ,  
où l'on risque toujours d'offenser un Dieu  
qu'on aime , pour aller dans l'heureux sé-  
jour , où l'on est assuré de ne lui déplaire ja-  
mais. Cela est charmant , continua le fidel-  
le ami , ce que vous dites des avantages de  
mourir jeune est bien consolant : mais  
pour avoir cette consolation , il faut  
l'avoir méritée par une vie bien fervente ;  
& qui peut s'en flatter ? Personne , dit le Ser-  
viteur de Dieu , il faut de notre part travail-  
ler avec courage , & tout attendre d'un  
Dieu bon & fidelle , qui nous soutient par sa  
grace , & qui nous couronne par sa miseri-  
corde ; j'ai confiance en l'une pour bien  
vivre , & en l'autre pour bien mourir. Mais  
enfin , lui dit celui-là en le pressant toujours  
davantage , s'il falloit partir , seriez vous  
près pour ce grand voyage ? A la verité si  
cela dépendoit de mon choix , je serois bien  
aise de m'y préparer par les exercices de  
saint Ignace : mais si le Seigneur en déter-  
minoit autrement , je suis tout près de faire  
sa sainte volonté , & si au moment que je  
vous parle , il me redemandoit mon ame ,  
je la lui remettrois tres-volontiers entre les

ains. Ce fut là la réponse de l'imitateur de l'Agneau toujours disposé à son service. Il en fit une autre dont le célèbre Stada fut touché, & édifié tout ensemble. Ce Jesuite si connu par son histoire des guerres de Flandre étoit alors à Rome, il y avoit pris notre jeune Flamand pour Compagnon, allant rendre ses devoirs à Notre-Dame dans son Eglise de Sainte Marie Majeure ; & comme il le vit tout occupé des pensées de la mort, il lui fit remarquer à cette occasion le bonheur des Religieux, dont la plupart meurent tranquilles & contents ; & pour parler de ceux de la Compagnie, lui dit le Pere, j'en ai vû plusieurs, & même dans le Collège Romain, mourir dans les sentiments d'une très-douce confiance. Ah ! que ne puis-je mourir comme eux de la mort des justes : Vous avez droit, mon Reverend Pere, repartit incontinent Berchmans, de desirer la mort des Saints, en ayant déjà depuis long temps mené la vie : pour moi qui n'ai pas encore le même avantage, il faut que je commence par desirer de vivre comme les justes pour souhaiter ensuite de mourir comme eux. Strada receut, comme un avis venu du Ciel, la réponse de Berchmans, & au travers des expressions honnetes dont il avoit usé, il entrevit une solide verité qui lui frappa l'esprit, & qui lui demeura toujours au cœur. Il admira l'innocence, & la candeur de celui dont

Dieu se servoit pour lui inspirer les pensées d'une plus haute sainteté ; & il parut bien par les effets que Berchmans ne lui avoit pas parlé comme un homme de la terre.

En verité il n'y étoit plus que de corps, son cœur étoit déjà où étoient ses desirs, & tous ses desirs étoient au Ciel, où JESUS-CHRIST son amour est assis à la droite de son pere. Il souhaitoit avec saint Paul, si passionnément d'y être uni, qu'il ne faisoit plus que languir ici bas. Le Seigneur eut pitié de l'état violent où le réduisoient ces saints transports. Il exauça ses vœux, & lui fit entendre au fond du cœur qu'il avoit dessein de l'appeler bien-tôt à lui ; ce fut le dernier jour de Juillet, auquel on fait la fête de saint Ignace Fondateur de la Compagnie ; dans la distribution des Sentences qui s'y faisoit à l'ordinaire pour le mois suivant, celle-ci échût à Berchmans : *Prenez garde, veillez & priez, car vous ignorez le temps de la venue du Seigneur.* Cette parole tirée du chapitre troisième de l'Evangile de saint Marc le frappa, il la receut comme un avertissement que le saint Esprit lui donnoit de son trépas prochain. Dès qu'il fut sorti de l'assemblée, il se hâta d'en porter la nouvelle au Pere François Picolomine son cher maître, il en fit part à ses Compagnons, le bruit s'en répandit.

dans le Collège Romain , & il y fit des impressions différentes ; les uns regardant cette parole du saint jeune homme , moins comme une véritable prédiction , que comme une expression de son desir ; les autres apprehendants qu'elle ne fût que trop vraie. Le temps en fit bien-tôt voir la vérité ; car cinq jours s'étoient à peine écoulés qu'il tomba malade en celui où l'on célèbre la fête de Notre Dame aux Neiges. Ainsi le premier avis qu'il eût de sa mort semble lui avoir été donné par saint Ignace son Pere , & le deuxième par Notre-Dame son incomparable mere.

Ce ne fut d'abord qu'une espèce de flux qu'il négligea , comme il avoit fait souvent beaucoup d'autres incommodités. Il en craignit si peu les suites , que ce jour-là même étant celui de la récréation commune il ne laissa pas d'aller à la maison de campagne avec les autres. Le plaisir qu'il y eut de s'entretenir avec eux de choses spirituelles lui fit presque oublier son indisposition ; & toute l'idée s'en effaça de son esprit dès qu'il eut joint à la sortie de table le Pere Octave Lorenzini, qui ajoutoit à une extraordinaire piété une parfaite connoissance de l'histoire de la Compagnie ; il passa une heure entière avec lui , & cette heure ne lui parut qu'un moment , l'ayant employée avec une merveilleuse satisfaction de son ame à lui faire

diverses questions sur la naissance & le progrès de la Compagnie, sur la vie des premiers Jésuites, qui lui ont fait tant d'honneur, & sur le zèle de ces fervens Missionnaires qui avoient déjà porté le nom de JESUS-CHRIST jusques aux extrémités de la terre. Ce que lui en disoit ce Pere également habile & pieux, le remplissoit de joye, & répandoit dans son cœur une sainte fonction qui lui dura tout le jour. Le lendemain il eut ordre d'aller avec un jeune homme de son âge aux disputes de Philosophie qui se devoient faire au Collège des Grecs. Un certain Docteur qu'on avoit invité pour les ouvrir ayant manqué de s'y trouver, Berchmans fut si fort pressé par la Compagnie de prendre sa place, que quelque effort qu'il fit pour s'en excuser, tous les vœux de l'assemblée forcerent sa modestie, & l'obligèrent malgré lui d'argumenter le premier. Il le fit avec tant de grace & de modestie, que tous les assistans charmés de le voir, & de l'entendre, le laisserent parler une heure entière sans l'interrompre. Il ne faut pas douter, quelque modéré que fût son feu, que cette action ne l'échauffa; ayant été sur-tout obligé, pour se rendre de bonne heure au lieu de la dispute, de sortir de la maison pendant les plus grandes chaleurs du jour. Quoi qu'il en soit il passa très-mal la nuit sui-

vante, & la fièvre s'étant jointe à son flux, il ne reposa point du tout. Il eut cependant le courage de se lever à l'ordinaire, de s'acquiescer de tous ses exercices, & de passer encore le reste de la matinée sans rien dire de son mal. Il apprehendoit d'en perdre le mérite en le découvrant avant qu'il y fût contraint par la nécessité, & elle ne lui paroissoit pas assez pressante. C'est la coutume des Serviteurs de JESUS crucifié de cacher leurs croix autant qu'ils peuvent; de peur que les soulagemens, & la compassion qu'on s'attire, en les exposant, ne leur enleve l'honneur & le plaisir de les porter. Le fervent malade eut beau, conformément à de si heroïques sentimens, se roidir contre les besoins de la nature, il les sentit enfin dans un état qui ne lui permit plus de les dissimuler, de peur, je ne dis pas, de risquer sa vie qu'il ne se mettoit guères en peine de conserver; mais de manquer à l'obéissance qui lui étoit plus chère que la vie même, en violant la regle qui ordonne d'avertir celui qui est chargé par office du soin de la santé, quand on la sent dans le danger de s'altérer notablement. Cette considération le fit résoudre sur le midy d'aller au Pere Recteur pour luy dire franchement son mal. Il n'eut pas besoin de parler pour le faire connoître; le Supérieur le vit d'abord sur son visage passé, & défait, & lui donna ordre de s'en

aller promptement à l'infirmierie. L'enfant d'obéissance sans réplique après une profonde révérence y va tout droit en esprit de soumission, sans se donner le temps d'aller un moment à sa chambre, se présente à l'infirmier, lui rend compte en peu de paroles de son incommodité, & pour obéir se met au lit, comme un autre Isaac sur son bucher, résolu d'y finir son sacrifice, si le Seigneur en ordonnoit ainsi. Je marque ici le détail de la maladie qui nous enleva ce saint Religieux, dans la pensée, qu'en obmettant les moindres circonstances, je déroberois autant de traits au tableau, que je prétends donner à la jeunesse de la Compagnie, sur lequel elle se puisse former dans le temps de la maladie, aussi bien que dans celui de la santé.

Ce fut le Samedi après-midi que Berchmans s'allita dans un calme profond, qu'entretenoit en lui sa résignation parfaite aux volontés du Seigneur. C'est le sentiment qu'il marqua à l'infirmier, des qu'il fut entre ses mains. Celui-ci lui disant : *Hé bien, que ferons-nous, mon frere Berchmans ? Vous ferez ce qu'il vous plaira*, lui repondit-il, & pour moi, je ferai tout ce qu'il plaira à Nostre Seigneur ; je suis entre ses mains & entre les vostres, & en estat de lui obéir, & de vous obéir à vous même comme à sa propre personne. Il s'expliquoit ainsi quand son maître parut ; c'est celui dont nous avons

déjà parlé, plus habile encore en la Philosophie de JESUS-CHRIST, qu'en celle d'ARISTOTE, qui avoit un talent particulier d'inspirer l'une, en enseignant l'autre, entre les mains duquel Betchmans avoit eu le bonheur de tomber à la sortie de son noviciat, & avec qui le saint Esprit lui avoit fait prendre des liaisons étroites : *Je vous l'avois bien dit, mon cher Pere*, commença l'Ecolier, *qu'il y avoit du dessein de la Providence dans la Sentence que je reçus ces jours passés; ce n'étoit pas en vain qu'elle m'avertissoit de prier & de veiller dans l'attente du Seigneur.* Piccolomini se sentit le cœur serré à ces paroles, & se retira sans lui rien dire autre chose, sinon qu'il alloit prier pour sa guérison. Le disciple de sa part ne pria que pour l'accomplissement de la volonté de Dieu sur lui & il s'entretint dans cette disposition pendant la nuit, qu'il passa toute entière sans fermer l'œil.

Il fut confirmé dans cet état d'abandon par la grace de la Communion, que le Recteur du Collège, l'ayant visité dès le matin, ne put refuser à sa dévotion : mais il ne lui accorda pas celle de se lever, & de se prosterner en terre pour recevoir Nôtre-Seigneur avec plus de respect. On lui permit seulement de se tenir à genoux sur son lit. il parut en cette posture plein d'une humble confusion de recevoir, comme il le pensoit, avec si peu de bienveillance,

un si grand hôte ; & il tâcha de réparer , ce qui lui sembloit irrévérence extérieure , par les anéantissements & les hommages intérieurs les plus profonds. Il entra après cette action dans un recueillement qui ne fut interrompu que par la venue du Medecin. Celui-ci le trouva un peu mieux , soit que l'accès fût diminué de lui-même , soit que la présence du Medecin spirituel en eût suspendu la violence. Il le laissa dans une tranquillité qui lui dura tout le jour ; pendant lequel l'infirmierie ne desemplit pas d'amis fidelles , qui venoient offrir au malade leurs offices de charité. Il répondoit de sa part à leur amitié par les témoignages de la plus sensible reconnoissance , plus attentif à ne leur causer aucune incommodité , qu'à soulager la sienne. Il en regardoit les suites telles que sont les remedes qu'on est obligé de faire , comme d'heureuses nécessités de se mortifier. Il prenoit les plus amers breuvages , comme de précieuses gouttes du calice de JESUS-CHRIST , sans en témoigner la moindre peine. C'est ainsi qu'il prit la medecine qui lui fut ordonné le Lundy ; avant que de la prendre il la fit bénir par un Pere qui estoit present , il le pria ensuite de faire l'action de graces comme après le repas le plus délicieux. Ce médicament ne fut guères utile qu'à son ame ; il ne s'en trouva pas le corps plus soulagé ; & son accès étant revenu à l'ordinaire , il

eut recours au remede spirituel, dont il avoit déjà éprouvé la vertu. C'étoit la veille de saint Laurent sur le soir, il demanda à son infirmier s'il ne pouvoit pas espérer de communier le lendemain: celui-ci lui ayant répondu que la coûtume du Collége n'étoit pas d'apporter sans nécessité, la communion aux malades qui gardoient le lit, sinon le Dimanche; qu'il l'obtiendrait cependant aisément s'il la demandoit. *Non, non,* répondit incontinent l'humble Berchmans, *point de grace particulière, j'en suis indigne, c'est beaucoup pour moi d'avoir part à celles qui sont communes, je n'en desire point d'autre,*

Cette réponse édifia ceux qui l'entendirent, & comme elle augmenta l'estime extraordinaire qu'on avoit déjà de lui, elle redoubla de même l'apprehension qu'on avoit de le perdre. Elle avoit été jusques là assez legere, par rapport à son mal qui n'avoit pas encore paru fort considerable, Mais elle commença de devenir beaucoup plus grande par l'extrême foiblesse où il se trouva tout le Mardi, pendant lequel on fut obligé de lui donner de temps en temps des cordiaux pour l'empêcher de tomber en défaillance. Sur le soir tous les autres s'étant retirés, le Recteur qui s'apperçut du risque, en prit occasion de lui dire en bon Pere: S'il plaisoit à Nostre-Seigneur de vous appeller à lui, mon cher frere, y auroit-il quelque chose qui vous donnât de

la crainte, ou qui vous fit de la peine avant que d'y aller ? Rien du tout, repartit Berchmans plein de confiance, j'ai à faire à un Dieu trop bon pour appréhender sa présence. Mais si quelque chose étoit capable de me donner quelque inquiétude avant que de mourir, c'est que la Province de Flandre nous voyant morts, mon Compagnon & moi en Italie, n'ait quelque repugnance à l'avenir d'y envoyer de jeunes Jésuites comme nous, & qu'ainsi cette heureuse communication si propre à unir les différentes parties de la Compagnie ne vienne à s'interrompre à mon occasion. Mais le Dieu de la charité qui anime ce grand corps, & qui en lie tous les membres en JESUS-CHRIST, sçait bien ce qu'il fait, il est le maître, & je suis son très-humble serviteur dévoué à toutes ses volontés ; s'il veut que je meure, me voici tout prêt, c'est-là tout mon desir, & si la décision de mon sort dépendoit de moi, je ne différerois pas un moment. Le Supérieur eut de la joye de le voir en de si saintes dispositions : mais il eut aussi de la tristesse dans la pensée que le Collège courroit risque de perdre bien-tôt un si rare exemple de vertu. La foiblesse extrême où il le vit, lui faisant même appréhender quelque surprise, il ordonna à l'infirmier de ne pas l'abandonner pendant la nuit, & d'avoir l'œil à tout ce qui pourroit lui arriver.

Jean-Baptiste Ballerati, c'est le nom de

l'infirmier , étoit un frere habile , mais que son infatigable charité , & sa douceur inaltérable encore plus que son extraordinaire habileté rendoit tout-à-fait propre à cet employ. Ce bon frere voyant son malade dans une constante insomnie , tenoit avec lui des discours tout célestes , & sentant qu'il s'affoiblissoit toujours davantage : Je vous trouve bien foible , mon cher frere , lui dit-il , n'auriez-vous pas envie de communier demain pour vous fortifier ? *Ce seroit donc en forme de viatique* , répondit Berchmans ; c'est ainsi que je l'entends , repliqua Ballerati , car il me paroît que vous allez faire le grand voyage. A ces mots le Saint jeune homme tressaillant de joye , sembla reprendre ses forces , & se jettant au cou de l'infirmier : *O la bonne ! ô l'agréable nouvelle que vous me donnez , mon très-cher frere ! c'est la plus douce , & la plus consolante que j'aye jamais reçue dans toute ma vie.* Le frere attendri ne répondant à ces transports de joye que par ses larmes : *Pourquoi pleurez-vous ?* reprit Berchmans , *vous m'aimez , & vous pleurez mon bonheur ;* Et puis prenant en main le crucifix d'un air animé de la plus tendre devotion , & de la confiance la plus vive : *Mon Seigneur & mon Dieu ,* lui disoit-il , *vous le sçavez , je n'ai jamais , ni rien aimé , ni rien désiré , ni rien possédé au monde que vous seul ; & graces à vos miséricordes , je n'aime encore aujourd'hui , je ne*  
*désire*

*désire & je ne possède que vous ; aussi est-ce uniquement à vous que j'ai recours & en qui j'ai mis toute ma confiance ; ô le Dieu de mon cœur , ô mon JESUS , ne m'abandonnez pas.*

Tandis qu'il faisoit cette amoureuse priere , le pauvre infirmier accablé de douleur jettoit de profonds soupirs , en le conjurant de se souvenir de lui , quand il seroit dans la jouissance de ce cher maître. Mais voyant à cette seule parole Berchmans tout enflammé reprendre ses colloques , & en danger d'épuiser , par l'ardeur avec laquelle il les faisoit , le reste de ses forces , il l'avertit de se modérer & de prendre un peu de repos. Quoi qu'il n'en eût pas de plus doux que de s'entretenir avec son Sauveur , il aima mieux s'en priver pour un temps que du mérite de la parfaite obéissance ; & au lieu de parler à Nôtre Seigneur , il pria le frere de prendre la peine d'écrire ses derniers sentiments. Voici les propres termes qu'il lui dicta.

*Je demande très-humblement pardon à mon très-doux & très-honoré Pere , le Reverend Pere Mutio Vitellifchy Général de la Compagnie ; & je lui proteste que j'ai le cœur pénétré de la plus vive douleur d'en avoir été un si indigne enfant. Je la remercie de tout mon cœur elle même , cette très-chere Compagnie , ma bonne mere , des bontés maternelles qu'elle a exercé envers un fils qui les méritoit si peu. Je rends de même mes très humbles actions de*

graces au Reverend Pere Recteur, au Pere Ministre, à mes Maîtres, à nos freres infirmiers, & généralement à toutes les personnes de la maison dont j'ai reçu tant d'amitié, & à qui j'ai causé tant de peine dans le peu de mal qu'il a plu à Notre Seigneur de m'envoyer. Je supplie le Reverend Pere Recteur d'agrèer que je reçoive le saint Viatique à terre, au moins sur un matelas. J'espère cette sensible consolation de sa bonté, aussi bien que celle de voir tous les jeunes Jésuites, mes cheres freres, assister à ma dernière communion, & m'aider à la bien faire, suppléants à mes foibles dispositions par leurs ferventes prieres. Je voudrois les embrasser tous, & s'il vouloit bien permettre à quelqu'un d'eux de le faire pour moi, c'est une grace dont je lui aurois une éternelle obligation. La dernière enfin que je lui demande, & qui mettra le comble à toutes les autres, c'est de mourir revêtu de l'habit de la Compagnie.

Le Recteur parut heureusement sur le point que l'infirmier lui alloit porter ce mémoire; il le reçut de ses mains, il le lut, il en ratifia tous les articles, & promit au malade de contribuer de tout son pouvoir à la consolation de son ame. Berchmans lui ayant proposé de lui faire une confession générale de toute sa vie, le Pere ne jugea pas à propos d'y consentir; connoissant, comme il faisoit, sa pureté Angélique, & son exactitude extrême dans ses confessions ordinaires; &

il lui ordonna de se contenter de s'accuser de ses fautes, comme il avoit coutume de le faire tous les huit jours, Il le fit en peu de mots, mais avec une extraordinaire contrition, sacrifiant à l'obéissance le desir qu'il auroit eu de faire un détail de toute sa vie, dans les momens qu'il se dispo-  
soit à la finir.

Il ne songea plus qu'à préparer son ame à recevoir le saint Viatique. Toute la jeunesse eut ordre de se trouver à l'infirmerie, lorsqu'on le lui donneroit. Ce fut dès le matin du lendemain que tous en furent avertis par les freres qui ont charge d'éveiller. De tous les endroits de la maison, qui retentit au moment même de gemissemens & de soupirs, on accourut à l'Eglise, où le Prêtre étoit allé prendre le très-saint Sacrement. On entendoit par tout ces cris pitoyables : *O Dieu, quelle disgrâce ! Quelle perte pour ce College ! Ah le cher frere, & le Saint que nous perdons !* Parmi ce trouble général & cette tristesse universelle que cau-  
soit l'extrémité où se trouvoit Berchmans, Berchmans seul étoit dans le calme & dans la joye en attendant son Sauveur. C'est ce qu'il témoigna lui-même à un sçavant & pieux Jésuite, dont nous avons les doctes Commentaires sur l'Ecriture, Ce Pere s'étant approché de son lit, & lui ayant demandé à l'oreille s'il n'avoit pas quel-

que peine de conscience : *Je n'en ai nul-*  
*le par la bonté de Notre Seigneur*, répon-  
dit-il ; *je suis content , je jouis par sa*  
*grace d'une paix que tout le monde ensem-*  
*ble ne pourroit me donner.* On étendit ce-  
pendant, comme il l'avoit souhaité, un  
matelas sur la terre, & on l'y mit revêtu  
de cette chere soutane qu'il avoit si sou-  
vent embrassée. Il étoit dans cette hum-  
ble & devote situation, le visage serein, les  
yeux élevés vers le Ciel, le cœur embrasé  
du plus pur amour, quand le Pere Recteur  
lui apporta le très-saint Sacrement, ac-  
compagné d'une foule de Jésuites fondants  
en larmes. Dès qu'il apperçut l'aimable  
Sauveur, en qui seul il avoit mis ses es-  
pérances, l'amour paroissant lui donner de  
la vigueur, il se leva & se mit à genoux,  
& afin de demeurer pendant toute l'action  
en cette posture, il accepta le bon office  
de deux de ses freres qui voulurent le sou-  
tenir. En cet état la tête nuë, & tout le  
corps panché, il adora celui que le Prêtre  
tenoit entre les mains, & ayant recité le  
*Confiteor*, il ajouta le plus haut qu'il put  
ces saintes protestations : *Je proteste de tout*  
*mon cœur, que c'est-là mon Seigneur JESUS-*  
*CHRIST, vrai fils de Dieu le Pere tout-*  
*puissant, & de la bienheureuse Vierge Marie,*  
*Dieu & Homme tout ensemble.* Je proteste  
aussi que je veux vivre & mourir enfant de  
*l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine,*

dans le sein de laquelle j'ai reçu l'ineestimable grace de ma régénération spirituelle : & comme j'ai l'honneur d'appartenir en cette même qualité à la très-sacrée Vierge , & à la Compagnie de JESUS , je proteste en présence de mon Seigneur & mon Dieu , qui voit la sincérité de mon ame , que je suis résolu d'avoir un cœur de fils pour l'une & pour l'autre , jusques au dernier soupir de ma vie. Il prononça ces mots avec une devotion qui en auroit inspirée aux plus durs , & qui auroit touché les plus insensibles. Après quoi il reçut avec le respect & l'amour d'un Seraphin le corps adorable de JESUS-CHRIST , de la main du Pere Recteur , qui ne put retenir ses larmes en disant les paroles de l'Eglise. Cet Ange de la terre ayant reçu le Dieu du Ciel , la tête baissée , & les bras croisés sur sa poitrine , s'abîma dans un recueillement très-profond , confus de recevoir dans une maison de bouë celui qui lui ouvroit déjà la porte de ses palais éternels. Dans cette espèce d'extase , où son ame se fortifioit , son corps parut si fort s'affoiblir , qu'on ne jugea pas à propos de lui différer l'Extrême-Onction , qu'il souhaitoit de recevoir à l'heure même ; pour y être disposé avec plus de décence , il avoit eu la précaution dès la veille de prier son infirmier de lui laver les pieds. Le Recteur qui s'étoit chargé du soin de

faire la religieuse cérémonie , fut tellement saisi , qu'il pouvoit à peine prononcer les prieres ; les assistans pénétrés de douleur , ne pouvoient ouvrir la bouche pour y répondre ; Berchmans qu'on avoit remis sur son matelas , toujours à terre , y répondoit lui-même avec une présence d'esprit & une piété charmante , aussi tranquille & aussi appliqué à la considération du Sacrement , que s'il n'avoit pas été malade , heureux de se voir muni de tous les secours de l'Eglise contre les puissances de l'enfer.

Ainsi purifié devant Dieu de ce qui pouvoit lui rester de souillures , il désira la satisfaction de rougir encore de ses fautes devant les hommes. Il obtint pour cela du Pere Recteur la permission de s'en accuser publiquement , & d'en demander pardon à ses freres ; & comme il pensoit l'humble jeune homme , leur avoir causé du scandale pendant sa vie , il lui vint dans l'esprit de leur dire quelque chose qui pût les édifier à la mort. Il se défia cependant de sa propre pensée , & quelque sainte que fût son intention , il apprehenda que quelque secrète vanité venant à s'y mesler elle n'y glissât la corruption. Il ne trouva pas de meilleur préservatif contre ce dangereux poison , que de s'ouvrir à son Supérieur du dessein , sous lequel il pouvoit être caché : & de lui en laisser aveu-

glément la décision. Le Pere ayant sceu de lui ce que Notre-Seigneur, & le pur intérêt de sa gloire lui inspiroit, & le jugeant capable de faire beaucoup de bien dans les ames, se chargea lui même du soin de l'exposer. Il dit donc tout haut que Berchmans pénétré des bontés qu'ils avoient tous pour lui, & plein de reconnoissance de toutes les amitiés qu'il en avoit reçues pendant sa vie, vouloit leur donner à la mort une marque de sa gratitude & de sa confiance, en leur découvrant, que ce qui le remplissoit en cette extrémité d'une sensible consolation, étoit la grace inestimable que Notre-Seigneur lui avoit faite de n'avoir jamais depuis son entrée en la Compagnie, ni commis aucun péché veniel de propos délibéré, ni volontairement violé aucune regle, ou transgressé la moindre ordonnance des Supérieurs.

Cet aveu que tira de sa bouche l'unique passion de glorifier le Seigneur, d'édifier ses freres, & de les animer à soutenir avec courage tout le poids d'une vie pure, régulière & fervente; cet aveu, dis-je, redoubla en même tems, & l'estime qu'on faisoit de lui, & le regret qu'on avoit de le perdre à la fleur de ses années. On jugea même, par cette déclaration qu'il étoit bien près de la fin; persuadé qu'on étoit que l'humilié qui lui étoit si chere, & qui lui avoit si constamment fermé la bouche, ne la lui auroit pas alors ou-

verte pour manifester ses graces , s'il ne les eut vues déjà presque à l'abri sous les ombres d'une mort prochaine. Ils conclurent tous que ce Saint frere alloit mourir, & avec la permission du Recteur , ils se jetterent à son cou , ils l'embrasserent avec la plus tendre , & la plus religieuse amitié ; & chacun lui donna avec confiance sa commission spirituelle pour l'autre vie, & lui demanda quelques avis salutaires pour celle-ci. Celui de ses Regents qui étoit des premiers dans son cœur, fut le dernier à l'embrasser ; la crainte de témoigner trop de sensibilité l'ayant empêché jusques-là de lui donner cette marque de sa tendresse. Le reconnoissant disciple lui tendant les bras : *Je me suis bien souvenn de vous , mon cher Pere* , lui dit-il , *le billet que j'ai dicté cette nuit, vous est un gage fidelle de ma très-sensible reconnoissance.* Piccolomini s'étant jetté à genoux pour lui demander pardon de n'avoir pas assez fait pour son service ; l'humble Ecolier confus de la posture où étoit devant lui & son maître & un Prêtre de JESUS - CHRIST lui en marqua si vivement sa peine , qu'il l'obligea de se lever , en l'assûrant que s'il lui accordoit cette grace , il en demanderoit d'autres pour lui à Notre-Seigneur, s'il avoit jamais quelque crédit auprès de sa divine Majesté. Demandez-lui donc pour moi, mon cher frere , un grand don d'oraison , lui dit le Pere , quand vous serez dans le Ciel.

Le

Le disciple ne soupiroit plus que pour cette céleste patrie, il comptoit tous les momens de son exil, il s'ouvroit des desirs qu'il avoit de le finir, à ce Pere affectionné, auquel il avoit toujours découvert les sentimens de son ame : *Le Pere Recteur lutte pour moy, comme Jacob*, lui dit-il, par une espèce de vûe prophétique. Il n'étoit rien de plus vrai, car à l'heure même que le malade annonçoit cette lutte mystérieuse de son Supérieur, celui-ci pressoit instamment Notre-Seigneur au saint sacrifice de la Messe, de laisser encore à la maison un si rare exemple : *Mais il a beau redoubler ses instances pour obtenir ma guérison*, ajoûta Berchmans une autrefois, *il ne l'obtiendra pas, mon heure est venue* : c'est le jugement qu'en porta le fameux Angelo Bagnarea, un des plus habiles Medecins d'Italie, qui l'étant venu visiter, & voyant tout le Collége Romain assemblé autour de lui, pour entendre ce qu'il alloit prononcer du malade. La maladie de ce jeune Religieux, dit-il, n'est plus de notre ressort, mes Peres, le Ciel vous redemande cet Ange, qu'il n'a fait que vous prêter. J'ai eu l'honneur de voir le Bienheureux Louïs de Gonzague en un état tout pareil, voilà sa véritable copie ; ce jeune homme paroît lui avoir trop ressemblé dans l'innocence & la pureté de sa vie, pour n'avoir pas une mort toute semblable à la sienne. En verité je vous estime heureux d'avoir une jeunesse si déta-

chée de la vie , & si prête à mourir dans le plus bel âge ; on trouve peu d'exemples pareils ailleurs ; on voit vos jeunes gens aller gayement à la mort , & en mille autres endroits il y faut traîner les plus vieux. Il dit ces paroles en soupirant , édifié & touché de ce qu'il venoit de voir.

Le Général de la Compagnie ne le fut pas moins dans la visite qu'il voulut rendre à ce cher mourant. L'innocent jeune homme ravi de voir son bon Pere , lui dit avec le plus tendre respect, qu'il avoit désiré sa présence, pour lui rendre ses très-humbles actions de graces des soins paternels qu'il avoit eus de lui , pour le supplier de lui pardonner ses fautes, & pour lui demander sa bénédiction: Je vous ai toujours aimé , mon cher frere , lui dit le Général avec une extrême bonté ; dès que vous arrivâtes ici je vous reçus dans mon cœur , & je vous y ai constamment porté depuis ; j'étois bien disposé de vous donner dans la suite des marques de mon affection : Notre-Seigneur vous en va donner de plus grandes de la sienne. Je n'ai rien au reste à vous pardonner : mais pour ma bénédiction , je vous la donne de très-bon cœur ; & ayant fait le signe de la Croix sur lui, il se retira consolé de voir un de ses plus cher enfant dans de si saintes dispositions. Il n'y eut presque personne du Collège , & des autres maisons de la Compagnie à Rome qui ne voulût assister à ce consolant specta-

DE JEAN BERCHMANS. 171  
cle du Bienheureux mourant , & qui ne sortit d'auprès de lui, convaincu de cette importante vérité , que le vrai moyen de mourir content , c'est de contenter Dieu pendant sa vie. Il y avoit un saint empressement pour le veiller ; ceux que le Supérieur nommoit pour cela , regardoient le choix qu'on faisoit d'eux comme une grace singulière ; & cette grace n'étoit stérile en aucun. Le malade épuisé ne prenoit nul repos que celui qu'il trouvoit à s'entretenir avec Dieu ; il ne se faisoit pour cela nulle violence ; on l'entendoit doucement soupirer vers le bien-aimé de son cœur , le remerciant de la grace ineffable de sa sainte vocation. Il ne faisoit pas de répondre volontiers à ceux qui lui parloient , & il le faisoit toujours avec son honnêteté & sa douceur ordinaire , ces deux vertus l'ayant constamment accompagné jusqu'à la fin. Un de ceux qui étoient commis à sa garde , le voyant dans de grandes foiblesses , & lui donnant pour le fortifier quelques cuillerées d'une liqueur d'assez grand prix , cette espèce de profusion fit peine au fidèle amateur de la pauvreté , il en eut du scrupule : *ma maladie* , dit-il , *coutera bien cher à la Compagnie* ; l'officier , pour calmer son inquiétude , l'assurant qu'il étoit de la charité de cette bonne mere d'en user ainsi envers ses enfans : *Ah ! je n'a-*

vois pas besoin de cette expérience , répliqua le Serviteur de Dieu , pour être convaincu de sa bonté à mon égard , j'en ai autant de preuves qu'il y a de momens que j'ai l'honneur de lui appartenir. Un autre lui demandant s'il ne seroit pas bien aise qu'on lui fît quelque lecture : j'en suis très-aise , répondit le Malade , j'entendrai volontiers le chapitre de la mort du Bienheureux Louis ; on le lut incontinent , & quand on vint à l'endroit où l'historien raconte que les ennuis de sa longue & fâcheuse maladie ne lui firent jamais donner le moindre signe d'impatience ; Berchmans se tournant amoureusement vers l'image de Jesus crucifié : *Mon Sauveur & mon Dieu* , dit-il , dans les sentimens d'une crainte filiale ; *si j'ai fait quelque faute en cela , ce que je ne sçai pas , je vous en demande très-humblement pardon.* Et puis ayant entendu que le même à la nouvelle de sa mort , pour en marquer son allégresse , s'étoit mis à chanter le *Te Deum* , le parfait imitateur du jeune Saint employa ce qui lui restoit de voix pour l'entonner aussi , & pria les assistants de joindre la leur pour soutenir la foiblesse de la sienne.

Il avançoit cependant vers son terme , & l'Infirmier attentif à tous les mouvemens qui l'en approchoient , lui ayant touché le pouls , lui dit sans crainte de

DE JEAN BERCHMANS. 173  
l'effrayer : Nous nous en allons, mon frere Berchmans, nous nous en allons. Le saint malade à cette bonne nouvelle, prenant en main le Crucifix, l'entrelaçant de son Chapelet, & joignant à ces deux objets de son amour le livret des Regles qu'il avoit cheries de même, prenant surtout garde que celles des Ecoliers y fussent, par le rapport singulier qu'il venoit d'avoir avec elles, regardant ensuite amoureuxment ces trois choses : *Voilà*, dit-il avec l'affection la plus tendre, *ce que j'ai de plus cher au monde, & avec quoi je mourrai volontiers.* Ce sont-là de belles paroles, & qui ne doivent jamais s'effacer de la mémoire des Religieux, auxquels elles apprennent que toute leur perfection pendant la vie, & toute leur consolation à la mort, consiste dans l'amour de JESUS crucifié, dans la dévotion envers Nôtre-Dame, & dans l'exacte observation de leurs Regles. Il mit ensuite ces trois objets sur sa poitrine, pour en faire, selon l'expression de l'Ecriture, *le bouclier de son cœur*, impénétrable aux traits des ennemis invisibles. Il leur opposa encore ses célestes Protecteurs, se faisant, apporter à ce dessein les noms de ceux qui lui étoient échus chaque mois, avec les Sentences qu'il avoit soigneusement conservées; & afin d'avoir en main les armes de la divine parole, & de s'en servir à

l'exemple du Sauveur pour repousser & confondre le tentateur, il aimoit qu'on lui fit la lecture des Pseaumes Graduels, dont il tiroit sa force dans la maladie, comme il y avoit puisé sa douceur & son instruction dans la santé. Cette parole sainte étoit une manne spirituelle, où ce véritable Israélite trouvoit toutes sortes de goûts. Il ne falloit que lui en suggerer un mot pour remplir son ame d'une suavité toute divine.

Le Jeudi, c'étoit la veille de sa mort; sur les quatre heures du matin le Pere Recteur étant venu le visiter avec son desir ordinaire de ne le pas perdre, pour lui inspirer toujours des sentimens de confiance, lui rapporta un répons de l'office de saint Laurent qu'il venoit de réciter, & dont voici les termes : *Ne craignez rien, mon fils, parce que je suis avec vous, dit le Seigneur, si vous passez par le feu, sa flamme ne vous nuira pas, & vous ne vous en ressentirez nullement : je vous délivrerai des mains des méchans, & je vous arracherai de celles des ennemis les plus puissans, quand vous seriez déjà en leur pouvoir. J'espère, mon cher frere, que ses divines promesses s'accompliront en vous : Je l'espère bien aussi, mon Reverend Pere, & je l'espère par les mérites de la sainte Vierge ;* repartit incontinent le Malade. *Oùi, ma très sainte Mere, disoit-il d'une voix ten-*

DE JEAN BERCHMANS. 175  
dre & distincte, quand il se croyoit seul  
dans la chambre, *vous l'avez été. & vous*  
*la ferez mon espérance jusqu'à la fin; vous*  
*ne me rejetterez pas de votre sein maternel,*  
*où je me suis jeté toute ma vie comme votre*  
*enfant.* Il étoit dans ces colloques amou-  
reux, quand le Pere Delugo lui vint recom-  
mander une affaire d'importance qu'il avoit  
entre les mains, se fiant moins à ses lumié-  
res, tout habile Théologien qu'il étoit,  
qu'aux prieres & aux mérites de l'innocent  
jeune homme.

A peine étoit-il sorti de l'infirmerie, qu'on  
fut obligé d'y introduire un jeune Seigneur  
de la premiere qualité, que le bruit de l'ex-  
trémité où se trouvoit Berchmans, y avoit  
attiré; c'étoit le fils du Duc d'Acquasparta,  
nommé Angelo Celsi, plus illustre encore  
par sa piété que par sa noblesse. Il avoit tou-  
jours été l'admirateur de la modestie angeli-  
que du Serviteur de Dieu, & de sa régula-  
rité extraordinaire. Pour être témoin de  
l'une & de l'autre, il étoit souvent entré au  
jardin dans le temps de la récréation; & son  
plaisir étoit de voir celui qu'il appelloit son  
petit Saint, aussi recueilli dans la conver-  
sation avec ses freres, qu'un autre auroit pû  
l'être en conversant avec Dieu. Il n'étoit pas  
moins charmé de voir une nombreuse jeu-  
nesse se taire au premier son de la cloche,  
qui marquoit la fin du divertissement public,  
& retourner, où elle étoit appelée, dans

un silence aussi profond que si elle sortoit de l'oraison. Cela lui avoit paru admirable, & lui donna envie de sçavoir de quelle manière mouroient de jeunes hommes qui vivoient ainsi en Anges ; il apperçut dans celui, qui l'étoit venu visiter, un air si doux & si tranquille ; il lui entendit parler de cette vie avec un dégagement si parfait, & de l'autre avec de si grands transports de joye, qu'il lui parut en effet plutôt un Ange qu'un homme mortel ; après s'être recommandé instamment à ses prieres, il se retira plein de l'idée du bonheur dont jouïssent déjà avant la mort ceux qui renoncent à tout pour JESUS-CHRIST.

Les Medecins cependant le trouverent sur le soir dans un abattement, dont sa fièvre ne leur sembloit pas une cause suffisante, & comme, en raisonnant selon leurs principes, ils ne pouvoient convenir que son mal fût de nature à en faire désespérer la guérison, Berchmans après les avoir ouïs quelque temps : *Vous prenez trop de peine pour moi*, leur dit-il avec sa grace ordinaire, *mon mal est sans remede, le grand Maître m'appelle* : Et où vous appelle-t'il ? lui demanda l'un d'eux : *Au Ciel, Monsieur, au Ciel*, répondit-il. Cette parole fut une espèce d'oracle, qui fit avouer à ces Messieurs, après Hypocrates leur maître, qu'il y a des maladies au-dessus de leur art, où les Medecins & les malades doivent également

adorer la main qui les envoie ; & que celle de Berchmans étant de cette espèce , le seul parti qu'ils avoient à prendre, étoit de l'abandonner à la Providence supérieure dont il étoit gouverné.

Cette conclusion lui donna bien de la joye, il se sentoît fatigué de tant de visites , il ne demandoit qu'à reposer en silence dans le sein du Seigneur jusqu'à l'heure de son départ. Il sacrifia cependant ce desir du repos aux devoirs de la charité; car apprenant qu'il y avoit des Jésuites à la porte de son infirmerie , qui vouloient lui faire les derniers adieux , il pria qu'on les fist entrer les uns après les autres , & leur recommandant à tous , s'ils étoient d'un âge qui lui permît de leur parler confidemment , ce que lui-même avoit toujours eu gravé dans son cœur , la dévotion envers la sainte Vierge, l'amour de l'oraison , & l'exacte observance des regles. A ces avis communs il en ajoutoit à certains de si particuliers & si conformes à l'état présent de leur intérieur , qu'ils leur paroissoient évidemment venus du Ciel ; les effets d'ailleurs extraordinaires, que sa parole opéroit dans leurs ames, ne leur permettant pas d'en douter. Tout modeste & tout réservé qu'il étoit, il parloit avec une espèce d'autorité dont Dieu se plaisoit de le revêtir pour porter dans les cœurs ses plus secrètes paroles , & faire entendre à plusieurs ses volontés. Animé de cet esprit supérieur ,

qui lui donnoit une respectueuse liberté , il excitoit les plus âgés à procurer toujours la gloire du Sauveur , & de sa sainte Mere par les exercices de leur zèle. Il supplia le Pere André Eudemon habile controversiste de continuer ses ouvrages sur les hérésies, & surtout sur celles de Calvin, déplorant avec amertume les ravages qu'elle faisoit alors dans le plus florissant Royaume de la Chrétienté. *Portez, dit-il, au Pere Alexandre Rocca, Jésuite Allemand, portez, je vous conjure, l'antidote en votre patrie contre le venin du Luthéranisme.* Il pria très-instamment le Pere Joseph Copponi , fameux Prédicateur de son temps , de consacrer sa voix à la défense de l'immaculée Conception , & le Pere Jean-Baptiste Ferrari d'employer sa plume , comme il le faisoit si dignement , aux éloges des Saints que Dieu a donnés à notre Compagnie. Tous sortoient d'auprès de lui aussi pénétrés de ce qu'il leur avoit dit, que si un Ange leur avoit parlé de la part de Dieu. Nul n'en fut si touché qu'un jeune Hongrois, qui avoit mérité son estime par sa piété extraordinaire , & sa confiance par retour à celle qu'il avoit toujours eu en Berchmans. C'étoient deux cœurs que la grace de JESUS-CHRIST avoit liés des mêmes nœuds, qu'elle avoit animés du même zèle d'une très haute sainteté. Tous les autres s'étant écoulés il retint ce tendre ami pour lui parler encore une fois cœur à cœur , & le tenant étroitement embrassé: *c'est tout de bon, mon cher fr-*

re, lui dit il; que je vous fais le dernier adieu; voici la dernière fois que je vous parlerai en cette vie; je meurs, mais ma vraie amitié pour vous ne mourra point, comme je vous ai aimé sur la terre, je vous aimerai dans le Ciel. Le pauvre jeune homme à ces mots, le cœur percé de la plus vive douleur, fut quelque temps sans répondre autrement que par ses larmes; mais se faisant effort, obtenez-moi donc, lui dit-il, de la très-sainte Vierge les graces que vous sçavez m'être nécessaires, & en particulier celle de vivre & de mourir véritable enfant de la Compagnie. La promesse que lui en fit ce cher mourant, essuya un peu ses larmes, & lui fit espérer de devenir un jour digne d'être réuni avec son saint ami.

Quelque persuadé que fût le Supérieur de l'humble disposition du Serviteur de Dieu par la connoissance qu'il avoit de son intérieur, il eut peur que les témoignages d'estime que tout le Collège Romain rendoit à sa vertu, ne fussent préjudiciables à son humilité, & n'altérassent en lui les sentimens d'une vertu si nécessaire, sur-tout en ce grand passage: mais étant entré encore une fois dans son cœur, il eut de la joye d'y voir un profond mépris de lui-même, qui le rendoit inaccessible à la vanité, & d'y remarquer une foi vive avec une confiance inébranlable dont il étoit armé contre toutes les attaques du démon. Il avoit besoin alors de ces armes spirituelles, comme il l'avoit

prédit lui même , dès les premiers momens de cette dernière nuit de sa vie à deux ou trois personnes , & sur-tout à son cher maître : *Je m'en vais* , lui dit-il , *avoir de fâcheux combats à soutenir*. Pour s'y préparer , il conjura les Peres qui l'assistoient de commencer les prieres de l'Eglise ; quoique rien ne parût presser , on le fit pour le contenter ; & comme on vint à l'endroit des litanies où l'on invoque les saints Confesseurs , il supplia les Peres d'y ajouter les noms des Saints & des Bienheureux de la Compagnie , dont l'Eglise a permis le culte. Dès qu'on eut achevé , il commença lui - mesme à chanter l'*Ave Maris Stella* , & passant incontinent à ces tendres paroles : *Monstra te esse Matrem* , il s'y arrêta pour en goûter toute la douceur. Le Pere Aligante Flamand , prit de là occasion de l'exciter à l'amour de la sainte Vierge , en lui disant que l'ayant aimée pendant sa vie , il devoit l'aimer à la mort. *Je n'ose me flatter* , dit l'humble jeune homme , *de l'avoir bien aimée : mais je l'aurois bien désiré , & j'espere de sa bonté maternelle , qu'elle voudra bien m'aimer en cette extrémité*. N'est - il pas vrai , lui ajouta le Pere , que si vous aviez mille cœurs vous les employeriez tous à l'aimer ? *Oùi , en verité* , répondit-il , *si j'avois mille cœurs , je les consacrerois tous à son amour*. Elle est votre chere mere , vous êtes son cher enfant , continuoit le Jésuite , vous allez vous aimer l'un & l'autre d'un amour

éternel. Ces entretiens étoient & trop sa nts & trop doux pour n'être pas troublés par l'ennemi de tout bien. On n'a pas sçu de quelle nature & de quelle espèce furent les tentations dont il assaillit l'innocent jeune homme: mais on jugea de leur violence par les frâieurs & les agitations qu'elles lui causerent. Car Berchmans ayant paru un moment prendre un peu de repos, on fut surpris de le voir tout-à-coup le visage enflâmé, les yeux élevés vers le ciel, les lèvres toutes tremblantes, jettant des cris pitoyables, & disant à haute voix: *Je n'en ferai rien; non mon Dieu; je ne vous offenserai jamais; ne permettez pas, ma sainte Mere, que j'offense votre cher Fils; j'aime-rois mieux mourir mille fois.* Paroles qu'il repeta plusieurs fois, toujourns avec une nouvelle ardeur. A ces cris, qui furent entendus des chambres voisines, on accourut à lui, on approcha de son lit, on eut compassion du pitoyable état où la Providence, toujourns adorable abandonnoit cette innocente victime, pour la purifier toujourns davantage; on se mit en prières, & ayant pris lui-même le Crucifix, le Chapelet, le livre des regles & son reliquaire: *Voici mes armes, s'écria-t'il, avec elles je suis sûr de la victoire.* Ses allarmes en effet parurent tout-à-coup finies, son visage redevint serein, & il n'eut plus que du mépris pour le prince des ténébres qui lui avoit livré ces assauts.

Il ne laissa pas cependant d'employer à la

prière le peu qui lui restoit de vie , pour obtenir les dernières graces , qu'il regardoit comme décisives de son éternité ; il mit affectueusement le chapelet à son cou, comme la précieuse marque de son dévouement pour la sainte Vierge ; il lut avec une affection singulière, la formule des vœux, pour renouveler à JESUS-CHRIST son sacrifice ; & le zélé Missionnaire chargé des instructions & des catéchismes qui se font dans les places publiques , lui récitant les litanies , quand il en fut venu à ces mots : *Agneau de Dieu , qui effacez les pechez du monde , pardonnez-lui ;* le Serviteur de Dieu touché extraordinairement de ces paroles , & pénétré d'une amoureuse contrition , le pria de s'arrêter pour en exprimer à loisir à JESUS-CHRIST , le tendre sentiment ; ce qu'il fit , en disant plus de trente fois , avec l'affection la plus vive, *Agneau de Dieu qui effacez les pechez du monde , pardonnez-moi.* Le Supérieur l'ayant trouvé dans ces dispositions de pénitence , il l'exhorta d'y demeurer jusqu'à la fin , & lui donna encore une fois l'absolution ; après quoi le Saint malade perdit la parole , sans rien perdre cependant , ni de sa présence d'esprit , ni de sa constante application à JESUS crucifié , dont il avoit l'image continuellement devant les yeux.

Dans l'impuissance où il étoit de parler , il répondoit par des signes à ce qu'on lui suggéroit d'actes de piété ; ses regards lui

DE JEAN BERCHMANS. 183  
tenoient lieu de paroles, il s'en servoit pour  
expliquer ses désirs, & il n'en avoit point  
d'autres que de remettre son ame entre les  
mains de JESUS-CHRIST. Ce qui lui causoit  
encoré en cet état une douceur sensible,  
étoit d'avoir la vûe sans cesse attachée aux  
trois chers objets de son amour & de son  
espérance, dont nous avons déjà parlé; il  
les tenoit appuyés contre ses genoux & les  
élevoit autant qu'il lui étoit possible, pour  
avoir plus de facilité de les regarder inces-  
samment.

C'étoit à toute la Communauté un  
spectacle qui n'avoit rien des horreurs d'une  
mort prochaine; tous étoient ravis de le  
considérer; une seule chose faisoit de la  
peine à quelques-uns; c'est qu'il ne sembloit  
pas, que la prédiction qu'il avoit faite,  
qu'il mourroit tout en parlant, dût se  
vérifier: Mais Notre Seigneur voulut bien  
les consoler après quatre heures d'épreuves,  
en déliant la langue de son Serviteur, pour  
prononcer son saint Nom. Il répéta plusieurs  
fois le nom de J E S U S; ce nom si doux  
fut une espee de miel dans sa bouche, dont  
la suavité passa jusqu'au fond de son cœur,  
& n'y souffrit pas la moindre amertume.

Pour y en répandre, le démon fit en vain  
de nouveaux efforts; il put bien, Notre-  
Seigneur le permettant ainsi, pour achever  
ce qui manquoit à la couronne du saint  
jeune-homme; il put bien, dis-je, altérer

pour quelques momens sa joye sensible ; mais ce que cette joye sainte avoit de solide, ne fut nullement ébranlé, non plus que la grace & l'innocence qui en étoient le fondement. Une, je ne sçai quelle idée du passé, qui ne devoit cependant-rien avoir que de consolant pour lui, pensa l'inquieter. Ce fut à l'occasion de ce jeune Jésuite, dont nous avons raconté l'avanture au second livre de cette histoire, & duquel on peut dire qu'il avoit soutenu la vocation chancelante. Je ne sçai ce que l'ennemi de sa paix lui fit entrevoir de défectueux dans cette action d'une très-parfaite charité ; quoi qu'il en soit, une véritable lumière que le Soleil de justice fit luire dans son ame, en dissipa le nuage, & y rétablit une parfaite sérénité.

Mais enfin il sentit bien que son heure étoit venue, & alors la premiere pensée qu'il eut, pour être obéissant jusqu'à la mort, fut d'en faire avertir le Recteur du Collège, qui, traitant d'une manière singulière cette ame simple, mais élevée au-dessus du commun, lui avoit ordonné de l'attendre, & de ne pas partir qu'il ne l'eût fait appeller. Ces sortes de conduites paroîtront peut-être, ou présomptueuses, ou ridicules aux prudens du siècle ; mais le Seigneur qui réprouve leur prudence, & qui se plaît à la simplicité Evangelique de ses Serviteurs, prit plaisir de faire la volonté de celui-ci ; &

bénissant

bénissant son obéissance, lui accorda la grace de s'acquiescer d'une promesse, qu'il n'avoit faite que sous son bon plaisir, & dans l'esprit d'une aveugle soumission. Dès que le Supérieur parut en sa chambre, ce fut une joie toute céleste dans le cœur de l'un & de l'autre; dans celui de l'enfant spirituel d'avoir tenu parole à son bon Pere; dans celui du Pere d'assister au trépas de son cher fils en JESUS-CHRIST, & de recevoir ses derniers soupirs. L'heureux mourant pour les rendre dans l'exercice actuel des plus héroïques vertus, ne pensa plus qu'à en faire les actes, il redoubla la ferveur de son amour; & pour s'attirer en cette extrémité de nouvelles forces, il appella à son secours ses saints Patrons, surtout ceux qui lui étoient échus chaque mois, dont il avoit composé des litanies, qu'il pria qu'on lui recitât alors. On y ajouta, comme il le souhaitoit, celles de la très-sainte Vierge; il répondit à tout avec une devotion constante, & quelque peine qu'il eût sur la fin de prononcer, sa langue s'étant enflée, sa piété lui fit faire tout l'effort nécessaire pour ne manquer à rien. Il prenoit un plaisir extrême à entendre les éloges de sa sainte Mere, dont cette priere de l'Eglise est toute remplie: mais les titres de Vierge des Vierges, & de mere très-chaste, avoient un charme singulier pour lui; on le voyoit à ces mots tressaillir de

joye , jeter de tendres regards sur l'image de la Reine des Anges , & marquer par l'air affectueux de son visage , quelle étoit sa dévotion envers la plus pure des Vierges , & quel amour il avoit pour la pureté même.

Son agonie fut longue , mais elle n'eut rien d'affreux , telle qu'est souvent celle des personnes mourantes. Il en consacra tous les momens par les exercices les plus saints de la Religion ; c'étoient des actes continuels d'hommages , d'actions de graces , & d'amour envers JESUS crucifié , de l'image duquel il ne détourna jamais les yeux ; de confiance envers la sainte Vierge , dont il tint toujours le chapelet entre les mains ; de reconnoissance envers saint Ignace , dont il s'estimoit heureux de mourir l'enfant , & duquel il baisa mille fois les regles , protestant que c'étoit à la mort toute sa consolation de les avoir fidèlement gardées pendant sa vie. Le Serviteur de Dieu la finit , comme il l'avoit prédit , tout en parlant ; & les dernières paroles qu'il proféra , furent les saints noms de JESUS & de MARIE ; & il ne les eut pas plutôt prononcés , qu'il rendit son bienheureux esprit entre les mains du Seigneur. Ce fut le treizième d'Aoust , deux jours avant la glorieuse Assomption de la sainte Vierge , pour se trouver au Ciel en celui de son triomphe ; entre huit & neuf heures du matin , un jour de Vendredi consacré à la mémoire de JESUS crucifié ,

qu'il avoit si tendrement aimé ; ce fut, dis-je, en ces heureuses conjonctures que mourut Berchmans, aussi comblé de graces & de mérites à l'âge de 22. ans & quelques mois, que le pourroient être les plus anciens dans un âge consommé, après avoir vieilli dans un long & constant exercice de toutes les vertus.

La grace & la nature sembloient s'être accordées pour en faire un jeune homme des plus accomplis qui fut jamais. Il avoit le corps parfaitement bien fait, la taille juste, le tour du visage agréable, les yeux vifs, le front large, les cheveux blonds, le teint blanc & vermeil. Toutes ces graces étoient rehaussées par celles de la pudeur & de la modestie, qui furent en lui si singulières, qu'elles lui méritèrent le nom d'Ange. Avec cette modestie, il ne laissoit pas d'avoir du feu, mais un feu doux & tranquille. Sa complexion sanguine lui auroit donné beaucoup de pente au plaisir, s'il n'en avoit corrigé l'inclination dès son bas âge, & si la mortification continuelle à laquelle il s'étoit dès lors exercé, n'avoit fait en lui comme une autre nature. Il étoit d'un fort bon tempérament, mais il le ruina en peu d'années par les austérités, & beaucoup plus encore par ses applications sans relâche.

Ce n'est pas qu'occupé du soin de contenter le Créateur, il oubliât de rendre aux créatures, avec lesquelles il avoit des rela-

tions, ce qu'il leur devoit par bien-séance & par charité. Plus il avoit au-dedans d'union avec Dieu, plus on lui voyoit au-dehors d'empressement à servir tout le monde ; & son recueillement, quelque profond qu'il fût, s'accorda toujours avec son inclination bien-faisante. Cette heureuse alliance paroissoit admirablement sur son visage, où l'on appercevoit, comme dans un miroir fidelle, les rares qualités de sa belle ame ; de sorte qu'on peut dire de cet enfant de Marie, ce que saint Ambroise a dit de Marie elle-même, que son extérieur étoit la vive image de son intérieur, & qu'au travers des traits de celui-là, on appercevoit la sainteté de celui-ci. C'est le sentiment qu'on eut de Jean Berchmans dans le Collège Romain dès qu'il y fut connu, & qui s'y augmenta beaucoup après sa mort.

Au premier coup de cloche qui en fit entendre la nouvelle, on se rendit en foule à l'infirmerie, qui se trouva en un moment remplie de personnes de tout âge, également touchées de la perte que faisoit la Compagnie, d'un si saint jeune homme. Les plus âgés aussi-bien que les plus jeunes, lui donnoient à l'envi toutes les marques d'estime qu'on ne donne qu'aux plus grands Saints. Tous lui baisoient les mains avec respect, & en les baisant les arrosoient de leurs larmes ; les uns & les autres demandoient avec instance quelques-unes de

ses reliques. Il y avoit déjà trois jours qu'on avoit dépouillé toute sa chambre, dont on avoit sur-tout enlevé les pauvres images devant lesquelles il prioit ou étudioit, les instruments de pénitence, & les petits meubles de dévotion. Il y eut une religieuse dispute entre les Peres du Collège les plus distingués par leur mérite & par leurs emplois, à qui seroit le chapelet qui lui avoit servi jusques à la mort, & le livret sur lequel étoient écrits les noms de ses Patrons. C'étoit aux pieds du deffunt une troupe affectionnée, sur-tout de Jésuites de son âge, qui lui rendoient les devoirs de la plus tendre piété.

Tout étoit en mouvement dans les Classes, aussi-bien que dans l'intérieur de la Maison. Dès qu'on y entendit sonner, pour avertir selon la coutume, que le Saint malade venoit d'expirer, les Maîtres & les Ecoliers en furent également émus. Ceux-ci n'écoutants plus que la douleur qui les faisoit, en donnerent les marques les plus vives par leurs soupirs & par leurs larmes. Les Regents doublement affligés, & de la grandeur de leur perte, & du malheur qu'ils avoient eu de n'avoir pu assister au spectacle édifiant de sa sainte mort, mêlerent leurs pleurs à celles de leurs disciples, & ne trouverent point d'autre consolation dans leur tristesse, que de changer leurs leçons en un discours pathétiques, dont le sujet fut celui

qui l'étoit de leurs regrets. Ils s'étendirent sur les louanges de Berchmans, & ils en rapportèrent chacun ce qu'ils en avoient vû de leurs propres yeux. Les merveilles qu'ils en dirent, allumerent dans tous les cœurs une si vive ardeur, qu'on eut peine de retenir cette foule d'écoliers impatientes d'aller honorer le saint jeune homme. Rien ne les arrêta que l'espérance qu'on leur donna de le leur faire voir en un autre temps. Leur grand nombre cependant, car ils étoient près de deux mille, n'ayant pas permis qu'on leur donnât cette satisfaction avant ses obsèques, ils se répandirent dans tous les quartiers de Rome, & ils y semèrent en peu d'heures la nouvelle qu'il étoit mort chez les Jésuites un jeune Religieux d'une éminente sainteté. Toute cette grande ville en fut touchée, & on vit incontinent au Collège Romain quantité de personnes d'un rang très-distingué, prendre part à notre douleur & témoigner elles-mêmes leurs regrets d'avoir plutôt sçu le trépas que la maladie du Serviteur de Dieu. Entre les Prélats qui l'honorèrent de leur estime, fut le Cardinal Bellarmin, il s'expliqua sur l'heureux deffunt avec des termes qui marquoient l'estime singulière qu'il faisoit de lui.

L'odeur de ses vertus répandue par la renommée attira de toute part en notre Eglise un fort grand peuple; comme on en craignoit la dévotion indiscrete, on tint les

portes fermées jusqu'au temps de l'office ; dès qu'elles furent ouvertes , le Pere Theodore Busée le commença pour retenir la multitude dans le respect ; & pour l'empêcher d'approcher du cercueil , on avoit placé aux quatre coins de la chapelle ardente , des personnes robustes , qui pussent maintenir le bon ordre. Ces sages précautions le maintinrent effectivement pendant quelque temps : mais le monde s'étant insensiblement glissé , & malgré tout ce qu'on fit de résistance s'étant mêlé parmi ceux qui faisoient la cérémonie , la tranquillité fut troublée , le chant des Pseaumes fut interrompu ; pour les achever il fallut céder à la violence , & souffrir ce qu'il n'étoit pas possible d'empêcher. A la vérité on ne se pressa d'abord que pour considérer de près l'aimable deffunt , sur le visage duquel on admiroit encore les traits de douceur & de modestie , que la pâleur de la mort n'avoit pas effacés. Mais une piété populaire & précipitée s'unissant à la curiosité , on ne se contenta plus ni de le regarder , ni de lui baiser les mains , ni même de prendre les fleurs dont on avoit parsemé son cercueil ; mais on lui enleva jusqu'au bonnet qui couvroit sa tête , le crucifix qu'il tenoit en main disparut , son chapelet fut changé plusieurs fois , son habit fut coupé en cent endroits , & le corps étoit en danger d'être tout-à-fait dépouillé , si l'on ne se fût pressé de le rapporter à la Sacristie.

Ce fut là que les personnes illustres par rang & par leur caractère , séculiers & réguliers , démêlés de la foule , eurent le moyen de satisfaire à loisir leur piété , embrassant avec respect les pieds du Serviteur de Dieu , honorant les lambeaux de l'habit qu'on lui avoit laissé , faisant toucher leurs chapeliers & leurs mouchoirs à son visage , & louant hautement le Seigneur d'avoir donné , dans un âge si peu avancé , un si rare exemple d'une vertu consommée. Les Dames de la première qualité qui n'avoient pas eu la satisfaction de le voir ; appréhendant qu'on ne les en privât tout-à-fait , en l'enterrant le soir même , prièrent si instamment qu'on différât jusqu'au lendemain , qu'il fallut s'y accorder. Ce délai donna le temps au Peintre d'achever le portrait du saint Religieux , & au Recteur du Collège de lui faire préparer un cercueil particulier , dans lequel on gardât le précieux dépôt de ses ossemens. On jugea même à propos de l'ouvrir pendant la nuit , pour s'instruire au vrai des causes d'une mort si prompte dans un jeune homme , à qui le plus heureux tempérament du monde avoit paru promettre de longues années. L'ouverture étant faite , on le trouva au-dedans tout-à-fait desséché , ce qui ne pouvoit être que l'effet d'une application sans relâche , d'une mortification continuelle , & d'une ardeur extrême , que la charité seule étoit capable d'allumer. Mais ce qui surprit davantage ,

DE JEAN BERCHMANS. 193  
tage, fut la découverte qu'on fit d'une espèce de prodige, par lequel la divine Providence sembla vouloir vérifier ce qui s'étoit dit si souvent, qu'un jeune homme aussi doux que lui, ne pouvoit avoir de fiel; car le Chirurgien ne lui en trouva point du tout. Pour son cœur, quand on le tira de la poitrine pour l'envoyer au Collège de Louvain, il étoit encore plein de sang, & cette abondance persuada, comme je l'ai déjà remarqué, qu'il falloit que l'amour de JESUS-CHRIST eût été bien dominant en lui, pour y éteindre celui qu'il devoit avoir naturellement pour le plaisir.

Quand l'opération fut faite, on le remit de nouveau dans son cercueil, & l'on le reporta dans l'Eglise, pour y être avant la cérémonie de son enterrement exposé aux yeux des personnes qui n'avoient pû la veille le contempler à leur aise. Comme elles étoient la plupart constituées en dignité, d'un rang & d'une autorité à tout obtenir, ce fût une nécessité de leur accorder tout le jour pour contenter leur devotion. Pendant une partie de ce temps, quelque soin qu'on prit de garder le corps, on n'en fût pas maître. Il n'y eût presque personne qui ne voulût en emporter quelque chose, la nouvelle soutane, dont on ne faisoit que de le revêtir, ne fût pas plus épargnée que la première, on en coupa des morceaux de tous côtés; on en vint ensuite aux ongles & aux

cheveux, & l'on passa jusqu'à lui couper un doigt du pied. Le seul moyen d'arrêter ces pieuses violences, fut de mettre en terre le saint dépôt, & d'éloigner des yeux du peuple l'objet d'une veneration si peu réglée. Cela se fit donc incontinent. Ce devot déclaré du Bienheureux Louïs de Gonzague, fut mis d'abord dans sa chapelle, enfermé dans un cercueil de bois garni d'une lame de plomb, avec une inscription en son honneur. Il fut depuis transporté dans une autre chapelle, où le corps du même Bienheureux avoit reposé quelque temps : mais dans l'un & dans l'autre de ces endroits, il reçut les mêmes marques de l'estime & de la veneration publique. Son tombeau fut honoré d'un grand concours de peuple ; on venoit y jeter des fleurs tous les matins, on y alluimoit des cierges, on baisoit avec une religieuse piété la pierre de son sepulchre ; on recouroit à lui dans les nécessités, & plusieurs qui reconnoissoient d'en avoir été secourus, publiant le pouvoir du saint jeune homme, apportoient leurs vœux en la chapelle où ils avoient senti l'efficace de son intercession. Cet empressement au reste n'étoit pas l'aveugle devotion d'un petit peuple, dont la piété simple, & souvent superstitieuse, donne aisément dans les excès d'un culte mal fondé : les plus sages de Rome, c'est-à-dire de tout l'univers, mêlés avec la populace, dispuoient avec elle, qui lui ren-

droit plus d'honneur, & qui lui marqueroit plus ouvertement sa confiance; ces grands politiques ne rougissoient pas de venir prendre les leçons de la vraie sagesse au tombeau d'un jeune Religieux, qui n'avoit sceu que la simplicité de la colombe.

Ce seroit ici le lieu d'exposer les choses merveilleuses que le Seigneur opéra dès lors, pour glorifier son Serviteur; les graces extraordinaires qu'il accorda par son intercession, les divers miracles qui se firent à son tombeau le jour de ses funérailles, les apparitions qu'eurent de lui des personnes dignes de foi, les prédictions que lui-même avoit faites de sa mort, & beaucoup d'autres prodiges déjà verifiés juridiquement dans le procès qui en fut fait par l'ordre de Gregoire XV. Mais outre qu'ils n'ont pas encore tout le caractère d'autorité, qu'est seule capable de leur donner l'approbation du S. Siège, mon dessein n'a pas été de produire un Saint extraordinaire, & de le donner en spectacle à l'admiration de l'univers; je n'ai eu envie, comme je l'ai déjà répété plusieurs fois, que de tracer aux jeunes Jésuites, un modèle de perfection qui leur fut propre. Ce n'est pas qu'un modèle de cette nature, & achevé en si peu de temps, ne soit une espèce de miracle, & qu'on ne doive regarder comme un prodige un jeune homme porté par la grâce de JESUS-CHRIST au plus éminent degré de la sainteté, dans

un âge où les autres ont à peine atteint au premier. Une merveille qui peut passer pour un argument sensible de la vertu extraordinaire de Jean-Berchmans, est l'impression générale que sa sainte mort a faite dans l'âme d'une infinité de Jésuites, qu'elle a excités à une ferveur toute nouvelle. Il est vrai qu'on ne l'eut pas plutôt apprise dans nos maisons, qu'on y songea beaucoup plus à l'imiter qu'à le pleurer. C'en étoit dans toute la jeunesse, picquée d'une sainte envie de lui ressembler, qu'amour de l'oraison, de la modestie, du recueillement & du silence. C'étoit à qui s'humilieroit & se mortifieroit davantage. On n'entendoit que de saints discours dans les temps de la récréation, & l'on y voyoit une ardeur toute céleste, qui leur étoit inspirée par l'idée du saint jeune homme. Cette louable émulation; qui des Provinces de l'Italie se répandit incontinent dans celles qui sont au-delà des Monts, & sur-tout dans la Flandre, ne parut nulle part plus vive qu'au Collège de Louvain, où le Général fit envoyer le cœur du Serviteur de Dieu; & au Noviciat de Malines, où les sémences de sainteté qu'il avoit jettées pendant les deux ans qu'il y fut, portèrent alors des fruits très-abondants. Dès qu'on eût reçu dans l'une & dans l'autre de ces maisons la nouvelle de sa bienheureuse mort, n'y eût ni étudiants dans l'une, ni novices dans l'autre, qui ne se crussent obligés de travail-

ler de toutes leurs forces à devenir des copies fidelles de leur saint Frere; & soit que leur rendre amour pour lui, comme un vif aiguillon les ait pressés de courir à la haute perfection, dont il leur avoit donné de si beaux exemples, ou que lui-même leur ait obtenu des graces singulières pour y parvenir, on peut dire à la louange de ces deux saintes Communautés que les Berchmans n'y sont pas rares.

Ce ne fut pas seulement dans nos maisons que ce feu sacré s'alluma, il passa bien tôt dans les Classes, & s'y communiqua incontinent à toute la jeunesse qu'on y instruisoit. Une grande multitude d'enfants d'esprit & de naissance ravie d'un si bel exemple, conçut un violent desir de le suivre dans les voyes de la pureté, de l'innocence, & du mépris du monde. Les déserts de la Religion en furent peuplés; & il se peut dire à la satisfaction de notre Compagnie que ce fut alors pour elle en quelque manière une pleine moisson. La plupart de ceux qui demeurèrent dans le monde, y conserverent constamment l'idée du Serviteur de Dieu, & ils ont avoué plus d'une fois qu'elle leur avoit été un puissant préservatif contre la corruption du siècle. Ce sont là sans contredit les preuves les plus solides d'une véritable sainteté. Voilà le tableau que je m'étois proposé de faire de Jean Berchmans; il ne me reste plus, pour l'achever, que de rappor-

ter ses sentiments , qui en sont les traits les plus intérieurs ; & comme on ne peut douter qu'ils ne soient fidelles , quand ils sont soutenus par les actions , j'ajoute la manière dont il s'acquittoit des plus importantes , & c'est par elles-mêmes que je commence le dernier livre de son histoire.

*Fin du troisième Livre.*



L A V I E

D E

JEAN BERCHMAN;

DE LA COMPAGNIE

DE JESUS.

---

LIVRE QUATRIEME.



A vie des Saints qui ont commencé de bonne heure à le devenir, & qui ne le sont jamais relâchés de leur ferveur, n'est rien autre chose qu'une suite heureuse de ces jours pleins, dont parle le saint Esprit; & cette plénitude consiste dans un enchaînement d'actions saintes, qui occupent tout le temps de ces précieuses journées, & qui n'y laissent aucun vuide. Telle fut la vie de Jean Berchmans, & l'on peut dire, sans prétendre l'élever au dessus des autres justes, dont nous honorons la mémoire, qu'il en est peu dont les années aient été remplies plus constamment de mérite &

de piété par le soin qu'il eût d'en sanctifier tous les moments. Dès le temps de son Noviciat, il s'étoit dressé un plan de la journée, qu'il suivit avec une inviolable exactitude jusqu'au dernier soupir de sa vie, n'y changeant, quand il fut appliqué aux études, que ce qu'exigeoit de lui cette nouvelle application. Le voici, sinon dans ses termes précis, au moins dans son esprit, tel qu'on le voit répandu dans son histoire & tracé dans ses écrits.

Son occupation spirituelle à son lever.

Au son de la cloche pour le lever, je m'imagineraï que c'est Notre Seigneur lui-même qui m'appelle & faisant le signe de la Croix, je lui dirai incontinent : *Que voulez-vous que je fasse, Seigneur ? mon cœur est prest.* Puis éloignant de mon esprit toute autre pensée que celle de ma méditation, je m'en remettrai en mémoire les points principaux. En prenant ma chère soutane je la baiseraï tendrement, me réjouissant de porter les livrées de JESUS-CHRIST, lui en rendant mes très-humbles actions de graces, & le suppliant de ne pas permettre que je m'en rende indigne. Quand je serai honnestement vestu, je me jetterai à genoux pour rendre mes adorations & mes actions de graces à la très-sainte Trinité ; & afin que les unes & les autres soient plus agréables au Pere Eternel, je les unirai à celles que lui offroit le Verbe incarné dans le temps de sa vie mortelle. Je lui rendrai à lui-même

mes devoirs de respect & d'amour en embrassant la Croix. Je m'adresserai ensuite à la sainte Vierge, à mon saint Ange, à saint Ignace mon Pere, & à mes autres saints Patrons, sur-tout à celui que je choisirai dès le matin pour mon Protecteur du jour, & par les mains de qui je présenterai mes prières à la souveraine Majesté. Celles que je reciterai, sont singulièrement le *Pater*, & l'*Ave*; le Symbole des Apostres, l'Oraison de la Congrégation, & la formule des vœux quand je les aurai faits: protestant de vouloir vivre & mourir enfant de l'Eglise, de la sainte Vierge & de la Compagnie. Après quoi je proposerai quatre choses; la première de faire toutes mes actions purement à la gloire de Dieu, en action de grâces des bienfaits que j'ai reçus de sa divine Majesté, & en intention d'en obtenir toujours de nouveaux; la seconde d'apporter une attention singulière au sujet de mon examen particulier; la troisième de mourir plutôt que de commettre le plus petit péché veniel, & que de transgresser la moindre de mes règles; la quatrième de vivre & de mourir dans la Compagnie. M'étant acquité de cet exercice, je me disposerai à celui de la méditation par des aspirations enflammées, disant à l'imitation de David: *Seigneur, ouvrez mes levres, & mon cœur, afin de m'occuper de vos grandeurs, & d'annoncer vos louanges.* Ou bien avec le même: *O mon Dieu, que*

*le feu de votre amour s'allume en moi dans le temps de l'oraison. Ou enfin avec les Apostres: Enseignez moi comme il faut prier.*

Son O  
raison.

Au moment que j'entendrai le signal pour commencer la prière, je prendrai de l'eau benite, je ferai le signe de la Croix, je me mettrai en la presence de Dieu, & l'ayant adoré profondément, je commencerai la grande affaire de mon entretien avec lui, sans y obmettre nul des reglements que nous a fait saint Ignace sous le nom d'additions. J'exercerai ensuite mon ame a benir le Seigneur, & à unir de concert toutes les puissances afin de le louer, me disant à moi-même, comme le Prophète Royal : *Mon ame benis le Seigneur, & que tout ce qui est au dedans de moi, benisse son saint Nom.* J'appliquerai ma mémoire au ressouvenir du mystère, ou de la verité dont je dois m'occuper; mon entendement à en concevoir & à en pénétrer le fond; ma volonté sur-tout à m'y affecter, & à m'y attacher amoureuxment, fort persuadé que sans cette union de mon cœur avec Dieu, ma méditation ne seroit qu'une speculation seche & sterile. Sur la fin je m'adresserai aux personnes de la très sainte Trinité, en les suppliant de mettre le sceau à mon cœur, pour y conserver ce qu'elles viennent d'y opérer, & dans cette espèce de colloque j'observerai envers la divine Majesté un plus profond respect. Quand j'aurai fini mon exercice, je

ferai une courte reflexion sur ce qui s'y est passé , pour rendre graces à Dieu de tout le bien qu'il a daigné y faire , & me confondre moi-même de tout ce que j'y aurai mêlé de mauvais ; marquant ensuite sur le papier les graces que j'y aurai receuës de Notre Seigneur , les resolutions qu'il m'aura inspiré d'y prendre , & les motifs les plus pressants qui m'y auront porté.

Le temps de la Messe approchant , je me rendrai des premiers en l'endroit où je dois l'entendre. En y allant , je m'occuperai de ces pensées ; *Où vas-tu , Berchmans ? Que vas-tu faire ? Je m'en vais , répondrai-je incontinent au fond de mon cœur , me présenter au Pere eternel , & lui offrir le sacrifice de son cher Fils.* Quand je serai arrivé à la veüe du saint Autel , après une profonde adoration , m'étant mis à genoux , je renouvelerai mon intention générale du matin , & j'y ajouterai celles qui sont propres de cette action la plus auguste & la plus sainte de notre Religion. Prosterné ensuite en esprit au pied de la croix j'assisterai au sacrifice non sanglant de nos autels, comme à la sanglante immolation du Calvaire; je suivrai le Prêtre pas à pas, conformant les sentiments de mon cœur aux paroles qu'il prononce jusqu'à l'offertoire , où m'appliquant tout, à fait à la Passion de Notre Seigneur, j'en parcourerai les mystères. Vers le temps qu'on commence le Canon , je me représenterai le Fils unique de Dieu qui se

Sa manière d'entendre la Messe.

couche sur la croix, comme sur le lit de ses douleurs, & qui abandonne aux bourreaux ses pieds & ses mains pour y être cloués. A ce spectacle élevant les yeux & le cœur au Pere éternel : *Regardez*, lui dirai-je, *ô mon Dieu, regardez le visage de votre Fils*. Par le chef adorable de cette divine victime couronné d'épines, je le prierai pour le souverain Pontife, les Rois & les Princes Chrétiens, afin de leur obtenir la grace, au premier de gouverner saintement l'Eglise, aux autres de la défendre avec zèle. En considération de ce même chef je recommanderai celui qui l'est de toute la Compagnie, & les autres Supérieurs qui la gouvernent. Par la main droite, je conjurerai le Pere des miséricordes de les répandre sur mes proches & mes alliés selon la chair, en leur accordant la grace d'observer ses loix saintes ; & d'en faire sur-tout sentir les effets les plus tendres aux personnes avec lesquelles je suis uni selon l'esprit, comme sont ceux de la maison où j'ai l'honneur de vivre, ou tout autre de la Compagnie, avec qui je suis plus étroitement lié en JESUS-CHRIST, en leur faisant la grace de conserver jusqu'à la mort une pureté angelique, d'être de dignes instruments de la Compagnie, & d'y persévérer dans une fidelle correspondance à leur vocation. Par la gauche, je recommanderai à Dieu mes ennemis, s'il arrivoit que j'en eusse quelques-uns, en le suppliant

de les combler de ses dons; je demanderai par la même main le don de la foi pour les infidèles & les hérétiques; celui de la grâce & de la charité pour les mauvais chrétiens qui sont en péché mortel. Par le pied droit, je représenterai au Père éternel les personnes qui sont dans la Compagnie de son fils, & qui n'y vivent pas avec la perfection qu'elle exige, afin qu'animés d'une ferveur toute nouvelle ils conspirent avec les autres membres de ce grand corps au dessein de la gloire de son saint Nom. Enfin par le pied gauche, je le prierai d'avoir pitié de ceux qui en sont sortis, ou par libertinage, ou par lâcheté, & de leur donner aux uns & aux autres la grâce d'un parfait retour à leur devoir. A l'élevation de la sainte Hostie, j'y adorerai Notre-Seigneur JESUS-CHRIST aussi réellement présent qu'il étoit sur l'arbre de la croix, en lui disant du fond de mon cœur ces paroles de l'Eglise: *Nous vous adorons, mon Sauveur, & nous vous bénissons, parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix*; continuant dans le même esprit d'une amoureuse adoration, je réciterai lentement: *Anima Christi*, en pesant & goûtant tous les mots de cette devote prière, si propre à inspirer l'amour & la confiance envers JESUS crucifié. Dans le temps que le Père dira: *Nobis quoque peccatoribus*, j'entrerai avec une tendresse respectueuse dans la playe du sacré côté de

mon Sauveur ; & je le conjurerai d'y tenir , d'y conserver , d'y accroître & d'y protéger la Compagnie , de m'y souffrir moi-même , quelque indigne que j'en sois , comme dans un asyle assuré contre les ennemis de mon salut & de ma perfection ; & par l'immense charité qui lui a fait recevoir au cœur cette sainte blessure , de pénétrer le mien des traits de son très-pur amour , d'y produire les vertus les plus capables de lui agréer , mais sur-tout celles dont j'ai besoin pour vivre & mourir en vrai enfant de la Compagnie ; de me donner pour cela une haute sainteté & une science égale , s'il est de la plus grande gloire de Dieu que je sois sçavant , & j'acheverai toutes mes demandes par celle d'un amour filial envers la sainte Vierge , sans oublier de recommander instamment les âmes des défunts avec lesquels j'ai des liaisons selon la chair , ou selon l'esprit , & sur-tout celles qui sont les plus destituées de secours. Au temps de la Communion du Prêtre , je m'unirai de cœur avec lui pour communier spirituellement , & après avoir reçu en esprit celui que le sacré ministre aura reçu réellement , je joindrai mes actions de grâces aux siennes. Après quoi réfléchissant à mon ordinaire sur la manière dont je me serai comporté en cette action , je demanderai pardon à Notre-Seigneur des fautes qui s'y seront glissées , & je le conjurerai d'offrir mon exercice à

son divin Pere, en union du sacrifice de lui-même que le Prêtre vient d'offrir en son nom.

Je garderai cette même méthode d'entendre la Messe les jours que j'aurai le bonheur de communier, en y ajoutant seulement de fréquents desirs de cette grace ineffable que Notre Seigneur veut bien m'y faire, & le suppliant par les mérites de sa Passion de se préparer lui-même en moi un séjour digne de lui. Je m'occuperai de ces pensées surtout depuis le *Pater noster*, me servant de quelques paroles de l'Écriture les plus tendres, pour témoigner à mon Sauveur les sentiments de mon ame impatiente de s'unir à lui : *La soif dont je suis pressé d'aller à vous, lui dirai-je avec le Prophète Royal, est égale à celle d'un cerf épuisé d'une longue course, qui cherche l'eau des fontaines pour se rafraîchir. Qui me procurera, m'écrierai-je avec la sainte Epouse, le doux plaisir de vous posséder, mon aimable frere, qui sucez les mamelles de ma mere. Ou bien avec la même: Venez, ô mon bien-aimé, venez dans le jardin qui est à vous. Plein de confiance que le Seigneur écoute mes soupirs, je m'imaginerai entendre cette douce parole de sa bouche: J'irai & je le guèrai. A une réponse si favorable, confus & touché, comme le fut autrefois l'humble Centenier de l'Évangile, je lui dirai: Je ne suis pas digne de vous recevoir dans ma maison, Seigneur; il vous suffira*

Sa pratique de dévotion à la communion.

*de dire un mot pour opérer ma guérison. Voyant ce Dieu de bonté malgré mon indignité, résolu de m'honorer de sa visite, charmé de cette divine condescendance, je dirai conformément aux paroles du Prêtre: Que le corps de Notre-Seigneur JESUS CHRIST garde mon ame pour la vie éternelle. Au moment que je l'aurai reçu, abîmé dans un profond recueillement, je lui rendrai mes hommages & mes actions de grâces avec la foi la plus vive, croyant très-fermement que celui que je possède est le vrai Fils de Dieu, & de la sainte Vierge; je lui demanderai plein d'étonnement de sa grandeur & de ma bassesse: D'où me vient cette faveur que mon Seigneur & mon Dieu vienne à moi. Dans le desir de lui en témoigner ma reconnoissance, je prierai mes saints Patrons de suppléer par la leur à l'insuffisance de la mienne. J'ajouterai à ce qu'ils feront de leur part mes petites dévotions & mes legeres mortifications de la semaine, avec le renouvellement de mes vœux comme l'humble & l'amoureux tribut de mon cœur. Enfin après avoir demandé au Pere éternel en considération de son cher Fils la grace de le servir parfaitement & d'aimer toujours plus ardemment la sainte Vierge, je finirai mon action par les réflexions ordinaires.*

Quoique le fond de toutes mes dévotions à la communion doive être le même, j'y pourrai changer quelques circonstances en  
différens

différens temps, selon les divers mystères que l'Eglise célèbre, ayant appris de saint Ignace que d'en suivre l'esprit & les sentiments, c'est le caractère d'une piété solide & à l'abri des illusions. Ainsi comme cette mere des fidelles, pour leur enseigner à honorer JESUS-CHRIST dans tous les états de sa vie, les partage en plusieurs fêtes, j'y conformerai mes dévotions. Voici celle que je pourrai prendre au saint temps de l'Avent, consacré à la mémoire de l'incarnation du Verbe, & à la naissance d'un Dieu enfant, à qui j'ai toujours dévoué toutes mes tendresses. Je me figurerai allant à l'Eglise, que je vais assister au divin spectacle d'un Dieu fait homme, & réduit à l'infirmité de l'enfance. Quand le Prêtre sortira de la sacristie pour aller à l'autel, je me représenterai le voyage que fit de Nazareth à Bethléem la très sainte Vierge, accompagnée de saint Joseph son saint Epoux. Je suivrai en esprit ces admirables personnes, témoin de leur patience, de leur recueillement & de leur modestie; je m'occuperai de ces pensées jusqu'à l'Evangile, pendant laquelle j'exciterai ma foi sur les mystères de cet Homme-Dieu, le regardant tantôt dans les grandeurs de son éternelle génération, tantôt dans les anéantissements de sa naissance temporelle. A l'Offertoire considérant la Reine des Anges chercher inutilement un logis, dans les rues de Bethléem, plein d'e-

tonnement & de compassion de la voir re-  
butée, je lui offrirai mon cœur pour en faire  
son séjour & celui de son divin enfant. L'ad-  
mirerai cette auguste Princesse entrant dans  
une méchante étable pour y enfanter le Créa-  
teur de toutes choses; & le voyant à l'éleva-  
tion entre les mains du Prêtre; je l'adorerai  
comme s'il ne faisoit que de naître. Je con-  
templerai avec un respect amoureux sa pau-  
vreté, sa bassesse; tout cet appareil d'hu-  
miliation qui l'environne. Je croirai ferme-  
ment que celui qui est assis à la droite de  
son Pere, dans les splendeurs des Saints,  
est celui là même que je vois aujourd'hui  
sous de viles espèces, comme il étoit autre-  
fois enveloppé de pauvres langes; je l'ai-  
merai tendrement en cet état humble & mé-  
prisable; je le presserai tout de nouveau  
d'entrer dans mon cœur, & me représentant  
au temps de la communion qu'il y entre ef-  
fectivement; je l'y adorerai très-profonde-  
ment, & je l'y embrasserai avec toute l'af-  
fection de mon ame; & comme il est tout-  
puissant sur le cœur de son Pere, je le con-  
jurerais de m'établir constamment dans ses  
bonnes grâces, en lui protestant, comme  
autrefois Jacob à l'Ange, que je ne le quit-  
terai point qu'il ne m'ait comblé de ses bé-  
nédictions, qui sont les fruits de la sainte  
communion.

La pra-  
tique  
pour la

Mais comme rien ne dispose mieux à cette  
grande action qu'une confession exacte,

DE JEAN BERCHMANS. 211

qui purifie le cœur de toutes les souillures capables d'en détourner l'auteur de la pureté ; avant que de recevoir cet aimable hôte , j'aurai recours au Sacrement de la Pénitence. Pour le faire avec profit je m'adresserai à la très-sainte Vierge, afin d'obtenir par son moyen , la grace de connoître & de détester mes péchés ; je la demanderai à son cher Fils , & par sa médiation à son divin Pere. Après cette courte priere suivra l'examen de mes fautes, que je ferai sans négligence & sans anxiété. J'en concevrai ensuite une vive douleur par le motif de l'amour le plus pur ; & comme c'est sans réserve que je veux plaire à JÉSUS-CHRIST , mon regret de lui avoir déplu , & ma résolution de ne lui plus déplaire seront sans exception. Je garderai dans la manière de me confesser celle dont on a coutume d'user dans la Compagnie , & ma disposition intérieure au moment de l'absolution , sera de me regarder aux pieds de JÉSUS crucifié , recevant les gouttes de son sang précieux , qui coule de ses blessures pour la purification de mon ame , & entendant de sa bouche ces paroles de grace : *Allcz en paix , vos pechés vous sont remis.* A la sortie du tribunal , je remercierai très affectueusement mon Juge d'avoir daigné porter en ma faveur cet arrêt de miséricorde : je lui renouvellerai mes protestations de fidélité ; je m'acquitterai de ma pénitence , & avant que de me retirer ,

je lui dirai avec une humble reconnoissance :  
*Agréez, Seigneur, cette confession que je viens de faire ; toute imparfaite qu'elle est recevez-la par les prieres & par les mérites de la sainte Vierge, & de mes saints Patrons ; & s'il étoit arrivé qu'il s'y fût glissé, ou dans les précédentes, quelque faute, soit dans l'intégrité de l'accusation, soit dans la vivacité de la douleur, ou dans la fermeté du bon propos, daignez tellement y suppléer par votre infinie miséricorde, que l'absolution que j'ay receuë sur la terre soit ratifiée dans le Ciel. Ainsi soit-il.*

Comme après l'étude des vertus rien n'est plus nécessaire à un Jésuite que l'étude des sciences, je ne dois jamais séparer dans mon cœur les devoirs de l'étudiant de ceux du Religieux. Je réduis les uns & les autres à trois.

L'idée  
 qu'il se  
 propose  
 d'un par-  
 fait Es-  
 colier de  
 la Com-  
 pagnie.

Le premier & l'essentiel qui regarde Dieu, consiste à ne prétendre que la plus grande gloire dans les études ; pour soutenir une intention si pure, le vrai moyen est de m'unir à lui dans l'oraison. J'y puiserai, les lumières dont j'ai besoin dans les sentiers obscurs des sciences, & l'onction sainte si nécessaire à mon cœur, dans les études sèches, auxquelles mon état m'oblige de m'appliquer. Je joindrai à l'oraison les examens généraux & particuliers, l'assiduité à entendre tous les jours la sainte Messe avec toute la dévotion dont je serai capable, & l'usage des Sacramens de Pénitence & d'Eucharistie.

chaque semaine. Ce sont les moyens de conserver l'esprit intérieur qu'employoit notre saint Fondateur lui-même, dans le temps qu'il étudioit à Paris.

Après avoir accompli ce devoir de piété, qui doit être comme l'ame de mes études, le plus nécessaire, & le plus méritoire est celui d'étudier selon l'esprit de la Compagnie. Pour le faire avec fidélité, indifférent d'abord & sans choix, je dois m'appliquer au genre d'étude, & recevoir les leçons du maître qui m'aura été déterminé par l'obéissance. Si je veux en profiter, il faut que je les prépare avec exactitude, & que je les écoute avec attention, que je les repete avec soin. Ayant consacré les prémices de la journée à la méditation de la science des Saints, je donnerai le temps qui suit aux spéculations de la science humaine; lisant les écrits de mon Regent, les approfondissant, m'y formant des difficultés pour les résoudre moi-même, ou pour en demander la solution, les marquant pour cela sur le papier. Fidèle à l'étude dans les temps qui lui sont assignés, je le serai également à n'en passer jamais les bornes, me souvenant que la même autorité qui m'ordonne d'étudier aux heures marquées, m'en défend la continuation au-delà des limites; ainsi j'interromprai mon travail après deux heures d'application, pour le reprendre ensuite avec une nouvelle ardeur après avoir pris un peu de relâche.

Dans les répétitions domestiques & dans les disputes publiques j'estimerai que c'est une égale obligation à un écolier de la Compagnie, d'y donner des marques d'esprit & de capacité, sans oublier d'en donner de modestie & d'humilité.

J'ai enfin deux choses à observer à l'égard de mes Compagnons d'étude. La première est de leur parler toujours latin, selon la règle, hors des temps de la récréation, s'ils sont Jésuites. La seconde, s'ils sont étrangers, de ne les entretenir jamais sans permission: à quoi j'ajoute, que l'ayant obtenue, je ne m'en servirai que pour tenir avec eux des discours d'étude & de piété, qui les instruisent & qui les édifient. En un mot pour ne manquer à aucune de mes obligations, j'aurai toujours devant mes yeux cette idée que j'ai l'honneur d'être l'enfant de la Compagnie.

La manière de sanctifier chaque action de la journée.

Je donnerai à la vertu une attention singulière aux actions principales qui sont essentielles à un Religieux appliqué à l'étude; mais pour n'en négliger aucune, quelque légère qu'elle puisse être, outre l'intention générale du matin, en vertu de laquelle elles sont toutes à Dieu & pour Dieu, j'aurai soin de les lui offrir encore en particulier avant que de les faire & après les avoir faites.

Au commencement, élevant mon cœur à Dieu, je lui dirai: *Mon Seigneur & mon*

Dieu, en reconnoissance du domaine absolu que vous avez sur moi, & des ineffables bontés dont vous m'avez prévenu, je vous offre cette action & toute ma personne avec elle, ne voulant ni agir, ni être en aucune façon que pour les intérêts tout purs de votre gloire. Je vous l'offre aussi pour obtenir de votre divine Majesté les grâces & les vertus qui me sont nécessaires, comme sont l'humilité, la dévotion envers la sainte Vierge, & les dispositions de cœur propres à me rendre agréable à vos yeux. Je l'unis enfin à tout ce qu'a fait de pareil mon Seigneur JESUS-CHRIST, espérant de cette union le prix & le mérite que cette œuvre n'auroit pas d'elle-même.

Sur la fin je renouvellerai aussi mon offrande à peu près en ces termes: L'action que je viens de faire est toute à vous, adorable Trinité, par une infinité de titres; aussi voudrois-je avec elle avoir une infinité de cœurs à vous présenter. Je vous la présente avec les larmes, le sang & les douleurs de JESUS-CHRIST, avec les mérites de la sainte Vierge, avec le sang des Martyrs, sur-tout de ceux de la Compagnie, avec les louanges & les amours de tous les Anges, & de tous les Saints qui vous glorifient dans l'Eternité.

Après ce détail d'actions extérieures que j'ai choisies entre beaucoup d'autres, il ne reste plus que de rapporter ce qui en étoit l'âme; c'est-à-dire les sentiments du Serviteur de Dieu. Il me paroît qu'on ne peut se

parer les unes des autres ; les sentiments du cœur étant les ressorts qui donnent le mouvement aux actions des Saints , & leurs actions les solides preuves de la sincérité de leurs sentiments. Je trouve ceux de Berchmans épars sans suite & sans ordre ; peut-être me sçaura-t'on bon gré de les ranger sous certains chefs sur lesquels ils roulent la plupart ; & l'on me pardonnera la liberté que j'ai cru devoir prendre d'en exprimer le sens plutôt que d'en suivre scrupuleusement les paroles ; d'en omettre quelques-uns , & de donner aux autres plus d'étendue qu'ils n'en ont dans le recueil où je les ai puisés ; n'ayant d'autre intention que d'en faire mieux goûter la dévotion à mes lecteurs , qui trouveront ici comme une espèce de miroir , dans lequel tout l'intérieur du Saint jeune homme leur sera représenté. Voici donc les plus purs sentiments de cœur de Berchmans.

Ses sentiments  
envers  
Dieu.

Aimer Dieu , n'aimer rien que lui ; ou si l'on aime quelque chose avec lui , ne l'aimer qu'en lui & pour lui ; c'est ce qui fera la félicité des Saints dans le Ciel , & c'est ce qui fait le mérite de ceux qui le deviennent sur la terre.

Pour peu qu'on s'attache à la créature, on relâche les nœuds qui nous lient au Créateur ; on dérobe à celui-ci ce qu'on donne à celle-la. Ce grand Dieu n'a que faire d'un cœur partagé ; il veut sans division ce qu'il mérite.

mérite sans réserve. Un cœur à demi n'est pas digne de lui , & l'offrande peu libérale qu'on lui en fait , n'est guères capable que de resserrer ses libéralités.

Qu'importe d'être singulièrement aimé des hommes ? Ils sont si peu de chose. Il importe même beaucoup de n'en être pas ainsi aimé. Cet amour singulier est trop dangereux , & il coûte ordinairement , à celui qui le recherche , sinon l'amitié , au moins les caresses & les faveurs singulières de Dieu.

On ne doit pas compter sur l'estime du monde , c'est un trop mauvais juge , qui méprise assez souvent ce qui mérite d'être estimé , & qui estime de même ce qui mérite d'être méprisé. Nous ne valons que ce que nous sommes devant Dieu. Ce n'est que dans la balance que se pese le vrai mérite ; & c'est son jugement seul qui décidera un jour quelles ont été les fausses ou les véritables vertus.

C'est tout risquer que de mettre sa confiance dans les hommes ; ils ont des cœurs volages ; ils ont des bras de chair ; leur protection est foible , inconstante & fragile. Ils nous veulent peu de bien , & ils ne nous le veulent guères constamment. C'est assez qu'ils nous en aient fait en un temps pour prétendre avoir droit de nous faire du mal en un autre. Mais quand ils ne changeroient pas d'inclination pour nous , leur pouvoir est si borné , que toute leur bonne volonté

ne va pas jusqu'à faire des heureux. Qu'il est doux au contraire de se fier à Dieu ! Il n'y a rien à craindre pour moi ; c'est mon Pere , & mon Pere tout-puissant , je n'appréhende pas , ni qu'il puisse ne qu'il veuille laisser tomber un enfant qui se jette dans son sein.

Envers  
Notre-  
Seigneur  
Jesus-  
Christ.

O mon JESUS ! O mon amour ! O le Dieu de mon cœur ! Le centre de toutes mes affections ! Tout mon bonheur & tout mon bien dans le temps & dans l'éternité n'est qu'en vous seul.

Je n'attends de graces & de vertus qu'autant que j'aurai de liaison avec vous , ô mon aimable Seigneur , vous êtes le véritable sep , & moi un simple rejetton , qui n'a de vie que celle que vous lui communiquez par l'influence de vôtre grace. Uni inséparablement à vous , j'aurai part à vôtre fécondité , & tout stérile que je suis de moi-même , je porterai des fruits immortels : mais si je viens à m'en séparer , malheur à moi , sec , aride , inutile , je ne suis bon qu'à être jetté au feu.

Le monde , la chair , le démon disputent à JESUS l'empire de mon cœur : je serois bien malheureux , s'ils l'emportoient sur lui ; & je serois bien puni du mauvais choix que j'aurois fait par l'esclavage où je serois réduit sous de si durs maîtres. Quelle doncœur au contraire , ô mon Sauveur , de vivre sous vos loix ! vôtre aimable servitude vaut mieux que la plus douce liberté.

Je rencontre en vous seul tout ce qui me peut rendre assuré le grand voyage de l'éternité que j'ai à faire. Vous êtes vous-même & la voye par laquelle je dois aller, & la vraie lumière que je dois suivre, & la véritable vie où je tends comme à mon terme. Qu'ay-je à chercher ailleurs ?

A la vérité vous semblez quelquefois vouloir vous cacher, c'est le temps des ténèbres & des aridités. Mais il dure peu ce temps obscure & fâcheux, que votre Providence toute amoureuse ne permet que pour mon bien. Pour peu que je vous réclame alors, vous entendez mes soupirs, vous vous rendez propice à mes vœux, & vous tirez le voile qui me couvroit les charmes de votre divin visage; de sorte que vous ne paroissez vous être éloigné de moi que pour m'unir plus étroitement à vous.

Vous êtes bon : mais vous êtes jaloux ; votre délicatesse semble aller de pair avec vos bontés ; vous voulez des serviteurs fidèles. En vérité peut-on se flatter de l'être, quand on peut de sang froid se résoudre à vous déplaire ? Le parfait amour & le moindre péché, quand il est tout-à-fait libre, sont incompatibles dans un même cœur ; il faut se déterminer à n'en jamais commettre de cette nature, si l'on veut avoir part à la perfection de votre amour.

Quiconque vous aime sincèrement, divin Sauveur, doit vous aimer principalement

sur la croix & sur l'autel. Là vous mourez ;  
ici vous vivez pour nous ; c'est dans ces  
deux endroits que je dois vivre & mourir.  
Rien n'est plus consolant pendant la vie  
que d'en passer une bonne partie auprès de  
Notre Seigneur résidant au très-Saint Sacre-  
ment ; rien ne l'est plus à la mort que d'a-  
voir bien aimé un Dieu crucifié ; & l'on a  
droit alors d'en baiser l'image avec con-  
fiance , quand on a eu le courage d'en être  
la fidelle copie.

Envers  
la sainte  
Vierge.

Je ne puis aimer J E S U S , sans aimer sa  
sainte Mere ; leurs liaisons sont trop étroi-  
tes pour pouvoir les séparer. Quel fond de  
douceur & de consolation pour moi , que la  
Mere de mon Dieu daigne être la mienne ,  
& qu'elle veuille bien m'adopter pour son  
enfant ! Oui , dès mes plus tendres années  
j'ai eu l'honneur de l'être. A peine étois-je  
capable de connoître ma mere selon la chair,  
que vous étiez déjà , divine Vierge , ma  
mere selon l'esprit. C'est dans la chapelle  
de Montaignu que j'ai reçu la grace de cette  
sainte adoption ; elle a été suivie d'une in-  
finité d'autres ; mais la grande & inesti-  
mable , est de m'avoir conduit comme par  
la main dans la compagnie de votre cher  
Fils ; & celle d'y mourir , que j'espere par  
votre intercession , sera le couronnement  
de routes les autres.

Comme il n'est point de Jésuites qui ne  
reconnoissent de l'a voir été par le crédit &

les bontez de la sainte Vierge, il n'en est point aussi qui doivent espérer d'être bons Jésuites, sans faire profession d'une tendre & solide dévotion envers cette Souveraine Bienfaitrice.

On se flatte en vain de l'avoir cette tendre & solide dévotion envers la Reine des Anges, si l'on n'aime avec elle les vertus qu'elle a singulièrement aimées, sa modestie surtout, & sa pureté. La première fut en elle si incomparable, qu'elle parut plus qu'humaine : la deuxième fut si excellente, qu'elle attira dans son sein celui qui est la pureté même. Et comme l'amour de Marie ne peut être dans un cœur que l'amour de la pureté ne s'y trouve, cet amour de la pureté n'y pourroit être long-temps sans le secours de la modestie, qui en est la garde la plus fidelle.

: Après le souverain médiateur mon Sauveur JESUS-CHRIST, toute ma confiance est en la sainte Vierge, ma chere mere, & ma toute puissante protectrice. Les playes de JESUS, le sein de MARIE, voilà mes deux asiles. Le démon a beau chercher à me perdre ; comme la timide Colombe poursuivie du Milan se cache dans les ouvertures de la pierre, je me retire en ces lieux de refuge inaccessibles à sa fureur.

Quand on n'a pas une confiance filiale envers la Mere de Dieu, peut-on vivre en repos ? Et peut-on mourir tranquille quand

on n'est pas couvert de sa protection maternelle ?

Invers  
la Com-  
pagnie.

Chaque Religieux doit être singulièrement affectionné à l'ordre auquel la Providence l'a appelé. C'est un devoir de justice & de charité de respecter tous les autres approuvés par l'Eglise : mais c'en est encore une de reconnoissance d'ajouter la tendresse au respect envers celui dont on est membre.

L'honneur que Dieu a fait à la compagnie de se servir d'elle pour procurer sa gloire , me la rend respectable : mais celui qu'elle m'a fait de me recevoir au nombre de ses enfans , me la rend également chere. En verité que puis-je faire pour lui en témoigner ma très-vive & très-sensible gratitude , sinon de l'honorer & de l'aimer toute ma vie comme ma mere , & de regarder tous mes freres comme mes maîtres , & de leur rendre en cette qualité tous les services dont je serai capable ?

Quand mon peu de mérite & la grace qu'on m'a faite ne m'inspireroit pas ces sentimens , l'exemple de JESUS & de MARIE les graveroit profondément dans mon cœur. Un Dieu descend du Thrône de ses grandeurs , & de Maître de l'univers , il se fait Serviteur ; une Mere de Dieu se glorifie d'être la Servante de celui dont elle est proclamée la Mere ; la pensée d'être servi & non pas de servir les autres , peut-elle

après cela me venir seulement dans l'esprit?

Le Supérieur est le Lieutenant de Dieu, Envers les Supérieurs. il est revêtu de son autorité, il est à mon égard l'interprète de toutes ses volontez; je lui dois, quand je lui parle, le respect le plus profond; & quand il me parle, la plus soumise obéissance.

Tant que mon cœur lui sera ouvert, le démon n'y aura point d'accès; & il lui sera ouvert tant que j'aurai de l'amour & de la confiance envers lui. Pour conserver ces justes dispositions à son égard, je le considérerai toujours comme mon Pere, & comme celui qui me tient la place du meilleur de tous les Peres.

Je ne me mêlerai jamais de ma destinée; soit pour les lieux ou pour les emplois; & comme je ne voudrois mourir, ni dans un endroit, ni dans un office où je serois entré par ma propre volonté, aussi ne voudrois-je pas y vivre.

Il ne m'arrivera jamais de demander à mes Supérieurs raison de leur conduite dans les dispositions qu'ils feront de moi; quelque raison qu'ils aient en me donnant des ordres, cela les regarde & non pas moi: ce qui me regarde uniquement est de les recevoir & de m'y soumettre. Ce qu'ils ordonnent est ordonnance de Dieu, voilà toute ma raison.

Severe envers moi-même, je n'aurai que Envers les Freres. de la douceur & de la complaisance pour mes Freres. J'aurai les yeux ouverts sur

mes propres défauts ; & je ferai de mon cœur une espèce de tribunal , où je m'accuserai toujours , & où je ne les condamnerai jamais. Toujours prêt de les obliger , je mettrai toute ma satisfaction à leur en donner pour Dieu.

Je ne puis dissimuler que s'il s'en trouvoit de tièdes , dont je ne pusse espérer d'échauffer le cœur , en conversant avec eux , leur conversation me feroit de la peine , dans la juste crainte qu'elle ne me devinst contagieuse. Graces au Seigneur , je n'en connois point de pareil ; & comme je les vois tous animés d'une ferveur extrême , il m'importe peu avec qui je me trouve au temps de la recreation ; il n'en est point de qui je n'aie à profiter.

Ce n'est pas, comme Dieu se communique diversement à ses Serviteurs , qu'il n'y en ait quelques uns qui me paroissent plus fervens ; & j'avoüe que le même principe , qui m'éloigneroit des imparfaits & des tièdes, me donne une singulière inclination de m'approcher de ceux-là , par la facilité que j'y trouve de lier avec eux des entretiens spirituels , qu'il est mal-aisé de soutenir avec des personnes moins touchées des intérêts de Dieu & de leur propre perfection.

Je ne crois pas blesser la charité commune , en me joignant particulièrement aux Freres , que l'obéissance & leur degré attachent aux offices domestiques ; comme

ils sont chargez tout le jour du soin de travailler à l'entretien de nos corps, c'est à nous une espèce de justice d'aider à la consolation de leurs ames.

J'aimerai tous mes freres : mais je n'aurai de familiarité avec aucun. Les amitiés particulières sont toujours funestes à la Communauté ; dès qu'elles s'y sont glissées , on y voit bien-tôt & la charité altérée , & le bon ordre renversé.

Graces au Seigneur , mon cœur est libre ; & comme il ne tient à aucune chose , il n'est attaché à aucune personne. Je n'aime rien qu'en vous , & pour vous , ô mon Dieu ! & si je sentoís quelque'autre amour en moi , je le regarderois comme un feu profane , capable d'éteindre le feu sacré de votre charité dans mon cœur.

L'esprit du Legislatéur , le bon état de la Religion , la sainteté du Religieux sont contenus dans les Regles ; quand on les néglige , peut-on se persuader qu'on respecte son saint Fondateur , qu'on aime son ordre , & qu'on désire la perfection ?

Envert  
les Re-  
gion

Le corps de la place est bientôt pris quand les dehors sont emportés : l'essentiel de la Religion ne subsiste guères, on ne tarde pas à violer les vœux , quand les régles sont mal gardées

Il ne faut pas dire qu'elles sont petites : elles ne le sçauroient être , le salut & la perfection d'un Religieux en dépendant.

Mais quand elles le seroient , je les aimerois toujours comme des sacrés liens qui m'attachent à JESUS - CHRIST ; liens d'ailleurs formés par Saint Ignace , auquel il m'est doux de faire plaisir , & qui je sçai que j'en fais , quand je les aime. Et puis n'étant pas en état de faire de grandes choses , toute ma ressource est la fidélité dans les petites.

Dusse-je perdre la vie , je ne transgresserai jamais aucune de mes règles pour avoir à la mort la consolation de les avoir gardées toutes.

Sans une vraie nécessité , je n'en demanderai jamais de dispense particulière ; & pour les dispenses générales , je n'en aurai guères moins d'horreur que d'une opposition constante à l'esprit de dépendance ; puisqu'on ne les demande d'ordinaire que pour se délivrer de la peine de demander souvent , & pour se mettre une bonne fois en liberté.

Senti-  
mens  
d'humili-  
té.

L'idée qui me revient , & plus souvent , & avec plus de consolation dans l'esprit , c'est celle qui me représente tous mes freres élevés sur ma tête , & moi rampant à leurs pieds. L'honneur que j'ai de vivre parmi eux , me paroît une grace dont j'étois si peu digne , que je suis également surpris , & que j'aye osé la demander , & qu'on ait daigné me l'accorder.

N'ayant de mon fond que le néant , &

le péché, je dois m'estimer indigne de tout honneur par rapport au premier, & digne de tout mépris par rapport au second ; voilà la règle de mon estime, & pour peu que j'aye d'équité : mais si je l'ai solide & sincère ; après avoir établi ce sentiment en moi, elle doit me donner un vrai desir de le voir passer dans les autres. Estre vil à mes propres yeux, ce n'est encore être humble qu'à demi : mais être bien aise de l'être aux yeux d'autrui, c'est être humble tout-à-fait.

Le desir de l'humiliation est la mesure de celui que j'ai de l'humilité ; si je suis celle-là, je n'ai guères d'affection pour celle-ci ; & dès que j'aime peu cette vertu, qui est le fondement de toute la sainteté, il faut que je n'aye guères envie d'être un Saint.

On n'en viendra jamais à la recherche de cette humiliation si précieuse aux yeux de Dieu qu'on ne se dise souvent à soi-même : je n'ai de moi-même que le néant, & un poids naturel qui m'y entraîneroit si la main du Créateur ne m'empêchoit d'y retomber ; si j'ai quelque chose de plus, c'est un autre poids qui me porte au péché, & qui me causeroit mille chûtes déplorables si je n'étois soutenu par la main du Rédempteur. Voilà la vraie racine du mépris de moi-même, dont le fruit véritable est de rechercher mon anéantissement dans toutes les occasions.

{Senti-  
mens de  
mortifi-  
cation.

Jeune flatte en vain d'aimer JESUS crucifié, si je n'aime pas sa Croix : s'il ne l'avoit pas aimée lui-même, m'auroit-il donné de si éclatantes marques de son amour ? N'a-t'il pas droit d'attendre de mien les mêmes preuves ? Et s'il a droit de les attendre, puis-je en les lui refusant, ni présumer, ni lui persuader que je l'aime ?

Quand je ne serois pas engagé comme Chrétien d'aimer votre Croix, ô mon JESUS ! en qualité de Jésuite, pourrois-je m'en défendre ? En cette qualité j'ai l'honneur d'être de votre compagnie ; j'aurois mauvaise grace en vous accompagnant au Thabor, de ne pas vous suivre encore au Calvaire.

Le renoncement à moi-même, est la loi fondamentale que m'impose votre Evangile, il doit être sans bornes, si je veux n'en pas mettre à ma perfection. Ce renoncement doit commencer par les sens, & c'est à l'emploi d'une exacte modestie ; mais il est nécessaire qu'il passe jusqu'à l'ame, & c'est ce que fait l'obéissance par un assujettissement total du jugement & de la volonté, qui en sont les facultés principales.

On n'avance dans les voies du divin amour qu'autant qu'on arrête les mouvemens de l'amour propre ; & comme l'amour de Dieu est la perfection même, on

doit compter qu'on ne devient parfait , qu'autant qu'on se fait violence.

Une des plus sûres mortifications , & que je crois fort à l'abri de toutes les illusions , c'est de faire ce que font les autres , c'est de le faire constamment , & avec l'intention la plus pure ; il n'y a rien dans une vie commune , ni qui pique , ni qui nourrisse la vanité.

Une autre sorte de mortification à laquelle Notre Seigneur m'a donné une inclination particulière , c'est sur-tout la garde de mes yeux nécessaire à la pureté du cœur , & au recueillement , sans lequel on prétend en vain devenir homme d'oraison. La loi que je me suis faite , c'est de les tenir toujours baissés , si la charité , ou la nécessité ne m'obligent de les lever. La vertu qui doit les contenir est une continuelle modestie.

Sentimens de modestie.

Cette vertu m'a toujours paru être de bienséance à un Chrétien , d'obligation à un Religieux , de nécessité à un Jésuite. Elle sied parfaitement bien au premier , parce que c'est un trait des mieux marqués de JÉSUS-CHRIST , auquel il doit ressembler. On l'attend du second , qui n'en est pas seulement paré , mais qui en doit être tout couvert comme d'un habit , selon l'expression de saint Paul. Elle est nécessaire au troisième , que son état oblige de se trouver parmi les personnes du monde pour

les porter à la vertu ; il ne la leur persuadera jamais, s'il ne les édifie par la modestie ; c'est à elle de leur faire une leçon muette , avant qu'il ouvre lui-même la bouche pour leur parler ; & si elle ne prévient les cœurs en sa faveur , il n'avancera guères chez eux par ses discours.

Outre ce motif , il y en a plusieurs autres qui me font aimer la modestie. Un des plus puissants sur moi a toujours été le désir d'imiter la sainte Vierge , en qui au rapport de saint Denis, cette vertu fut charmante. Après l'exemple de cette bonne mere , ce qui m'en a donné l'estime , est celle qu'en avoit saint Ignace mon Pere , qui nous en a tracé des règles admirables , & qui ne nous les a proposées , qu'après les avoir portées souvent au saint autel , & les y avoir arrosées de ses larmes. Mais ce qui fait la plus vive impression sur mon cœur , c'est la présence de Dieu , qui exige de moi cette respectueuse composition, & la passion de JESUS-CHRIST , qui a bien voulu souffrir dans tous les membres de son corps naturel , pour expier les immodesties & les libertés desquelles sont coupables les membres de son corps mystique.

Senti-  
mens de  
zèle pour  
la per-  
fection ,  
& pour

Je ne suis entré en Religion que pour quitter les inclinations du siècle ; je ne suis sorti du siècle que pour entrer dans les voies de la sainteté.

Je ne suis , & Religieux que pour être <sup>les</sup> Saint , & Jésuite que pour être un grand <sup>moyens</sup> Saint ; mais c'est ce que je ne serai jamais , <sup>de l'ac-</sup> <sup>querir.</sup> si je ne travaille de bonne heure à le devenir.

Tandis qu'on roule une vie imparfaite ; le temps s'écoule , la volonté s'affoiblit , le cœur de Dieu se refroidit , les graces se perdent , la sainteté s'échappe ; & l'on se trouve à la fin de la vie qu'on est à peine au commencement de la perfection.

Que me servira devant Dieu d'avoir été Jésuite , si je ne suis pas un bon Jésuite ? d'avoir été membre de la Compagnie , si je ne suis pas animé de son esprit ? d'avoir été honoré d'une vocation sainte , si j'en ai mal soutenu la sainteté ?

Le moyen d'être un grand Saint , ce n'est pas toujours de faire de grandes choses , il suffit très-souvent de faire les plus petites , pourvu qu'on les fasse parfaitement ; & c'est les faire parfaitement , que de les faire avec des intentions pures , par obéissance , & dans l'ordre , sans caprice & sans inconstance.

Avoir dans l'esprit une grande estime des petites choses , & au cœur une préparation généreuse aux plus grandes , c'est-là le caractère d'une ame fidelle.

Je me sens , graces au Seigneur , une volonté sincère d'observer par tout , sans respect humain , jusqu'aux moindres pra-

tiques d'humilité . d'exactitude , & de mortification que j'ai apprises dans le temps de mon noviciat. Ce sont des sémences de sainteté que vous avez jettées dans mon cœur , ó mon Dieu ! Pourrois-je me résoudre à les étouffer ? Voudrois-je rendre stériles des graces qui vous ont coûté toutes les gouttes de vôtre sang précieux ? Non, je n'oublierai jamais vos divines bontés , & plutôt que de manquer aux résolutions , qui en sont les effets , j'aimerois mieux mille fois la mort.

C'est-là la disposition où vous m'avez mis par vos graces ; & c'est par elles , que j'espère de garder constamment une conduite qui réponde à vos miséricordes.

Le grand moyen d'obtenir la continuation de ces graces qui me sont si nécessaires , c'est la priere : mais on ne prie guères , quand on ne le fait , qu'averti par le son de la cloche. Il faut prier alors avec la dernière exactitude ; c'est l'oraison commune , à laquelle Nôtre Seigneur a coutume de donner une bénédiction particulière : mais je ne dois pas m'en contenter ; le signal pour la finir , est pour moi celui d'en commencer un autre, moins méthodique à la vérité, mais toujours aussi vive & aussi amoureuse , qui consiste dans une union continuelle de mon cœur avec Dieu, qu'aucune occupation de la journée ne soit capable d'interrompre.

Toute

Toute la paix de mon ame, & tout mon avancement dans la vertu dépend de mon exactitude aux exercices spirituels. Quand on s'en est acquitté, on sent bien qu'on est tranquille, & l'on se trouve dans une espèce de force & de santé surnaturelle: pour peu qu'on y manque on est sujet au trouble, exposé à mille imperfections, & destiné d'une certaine vigueur nécessaire pour y résister & pour les vaincre.

Quelque persuadé que je sois de l'importance de l'étude, je le suis encore plus de la nécessité de l'oraison. La dévotion qu'on y puise, est l'ame d'un homme de la Compagnie. Il a beau devenir habile dans les sciences humaines, s'il ne l'est pas dans la science des Saints, c'est un vrai simulacre de Jésuite aux yeux de JESUS-CHRIST, qui ne manquera pas de lui faire un jour le même reproche, qu'il fit faire autrefois à l'Evêque de Sardes: *Je sçai qu'illos font vos œuvres, vous avez la réputation d'un homme vivant, & vous êtes mort.*

Apoc.

c. 3.

F I N

**PRIVILEGE DU ROY.**

**L** OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & félix Conseillers, les Gens tenants nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciars qu'il appartiendra. SALUT. Notre bien-aimé *Marc Bordelet*, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression de *la Vie de Jean Berchmans de la Compagnie de Jesus*; offrant pour cet effet de la faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes. Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Livre ci dessus spécifié, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en faire aucune réimpression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: à la charge que ces Présentes seront entre-

gistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris , dans trois mois de la date d'icelles : Que l'Impression de ce Livre sera faite dans notre Roïaume & non ailleurs , & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie , & notamment à celui du dix Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente , le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbaton y aura été donnée , es mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau, Chancelier de France , Commandeur de nos Ordres , & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier le Sieur d'Aguesseau , Chancelier de France , Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes ; du contenu desquelles vous Mandons & Enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-cause , pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Presentes , qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre , foi soit ajouté comme à l'Original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent , de faire pour l'exécution d'icelles ,

tous actes requis & nécessaires ; sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro , Chartre Normande , & Lettres à ce contraires : C A R tel est notre plaisir. Donné à Paris le quatorzième jour du mois de Juillet , l'an de grace mil sept cens trente-neuf , & de notre Regne le vingt-quatrieme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

*Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 256. fol. 236. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 18. Février 1723. A Paris le 16. Juillet 1739.*  
LANGLOIS, Syndic.



# CATALOGUE

*Des Livres qui se trouvent chez*  
**MARC BORDELET,**  
*rue Saint-Jacques, vis-à-vis le*  
*Collège des Jesuites, à l'Image*  
*Saint-Ignace.*

**A** B R E G E' de la Bible , par Saint An-  
 dré. 4. vol. *in-12.*

— *Idem* , par D. Guerard. 2. vol. *in-12.*

Conduite Spirituelle , par le P. de la Motte.  
*in-12.*

Consideration Chrétienne pour tous les jours  
 du mois. *in-24.*

Conseils de la Sagesse. 2. vol. *in-12.*

Méthode pour converser avec Dieu , par le  
 même Auteur *in-24.*

Chemin de perfection de Sainte Therese.  
*in-12.*

Exercice de Pieté , par le P. Croiset Jesuite.  
 18. vol. *in-12.*

— *Idem.* Parallele des Mœurs du siècle.  
 2. vol. *in-12.*

— *Idem.* Des illusions du Cœur. 2. vol. *in-12.*

— *Idem.* Ses Retraites. 2. vol. *in-12.*

- *Idem.* Ses Réflexions. 2. vol. *in* 12.  
 ——— *Idem.* Règlement des Pensionnaires,  
*in*-12.  
 ——— *Idem.* De la Dévotion au Cœur de  
 Jesus. 2. vol. *in*-12.  
 Dévotion à la Sainte Vierge, par le P. Dor-  
 leans. *in*-12.  
 ——— *Idem.* à Saint Joseph. *in*-12.  
 ——— au Cœur de Jesus. *in*-12.  
 ——— à Saint Joseph. *in* 12.  
 Le Directeur dans les voyes du Salut.  
 Epîtres & Evangiles, avec des Réflexions;  
*in*-12.  
 ——— *Idem.* *in* 18.  
 Exercice de Piété, par le P. Buffier.  
 Fondement de la Vie Spirituelle, par le P.  
 Surin. *in* 12.  
 Gu de des Pécheurs de Grenade. *in* 80.  
 Imitation en Vers, par Corneille. *in*-12.  
 ——— *Idem* *in* 12.  
 ——— *Idem* *in* 24.  
 Journée du Chrétien. *in*-24.  
 Lecture Chrétienne, du P. Pinamonti. *in*-12.  
 Livre d'Eglise à l'usage de Rome. *in* 12.  
 ——— de Judith, par le P. de la Neuville.  
*in*-12.  
 Histoire du Peuple de Dieu. *in*-4. 8. vol.  
 ——— *Idem.* *in* 12. 10. vol.  
 ——— *Idem* des Juifs. *in* 12. 5. vol.  
 ——— *Idem* La Continuation. 7. vol. *in* 12.  
 Motifs de confiance à la Sainte Vierge. *in*-24.  
 Nouveau de Saint Xavier, avec ses Sen-  
 timens. *in* 24.

Panegyriques & Oraisons Funebres , par le  
feu P. de la Rue. 3. vol. *grand in-12.*

———— *Idem. petit in-12. 3. vol.*

Pensées du P. Bourdaloue. *in-12. 2. vol.*

———— *Idem. 3. vol. grand in-12.*

———— *Idem. 3. vol. petit in-12.*

Dévotion à la sainte Vierge , par le P. Pallu.  
*in-12.*

De l'Amour de Dieu , par le même. *in-12.*

De la Connoissance & de l'Amour de No-  
tre-Seigneur , par le même *in-12.*

De l'Imitation , par le même *in-12.*

Oeuvres de sainte Therese. *in fol. & in-12.*  
4. vol.

Oeuvres de Papin. 1. vol. *in-12.*

Paraphrase sur l'Ecclesiaste & l'Histoire de  
Job , par le P. Hardouin *in-12.*

Pensez-y-bien. *in-24.*

Pratique & Meditation du Pere Dorlezn.  
*in-24.*

Prieres de Sanadon. *in-12.*

Pseaume de David, par le P. Lallement. *in-12.*

Nouveau Testament , par le même. 12. vol.  
*in-12.*

Réflexion sur la Communion *in-12.*

Réflexion sur les Cbstacles & Moyens du  
Salut. *in-24.*

Les sages Entretiens. *in-24.*

Sentimens Chrétiens, par le P. Buffier. *in-24.*

Sermons, Panegyriques, Harangues & Orai-  
sons Funebres prononcés par M. de la Pa-  
risiere , Evêque de Nisinc. 2. vol. *in-12.*

(4)

- Sermons du P. Hubert. 6. vol. *in-12.*  
Semaine Sainte de toutes grandeurs.  
Nouveau Testament de toutes grandeurs &  
de differens Auteurs.  
Theologia uniuersa Morales. 4. vol. *in-12.*  
—— *Idem.* Speculativa & Donatia. 7. vol.  
*in-12.*  
Théorie & Pratique des Sacremens. 3. vol.  
*in-12.*  
Vérité consolante , par le P. Buffier.  
Véritable Sageffe , par le P. Signery. *in-24.*  
Vies des Saints de routes grandeurs.  
—— du Comte de Sale , par le P. Buffier.  
—— de saint Dominique *in-4.*  
—— *Idem.* de saint Thomas d'Aquin. *in-4.*  
—— de Berchmans. *in-12.*  
—— des Sts. Gonzague & Stanislas. *in-12.*  
—— de saint Regis , par le P. Daubenton.  
*in-12.*  
—— *Idem.* L'Abregé avec la Neuvaine  
*in-24.*  
—— *Idem.* Lyon.  
—— de saint Pé. *in-12.*  
—— de Spinola , par le P. Dorleans. *in-24.*

F I N.



